



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Rapport du jury

Concours : CAPES- CAFEP

Section : PHILOSOPHIE

Session 2021

Rapport de jury présenté par :
Madame Sylvia GIOCANTI
Professeure à l'Université Paul Valéry (Montpellier 3)
Présidente du jury

Les rapports du jury de concours sont établis sous la responsabilité des présidents du jury.

SOMMAIRE

COMPOSITION DU JURY	4
PRÉAMBULE	5
ÉPREUVES D'ADMISSIBILITÉ	6
PREMIÈRE ÉPREUVE	6
COMPOSITION DE PHILOSOPHIE.....	6
<i>Données concernant l'épreuve</i>	6
<i>Données statistiques</i>	6
<i>Sujet</i>	7
<i>Rapport d'épreuve</i>	7
DEUXIÈME ÉPREUVE	15
EXPLICATION DE TEXTE.....	15
<i>Données concernant l'épreuve</i>	15
<i>Données statistiques</i>	15
<i>Texte à expliquer</i>	16
<i>Rapport d'épreuve</i>	17
ÉPREUVES D'ADMISSION	24
PREMIÈRE ÉPREUVE	24
MISE EN SITUATION PROFESSIONNELLE : ELABORATION D'UNE SEANCE DE COURS	24
<i>Données concernant l'épreuve</i>	24
<i>Données statistiques</i>	24
<i>Sujets proposés en 2021</i>	25
<i>Rapport d'épreuve</i>	33
DEUXIÈME ÉPREUVE	40
ANALYSE D'UNE SITUATION PROFESSIONNELLE	40
<i>Données concernant l'épreuve</i>	40
<i>Données statistiques</i>	40
<i>Sujets de l'épreuve : « Analyse d'une situation professionnelle : analyse d'une séance de cours »</i>	41
<i>Rapport d'épreuve</i>	69
ANNEXES	73
1- <i>Définition des épreuves du Capes-Cafep /Section philosophie</i>	73
2- <i>Programmes des séries générales et technologiques</i>	73
3- <i>Statistiques de la session 2021 (complémentaires de celles indiquées supra)</i>	73
4- <i>Note concernant les programmes et les épreuves entrant en vigueur à partir de la session de 2022</i>	74

COMPOSITION DU JURY

L'article 4 du décret n° 2013-908 du 10 octobre 2013 relatif aux modalités de désignation des membres des jurys et des comités de sélection pour le recrutement et la promotion des fonctionnaires relevant de la fonction publique de l'État, de la fonction publique territoriale et de la fonction publique hospitalière dispose que :

« L'arrêté fixant la composition d'un jury ou d'un comité de sélection est affiché, de manière à être accessible au public, sur les lieux des épreuves pendant toute leur durée ainsi que, jusqu'à la proclamation des résultats, dans les locaux de l'autorité administrative chargée de l'organisation du concours ou de la sélection professionnelle. Cet arrêté est, dans les mêmes conditions, publié sur le site internet de l'autorité organisatrice »

Pour la session 2022, les candidats pourront prendre connaissance de l'arrêté de composition du jury sur www.devenirenseignant.gouv.fr jusqu'à la proclamation des résultats d'admission de la session.

PRÉAMBULE

La session 2021 du concours s'est déroulée dans un contexte sanitaire très contraignant pour les candidats, qui a rendu particulièrement difficile leur préparation.

Toutefois, malgré les conditions dégradées de préparation aux épreuves du concours (en raison d'un suivi des cours et un entraînement aux exercices partiellement ou totalement assuré en visioconférence), les copies et les prestations orales se sont révélées d'un niveau tout à fait satisfaisant. Grâce à la détermination des collègues préparateurs aux concours et à la persévérance des candidats qui ont consenti les efforts requis par le concours — tout particulièrement lors des épreuves orales, où le port du masque demeurait obligatoire —, la qualité des épreuves est restée stable, et l'implication des candidats comme des examinateurs membres des commissions a été intacte.

Il est à noter qu'en dépit de toutes ces difficultés, madame la proviseure du lycée Montaigne (Paris, 6^e) et son équipe ont accepté de nous accueillir et de mettre à disposition les locaux de l'établissement pour que les épreuves d'admission puissent s'y tenir, alors même que, suite à une modification de calendrier de l'enseignement des collèges et des lycées, des cours et des examens étaient maintenus durant la même période. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Le nombre de postes mis au concours pour la session 2021 était très proche de celui de l'année précédente (129 pour le CAPES, 20 pour le CAFEP). Le nombre d'admissibles a été fixé à 335 candidats (288 pour le CAPES, 47 pour le CAFEP), nombre qui s'est élevé à 348 suite à la présentation aux épreuves orales de 13 élèves des écoles normales supérieures.

Les épreuves écrites comme orales n'ayant pas été modifiées par rapport à celles des années précédentes, nous nous contenterons dans ce préambule d'en rappeler les grands principes.

Les candidats doivent être capables de s'emparer d'une notion, d'une question, d'une thèse, d'un problème, ou de comprendre les difficultés et les enjeux d'un texte, en vue de la préparation d'un cours destiné à des élèves. Le CAPES est résolument professionnel dans ses objectifs et a vocation à recruter de futurs professeurs. Il examine en conséquence l'aptitude du candidat à adopter une attitude critique à partir des connaissances dont il dispose, c'est-à-dire à analyser des contenus propres à sa discipline (des thèses, des questionnements) pour les réutiliser dans le cadre d'une réflexion qu'il pourra partager avec ses futurs élèves, le but étant d'aider ces derniers à acquérir une véritable autonomie intellectuelle. La qualité dans la restitution des savoirs philosophiques doit se conjuguer à l'aisance acquise dans la pratique d'exercices philosophiques déterminés, le jury appréciant tout particulièrement le discernement des candidats dans le traitement des sujets, la cohérence et la clarté dans l'exposition de leur pensée.

La constitution préalable d'un « bagage philosophique » est donc indispensable et elle doit se réaliser sur le temps long des études de philosophie à partir de la licence et jusqu'au master, de sorte que le candidat puisse surtout consacrer son année de préparation à faire un usage toujours plus fin et pertinent de sa culture philosophique.

Nous adressons aux futurs candidats tous nos encouragements et nos vœux de réussite.

ÉPREUVES D'ADMISSIBILITÉ

PREMIÈRE EPREUVE Composition de philosophie

Rapport établi par M. Jean-François Goubet à partir des observations de l'ensemble des membres de la commission

Données concernant l'épreuve

Intitulé de l'épreuve : « Composition de philosophie ». Durée : 5h ; coefficient : 1.

Données statistiques

Nombre de copies corrigées	1273
Moyenne des candidats présents (CAPES)	8,38
Écart type	3,28
Moyenne des candidats admissibles (CAPES)	12,17
Écart type	2,48
Moyenne des candidats présents (CAFEP)	7,75
Écart type	2,90
Moyenne des candidats admissibles (CAFEP)	11,05
Écart type	1,85

Sujet

Dire, est-ce autre chose que vouloir dire ?

Rapport d'épreuve

Une nouvelle fois, les conditions de préparation à l'épreuve ont été difficiles. Le jury est conscient que la situation sanitaire globale, avec les incertitudes qu'elle a engendrées, a pu contribuer à la relative brièveté des copies, constatée cette année, comme à la moyenne plus basse que celle d'autres sessions.

Dans les conditions de concours, beaucoup de candidates et de candidats, semble-t-il, ont perdu leurs moyens et n'ont pas suffisamment appliqué les méthodes élémentaires d'analyse et d'élucidation des sujets en vue de les problématiser. Ne pas penser au sens idiomatique de « vouloir dire » dans une dissertation sur le « dire », et donc sur le langage, apparaît comme la conséquence d'une perte de lucidité, peut-être due à un excès d'anxiété ou à un manque d'habitude. Sans doute la préparation régulière d'exercices en temps limité peut-elle aider à composer dans les meilleures conditions le jour de l'épreuve.

Certains défauts formels, dans les copies, ont été plus fréquemment constatés qu'à l'ordinaire. De nombreuses dissertations sont restées inachevées. D'autres défauts, plus récurrents quant à eux, sont également à signaler. Certaines copies ne firent pas nettement la distinction entre leur brouillon et la rédaction, de sorte qu'elles ont juxtaposé, de façon parfois anarchique, des éléments insuffisamment réfléchis. De même, des fragilités récurrentes (et assez cruelles s'agissant d'une composition philosophique sur l'acte de « dire ») se sont données à lire : argumentation mal tenue, juxtaposition d'idées ou de plans d'analyse, glissements conceptuels injustifiés, propos tombant dans le jargon ou la phraséologie.

Une analyse préalable du sujet posé s'imposait donc, avant que de consacrer ses soins à la rédaction la plus claire et la plus informée possible. Les éléments à suivre entendent donner quelques éléments permettant de mieux cerner le sens de l'intitulé proposé cette année.

1. Le travail préliminaire à la rédaction

1.1. Sur l'analyse du sujet

L'énoncé proposé cette année invitait à une analyse d'autant plus précise de ses termes qu'il relevait de la thématique du langage. Quel en était le terme principal ? C'était « dire », et non « vouloir dire ». On pouvait ainsi légitimement s'attendre à ce que ce soit autour du terme « dire » que s'articule l'ensemble de la copie, certes dans sa relation au « vouloir dire », mais sans qu'il soit justifié d'autonomiser le « vouloir » et le « dire » en dissociant les termes de l'expression. Nombre de candidats sont partis sur des considérations afférentes au vouloir, à la volonté, par exemple en tant que faculté distincte de l'entendement, et ont séparé le « vouloir dire » en deux termes autonomisés. Cette lecture du sujet, outre qu'elle donnait tout de suite un sens extrême, et comme forcé, au syntagme « vouloir dire » comme « volonté de dire », « vouloir antécédent au dire », faisait courir le risque de perdre de vue le sujet en ne parlant plus du « dire » dans toutes les parties de la composition, alors que c'était la relation entre « dire » et « vouloir dire » qu'il fallait interroger.

Cette séparation forcée de « dire » et de « vouloir dire » ne laisse pas de surprendre. Dans la langue ordinaire, en effet, « est-ce que X est autre que Y ? » signifie *d'abord* – même si ce n'est pas exclusivement – (a) il faut admettre que « X est Y » et que (b), peut-être, après examen, on pourrait dire : « X est autre que Y », sans qu'on sache d'ailleurs *a priori* ce à quoi « autre » renvoie – alors que de très nombreux arguments ont consisté, dans les copies, à dire sans véritable examen que « dire s'oppose à vouloir dire ». En d'autres termes, une analyse fort simple du sujet, c'est-à-dire une analyse première et adossée au seul usage courant de la langue, permettait de montrer qu'il s'y cachait un présupposé : « dire » pourrait très bien être la même chose que « vouloir dire » et par conséquent pourrait même très bien s'y réduire. Aucune réponse prédéterminée

n'était attendue de la part des candidats : il ne s'agissait pas d'opter nécessairement pour « dire, c'est la même chose que vouloir dire » ou « dire, c'est autre chose », et d'espérer rejoindre en cela à ce qu'auraient bien pu penser les concepteurs de l'énoncé avant de le proposer comme sujet d'examen. Mais c'est bien l'examen du présupposé, son explicitation, qui était requise.

Une ambiguïté fondamentale se lisait dans les termes employés.

D'un côté, le sujet de « vouloir dire » est souvent impersonnel : un message ou un texte disent quelque chose, ils ont une signification. Dans nombre de locutions usuelles, « vouloir dire » ne veut pas dire autre chose que « signifier ». « Cela ne veut rien dire », « Mais qu'est-ce que ça veut dire ? » signalent l'incompréhension catégorique ou dubitative de quelqu'un.

D'un autre côté, le sujet de « vouloir dire » est un agent. La phrase courante « Mais qu'est-ce que tu veux dire ? » renvoie à l'intention qu'a ou qu'aurait eue un locuteur en disant quelque chose. Et il n'est pas sûr, par ailleurs, que cette intention ait été une volonté au sens plein, un « vouloir dire » comme il s'en trouve dans un aveu ou une confession, dans un « Je le veux » solennel (l'un des écueils dans lesquels sont d'ailleurs tombés nombre de compositions tient justement au fait que les multiples modalités intentionnelles n'ont pas été distinguées avec soin).

« Vouloir dire » peut s'interpréter au sens d'une intention signifiante, par exemple dans les cas où quelqu'un semble insinuer quelque chose ou qu'il prononce des paroles sibyllines : il est alors légitime de lui demander ce qu'il a voulu dire au juste par ses propos. C'est en ce sens-là que l'espagnol emploie *querer decir*, par opposition à *significar*. Un détour par d'autres langues fait cependant apparaître d'autres variations autour de « vouloir dire ». L'anglais, avec la signification comme *meaning* et des tournures comme « *What do you mean ?* » permet de voir que le « vouloir dire » inclut les deux aspects précédemment exposés ; des formules comme « *I really mean it* », « je le pense vraiment », qui viennent appuyer d'autres choses dites, montrent aussi que l'intention signifiante peut être plus nette, plus poussée. L'allemand, avec la différence entre *Sinn* et *Bedeutung* (sens et référence, selon une traduction usuelle de Frege) et des tournures comme « *Was meinst du damit ?* » (« que veux-tu dire par là ? ») amène à d'autres considérations sur les champs de problèmes présents dans l'énoncé du sujet de composition (par exemple la *Meinung* comme opinion, avis « qui est mien », voire « visée mienne », comme dans l'une des traductions de la *Phénoménologie de l'esprit*). Une copie instruite a rappelé que la racine indo-européenne « *DEIK- » a donné à la fois « *zeigen* » (montrer), « indiquer » et « dire », en rendant par là visible la thématique philosophique de la référence. Bien évidemment, l'étymologie n'est pas à concevoir comme un réservoir d'arguments d'autorité mais, plus justement, comme une source d'indications sur ce que dire veut dire.

Le passage par des idiomes étrangers n'est pas une nécessité, non plus que le recours à des phrases tirées de l'usage ordinaire du français. Il a toutefois aidé certains candidats à ne pas plaquer un sens très restrictif, et même forcé, sur le syntagme « vouloir dire », lequel ne se laisse que malaisément décomposer en « vouloir » et en « dire », lequel ne désigne pas sans heurt une quelconque « volonté de dire ». Ce que je veux dire, ce n'est absolument pas, dans l'usage commun de la langue, ce que j'ai décidé, en conscience et après réflexion, de dire ou de taire. Les candidats du CAPES et du CAFEP, qui auront à enseigner à des élèves des classes de lycée, se doivent de prêter attention à la manière dont les expressions sont quelquefois consacrées par l'usage, pour réfléchir de manière instruite sur lui.

De la même manière que le dégagement des présupposés fait partie de l'analyse du sujet, la prise de conscience des équivoques et des usages en relève également. Une attention à la grammaire du verbe « dire », dans des formules comme « dire quelque chose de quelque chose », « dire quelque chose à quelqu'un » etc., n'aurait pas fait assimiler aussi rapidement par nombre de copies « dire » et « parler ».

1.2. Confusions fréquentes dans la compréhension de l'intitulé

Beaucoup de copies ont identifié le « vouloir dire » à la pensée et le « dire » à une action, une exécution. Or, si l'on prend le cas du menteur, on voit que l'équivalence est fort douteuse : celui qui ment dit ce qu'il veut dire, mais il ne dit pas ce qu'il pense. On ne saurait en outre considérer comme évident que ce qui est voulu ou fait l'objet d'une intention (celle de dire) serait, dans la pensée, à l'état virtuel, en puissance. Car la signification (le contenu de la pensée) peut de manière plus appropriée être considérée comme actuelle. Soutenir par conséquent, comme un certain nombre de copies, que le mensonge est un cas de décalage entre

« dire » et « vouloir dire » est bien peu compréhensible. Lorsque je mens, j'ai bien l'intention de tromper, et j'emploie les mots qui signifient exactement cela, aussi bien du point de vue matériel que du point de vue de l'intention.

La notion de décalage, ou d'écart, a également amené avec elle son lot de biais. Souvent, le sujet fut confondu avec un autre, « Dit-on autre chose que ce qu'on veut dire ? », parce que l'on se plaçait dès l'abord dans une volonté antécédente, dans une pensée qui précéderait la profération de paroles. Les analyses se sont alors tournées vers un examen de l'inadéquation entre les états mentaux et le discours tenu (ce qu'on dit ne correspondrait pas toujours à ce que l'on veut dire, il n'est pas facile de dire ce que l'on veut dire...). Le sujet demandait d'examiner l'acte de dire dans sa complétude, ce qu'on n'a guère fait quand on s'est contenté de parler des accidents du langage, de ce que, de fait, on est capable ou incapable d'exprimer.

A ce propos, notons au passage que les « discours réussis » que sont les actes manqués, selon le mot de Lacan, avaient tout à fait leur place dans le traitement du sujet. Le lapsus a ainsi été évoqué massivement, même si cela a souvent été le cas de manière très générale. En revanche, d'autres manifestations linguistiques n'ont pas reçu l'attention qu'elles méritaient. L'ironie fut rarement abordée, et la métaphore très peu analysée, alors que cette dernière offre pourtant un exemple intéressant, car le sens littéral y est délaissé au profit d'une visée significative. On ne pouvait, en fait, s'en tenir à certaines tournures linguistiques particulières pour tirer, de manière abusive, des conclusions sur le langage en général. Ce fut notamment exagérer que de se placer sous l'autorité d'Austin pour affirmer que tous les énoncés sont performatifs. Rappelons que *How to make things with words* (littéralement : « comment faire des choses avec des mots ») a été rendu en français par *Quand dire, c'est faire* (et non par un hasardeux *Dire, c'est faire*) : il y a des cas où le langage montre une fonction spécifique, où il change une situation (« Je vous déclare mari et femme », etc.) ; dans tous les cas, cependant, un énoncé donné a un effet, en tant qu'acte de langage. En somme, beaucoup de copies ont péché par inattention à la multiplicité inhérente aux phénomènes linguistiques, aux expressions variées du « dire ».

Peu de copies ont en fait proposé de réflexion sur la sémantique et l'articulation entre sémantique et pragmatique. Est-ce que la phrase peut vouloir dire quelque chose du simple fait des règles du langage, indépendamment de la contextualisation (même sociale), de la prise en considération des intentions du locuteur ? Le sens est-il fixé par la langue ? Ces questions n'ont que très rarement été soulevées. La question de la signification littérale, notamment, comme cela vient d'être dit, a été très peu évoquée. Or usages de l'ironie, de la métaphore, etc., permettent d'entrer dans des considérations plus fines sur « dire » et « vouloir dire ».

Un autre type de généralisation abusive a parfois eu lieu dans la compréhension du sujet. C'est ainsi que le problème précis qui était posé a été transformé en un autre, bien plus ample, celui des relations entre le mot et la chose, ou celui de la référence aux choses, voire à l'essence des choses. La conception de la vérité qu'on peut éventuellement adopter, comme adéquation de la chose et de l'esprit, *via* l'expression linguistique, a bien rapport au présent sujet de dissertation, mais, d'une part, elle est bien plus vaste, et, d'autre part, elle conduit à des digressions sur la volonté, la volonté de puissance ou le vouloir-vivre.

Des défauts d'analyse logique du sujet sont également à signaler. Selon certaines copies, le dire serait la même chose que le vouloir dire parce qu'il en serait le moyen, l'instrument ou l'outil. Que le marteau soit l'outil de l'ouvrier ne nous autorise pourtant pas à conclure que le marteau est la même chose que l'ouvrier ! Contrairement à ce que beaucoup de copies ont cru devoir présenter en première partie comme une évidence, la conception instrumentale du langage, loin de faire du « dire » la même chose que le « vouloir dire », en faisait autre chose. De manière similaire, on a pu lire des formules comme celle-ci : « si le dire suit systématiquement le vouloir dire, alors il se confond avec lui ». Pourtant l'effet suit sa cause sans qu'il nous vienne à l'esprit d'affirmer que celui-là se confond avec celle-ci. Le couple aristotélicien puissance/acte, très souvent mobilisé, n'a que rarement été rendu de manière satisfaisante : la même chose peut être en puissance ou en acte sans qu'elle soit la même chose, justement, selon qu'elle est en acte ou en puissance.

Enfin, on peut déplorer que la mention à « autre chose » dans l'intitulé du sujet n'ait pas été exploitée pleinement. Une certaine dramatisation aurait pu avoir lieu, ne serait-ce que pour prendre au sérieux la question : « Dire, serait-ce donc une tout autre affaire que de vouloir dire ? ». On aurait alors vu qu'il était possible de répondre à la question autrement qu'en mettant en avant un décalage dans le temps, un écart (comme dans les « ratés » de la communication), une différence en termes de plus et de moins. On peut

déplorer que très peu de copies aient analysé correctement le syntagme « autre chose », et que la plupart de celles qui l'ont fait, malgré tout, aient accentué unilatéralement le terme « chose » pour comprendre nécessairement la différence comme substantielle. Dire pourrait être la même chose que vouloir dire (c'est-à-dire que les termes seraient identiques), quelque chose de plus ou de moins (on aurait des différences qualitatives), voire quelque chose de tout à fait différent (ce seraient deux choses à discerner réellement, des natures étrangères l'une à l'autre).

2. À propos de la composition proprement dite

2.1. L'introduction : amorce et problématisation

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, des formules tirées du langage ordinaire pouvaient, dans le présent cas, être de parfaites accroches introductives. Sans entrer nécessairement dans les circonstances précises pendant lesquelles, lors d'un dîner de famille ou dans une dispute de couple (certaines copies ont voulu mettre des couleurs vives à leur esquisse), on en vient à dire : « Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire », cette entrée en matière permettait qu'on se mette en position de discuter, de manière savante et disciplinaire, de l'usage commun de la langue. Est-ce vraiment le cas, les mots ont-ils trahi ma pensée, en la traduisant mal ? De là peuvent poindre des questionnements philosophiques pertinents et attendus dans une dissertation, comme ceux-ci : « Le passage du vouloir dire au dire est-il de l'ordre de la traduction ? » ; ou : « Ce que l'on dit tient-il son sens du vouloir dire qui lui est antérieur ? ». Il se pourrait bien que ce que j'ai voulu dire soit bien dans ce que j'ai dit, et que, tout au plus, ma récrimination tardive soit à entendre comme un : « J'aurais voulu ne pas avoir dit ce que j'ai pourtant bien dit ». Il se pourrait bien également que je cherche, peut-être en vain, à trouver une issue, comme une porte de derrière, à la proposition proférée, que je dise que la signification est devant nous, dans une négociation du sens, dans un dialogue d'entente qui débouchera sur une interprétation convenable. Un questionnement philosophique véritable et touchant vraiment au sujet peut alors naître de là, comme sous la forme du problème suivant : « Le vouloir dire renvoie-t-il à un état mental subjectif et privé ? » ou « Est-il au contraire intersubjectif et à déployer dans un horizon herméneutique ? ». Pouvait procéder de l'expression tirée du langage ordinaire un autre questionnement philosophique, sur le fait de rechercher vainement un « arrière-dit », un « vouloir dire » derrière le « dire », comme si la volonté de lever le bras pouvait être autre chose que l'acte de le faire, comme si la fragilité dispositionnelle du verre pouvait exister indépendamment du fait que je l'ai réellement cassé.

D'autres amorces, moins triviales mais tout aussi efficaces, ont pu également être appréciées. Une copie se souvient ainsi de Hofmannsthal et de sa *Ballade de la vie extérieure*, laquelle part du fait que, d'ordinaire, nous percevons et répétons des mots jusqu'à la lassitude, sans y songer, avant que d'ajouter : « *Et pourtant il dit beaucoup celui qui dit 'soir'/Un mot d'où ferveur et chagrin s'écoulent/Ainsi de l'alvéole creuse s'écoule le miel lourd* »¹. Sans que des hommes y songent, sans qu'ils se livrent à une délibération sur les moyens de dire quelque chose qu'ils auraient eu l'intention de dire, ils disent quelque chose, et la signification de ce qu'ils disent, si elle leur échappe d'abord et le plus souvent, du moins n'échappe pas au poète. Une reformulation des vers, dans la langue technique de la philosophie, permet d'entrer efficacement dans l'élaboration d'un problème. Une autre copie évoque le savoureux Humpty Dumpty, un personnage que rencontre Alice dans *De l'Autre côté du miroir*, de Lewis Carroll, et qui dit précisément toujours ce qu'il veut dire, si bien qu'il fait du langage une affaire privée et hermétique. Or les mots que je dis signifient-ils vraiment ce que je veux qu'ils disent ; ce qu'ils veulent dire, n'est-ce pas une tout autre affaire, et l'affaire de tous ?

Il n'y a pas de voie royale pour entrer dans la rédaction. Toutefois, la pertinence est un critère utile pour se demander si l'idée qui me vient mérite d'être couchée sur le papier. En quoi cet exemple, banal ou littéraire, me permet-il d'être dès l'abord dans le sujet ? Ensuite, en y réfléchissant, de quoi cet exemple, précisément, est-il l'exemple, quelles sont les idées générales qu'il me permet d'aborder ; en quoi m'aide-t-il à faire apparaître une distinction conceptuelle, voire une contradiction, et à poser un problème ? Ces critères, s'ils ne peuvent produire des idées, servent en tout cas à contrôler la qualité de ce que l'on s'apprête à écrire.

¹ À noter : il n'est pas utile de mettre des guillemets à une citation faite de mémoire, et dont les moyens contemporains de recherche permettent de vérifier en une fraction de seconde qu'elle est fautive.

2.2. *L'introduction, derechef : l'annonce d'un plan progressif, non arbitraire et couvrant le plus pleinement le sujet*

Il est d'usage, après avoir proposé une accroche et une problématisation, d'annoncer un plan. Afin que ce dernier ne paraisse pas arbitraire, comme tombé du ciel ou proposé au hasard, il est bon que les correcteurs puissent aisément percevoir comment il découle de la problématisation proposée. L'introduction d'une dissertation est un moment opératoire tout à fait capital, comme le sont d'ailleurs les transitions et la conclusion. Même si les candidats pensent que leur propos est clair et qu'ils n'ont pas besoin de le présenter de manière plus diserte, ou que ce sera au fil de la plume que le fil conducteur du propos apparaîtra, on ne saurait assez leur conseiller de prendre le temps de le rendre facilement lisible, c'est-à-dire de rendre facilement anticipable la progression de leur démonstration à venir. Dans la pratique effective du professeur, le caractère explicite de l'enseignement est une qualité des plus appréciables. Prendre l'habitude d'écrire pour autrui, avant que de le faire pour parler devant et avec autrui, ce n'est nullement prendre un mauvais pli.

Ce sera bien sûr au développement d'amener des références philosophiques plus précises, mais l'introduction doit déjà faire voir que le propos d'ensemble est dans le sujet, qu'il est articulé et progressif : les parties annoncées doivent apporter quelque chose à l'ensemble, faire progresser dans le traitement personnel de la question posée. Une annonce de plan uniquement formelle, qui ferait par exemple de la deuxième partie la négation de la première, ou qui ne laisserait rien pressentir d'un contenu, n'est pas bonne : elle montre que le sujet n'a pas été perçu dans son individualité, et que les problèmes qui y reposent n'ont peut-être pas même été aperçus. Elle donne aussi le sentiment qu'on se débarrasse purement et simplement de la contrainte formelle d'une pensée claire, sans trop y croire, ou qu'on se contente d'obéir à une injonction scolaire et rhétorique dénuée de véritable signification philosophique.

Certaines copies, si elles ont bien vu certains des problèmes posés par le sujet, ont péché par unilatéralité. Une bonne copie, qui aurait pu être excellente si elle avait commencé par annoncer un plan couvrant davantage de champs, a pu développer une réflexion pertinente sur les conditions de possibilité du sens d'un énoncé, s'appuyant exclusivement sur des références (très bien maîtrisées du reste) issues de la philosophie du langage (Frege, Mill, Wittgenstein). Cette copie a pourtant donné lieu à une discussion en raison du traitement partiel du sujet qui lui a été reproché. En effet, ce dernier a été abordé et traité en fonction de la seule signification sans tenir compte de l'intention signifiante qui préside (ou non) à une prise de parole, au dire. Cette remarque permet de rappeler aux prochains candidats la nécessité, pour le comprendre avec pertinence, de prendre un sujet dans toute son extension et non pas sous un angle trop particulier et donc unilatéral.

Avant de donner un exemple schématique de plan souvent mis en avant dans les copies composées cette année, et de donner nous-mêmes corps à un propos trop formel, qu'on nous permette de répéter des conseils d'ordre général. Problématiser ou annoncer un plan ne revient pas à multiplier à l'envi les questions dans l'introduction. La chose présente des risques multiples. Pour le premier, c'est celui de substituer des questions à une question et, dans la logique de répétition que cela implique, mais aussi de substitution de mots, de se retrouver assez vite avec un fatras de points d'interrogation venant attester une parfaite désorganisation de la réflexion. Et par voie de conséquence, le risque est grand de se disperser dans le traitement du sujet et, finalement, de ne répondre à aucune desdites questions. De la même manière, même si un plan du type « thèse, antithèse, synthèse » peut paraître au premier abord rassurant par sa capacité à être utilisé en toutes circonstances, il fait courir un grand risque, celui du traitement formel de la question posée, avec comme corollaire un renversement tout rhétorique des positions. Le développement sera alors voué à la discontinuité (pour le dire autrement, il y aura simple juxtaposition des parties, et non progression), ce qui est contraire à ce qui est attendu d'une dissertation. Et c'est du reste d'autant plus contraire à ce qui est attendu qu'un tel plan est, formellement, auto-réfutatif : à la partie 1 qui dit « A » (thèse) fait suite une partie 2 qui dit « non-A » (antithèse), suivie d'une partie 3 qui énonce un mixte de 1 et de 2 et qui dit, à son tour, « non-non-A » (synthèse). Tout candidat au professorat un peu raisonnable, que ce soit de philosophie ou d'une quelconque autre discipline, se rend aisément compte de l'ineptie du procédé rhétorique.

Prenons donc un exemple de plan assez mécanique, et ne permettant pas d'aborder le sujet dans toute son ampleur, tel que, schématiquement, il s'est rencontré dans un nombre conséquent de copies. Dans une première partie, on montre que dire suppose un vouloir dire (ce sera alors souvent Descartes qui sera convoqué, pour établir que la parole suppose la pensée). Un deuxième moment porte sur le fait qu'on dit parfois

des choses sans le vouloir (un exemple récurrent est celui de Freud analysant le lapsus). Enfin, il s'agit de souligner que dire est plus que vouloir dire (et on aura, au choix, des auteurs comme Levinas ou Austin pour étayer le propos).

Que dire de cette proposition de démonstration ? Au moins une première chose : elle ne permet d'aborder la question de la signification que très indirectement. En outre, on peut très vite s'égarer sur des considérations sur la pensée ou sur la volonté en général, en perdant de vue le « dire », et on peut se sentir dispensé d'expliquer pourquoi on a compris « autre chose » ainsi, et non autrement.

2.3. *L'usage des références savantes et des exemples dans le développement*

On peut ajouter au sujet de la proposition évoquée ci-dessus, et qui touche à l'usage des références, que l'on pouvait, par exemple, tirer un bien meilleur profit de Descartes. Pour montrer que « vouloir dire » présuppose « dire », une copie, à rebours d'une approche naïve des rapports entre pensée et langage chez Descartes, a souligné que, dans la *Méditation seconde*, le *cogito* était présenté comme un énoncé que je prononce : « enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : Je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit ». L'expérience du *cogito* procède donc d'un acte d'énonciation.

Nous voici passés de l'introduction au corps du propos, le développement. Commençons par rappeler des généralités à son propos.

Le développement est, comme son nom l'indique, la mise au jour de ce qui était annoncé en introduction. Les copies doivent veiller non seulement à utiliser des exemples qui relèvent du sujet, mais encore, lorsque cela apporte quelque chose au propos qu'elles conduisent, à mobiliser des auteurs faisant partie de la tradition philosophique ou porteurs d'autres héritages culturels.

Un conseil apparaît indiqué en matière de citation de références canoniques : mieux vaut approfondir la réflexion à partir d'un seul argument issu d'une seule doctrine, pour l'exploiter pleinement dans le cadre du sujet en prenant la peine de l'adapter au questionnement, plutôt que de vite passer à une autre référence en pensant à tort enrichir le propos. Par la multiplication des références à une même étape de l'argumentation, premièrement on se maintient à un niveau superficiel d'élaboration de la réponse, deuxièmement on pose souvent comme équivalentes des conceptions qui ne le sont pas (car elles correspondent à un autre argument, mobilisent d'autres concepts, concernent un autre domaine de l'expérience, etc.). Les membres du jury sont unanimes pour regretter que les références mobilisées soient souvent très peu développées ou caricaturales, ou que trop de copies enchaînent lesdites références sans réellement les expliquer, les exploiter, ni les articuler.

Il n'y a pas, pour traiter un sujet de CAPES et de CAFEP, de passages obligés, même si des connaissances dans le domaine de la philosophie contemporaine du langage, chez Frege, Russell ou Wittgenstein, pouvaient par exemple être utiles. Wittgenstein ou Cavell ont souvent semblé mal connus. La réflexion du premier sur les jeux de langage (*Recherches philosophiques*) aurait été utile, notamment pour comprendre comment la signification ne dépend pas d'une expérience interne mais d'un jeu social. La référence à Grice (*Logic and conversation*) aurait également pu rendre des services, par exemple pour approfondir la distinction entre un sens littéral qui dépend des seules propriétés linguistiques des termes et de leur composition, et un sens visé qui relève de la pragmatique. Peut-on se contenter du sens littéral ? Dire « il fait froid » peut en effet très bien vouloir dire « ferme la fenêtre ».

Austin ou Searle, en matière d'actes de langage, furent généralement très mal employés. Ce qui se laissait tirer en toute rigueur de la convocation de ces auteurs, c'est que dans un acte comme la promesse, le dire coïncide avec la signification, puisque les paroles prononcées ont précisément l'évidence et le caractère public d'un acte.

Une autre référence dont il fut rare qu'elle apportât grand profit fut le Bergson du *Rire* et de *La Pensée et le mouvant*, parce que la plupart des candidats n'ont pas su expliquer ce qu'il fallait entendre par l'idée que le langage (conceptuel, utilitaire, scientifique) serait par essence « appauvrissant » : appauvrit-il l'expression de la pensée ou bien la pensée elle-même ? La première interprétation a quelque chose de naïf, et, en toute conséquence, nous obligerait à ne rien dire de rien : si dire que la fleur est blanche est réducteur ou simplificateur, alors même le poète devra garder le silence. C'est bien plutôt la deuxième interprétation que vise

l'auteur (comme Nietzsche par ailleurs), lequel ménage précisément une place à la poésie, capable d'exprimer la pensée par-delà les cadres du langage instrumental.

En outre, la référence assez fréquente à George (sans « s » final, en anglais, rappelons-le) Orwell a été assez systématiquement mal employée. Orwell dit dans *1984* quelque chose de très simple et de très important, qui peut ensuite faire l'objet d'interprétations philosophiques très diverses, qui est qu'on ne peut plus exprimer quelque chose quand une langue n'est plus suffisamment riche : on ne peut alors plus le penser du tout. Il met donc en question le mythe d'une indépendance de la pensée à l'égard du langage, et donc aussi d'une indépendance de la pensée à l'égard du pouvoir : à la fin du roman, Winston Smith pense réellement que « 2 et 2 font 5 » ou que « la guerre, c'est la paix », et il a véritablement cessé de voir que pareils énoncés n'ont pas la moindre signification.

Il ne s'agit pas, dans une copie, de produire autant d'exemples. Et si nous les présentons ici en quantité, ce n'est nullement pour signifier qu'il aurait fallu faire usage de tous ces auteurs, mais au contraire pour montrer qu'une pluralité de traitements satisfaisants du sujet, reposant sur des traditions différentes, était possible.

Merleau-Ponty, avec l'idée que le sens n'est pas ailleurs que dans la parole qui l'exprime, aurait pu rendre autant de services que Hegel et sa conception du langage comme être-là de l'esprit, phénomène comme manifestation intégrale, apparition derrière laquelle il n'y a rien. Des passages précis d'auteurs très différents pouvaient servir de ressources pour de bons exemples. Pourquoi est-ce que si je dis « *cut the grass* », « couper » ne signifie pas la même chose que si je dis « *cut the cake* » (exemple donné par Searle dans *L'intentionnalité*) ? D'où me vient l'information que la pelouse ne se découpe pas en tranches ? Trop peu de copies contiennent des analyses de propositions. Au moins une d'entre elles s'est néanmoins signalée par l'analyse de la proposition « le marteau est trop lourd » mobilisée par Heidegger (*Être et temps*) : le sens de la pesanteur est toujours présupposé dans celui du marteau. En quoi « comprendre » est-il « se projeter dans un monde » ? Cette question pouvait recevoir des éléments de réponse grâce à un usage réfléchi de l'exemple repris. Une autre très bonne copie a su travailler de manière maîtrisée l'analyse husserlienne des *Recherches logiques* sur l'intention de signification et le risque de solipsisme linguistique qui pourrait en découler. L'analyse de l'idéalité de la signification chez Husserl permettait alors d'échapper à cet écueil. La même copie poursuivait l'analyse en se référant de manière adéquate au Wittgenstein des *Recherches philosophiques* et à sa critique du langage privé.

Nous sortirons de cette liste de références, sûrement trop longue, en espérant ne pas avoir commis cette autre faute qu'ont commise nombre de copies : se contenter d'énumérer des titres, lâcher à la hâte quelques noms sans chercher à montrer quelque chose par là. Les références purement nominales fonctionnent en effet comme les signaux vides d'une culture inerte et improductive pour la réflexion. Procéder de la sorte, en rédigeant une composition, revient à bombarder les correcteurs de références brutes et se révèle, s'il était besoin de le préciser, désagréable à la lecture et vain à la démonstration.

2.4. Exemple de bonne copie

Après ces considérations d'ordre général, donnons un exemple de copie très réussie, en espérant que cela puisse aider les candidates et les candidats à mieux se préparer aux futures épreuves du CAPES et du CAFEP de philosophie.

Loin de chercher une accroche plus ou moins pertinente, le devoir s'attelle immédiatement à l'analyse sémantique des termes du sujet et à l'étude des divers rapports possibles entre « dire » et « vouloir dire ». Il en vient, au terme d'une introduction très claire et bien menée, à proposer cette problématique : le vouloir dire épuise-t-il le sens même du dire, ou bien y a-t-il dans le dire autre chose qu'une simple intention initiale ?

Le plan est très bien structuré et énoncé avec beaucoup de clarté, là encore :

1/ L'analyse d'une possible primauté du « vouloir dire » sur le « dire » : le « vouloir dire » serait la cause du « dire », ce qui le rendrait possible.

2/ Mais que faire alors des écarts manifestes entre le « vouloir dire » et le « dire » ?

3/ Le « dire » n'est pas tant l'effet du « vouloir dire » que ce qui éclaire l'intention signifiante et la déborde parfois.

La copie a su s'appuyer sur des exemples très simples pour enrichir son analyse : ainsi, pour montrer en quoi le dire ne consiste pas en une simple production de sons, elle a comparé le bruit d'une pierre qui tombe et

le son que fait le conteur quand, dans le cadre de son histoire, il imite le son d'une pierre qui tombe : dans le premier cas, la pierre ne « dit » rien, dans le second, le conteur « dit », car il manifeste qu'une pierre est tombée. L'analyse de l'ironie fut fort bien menée, permettant notamment de dégager des distinctions conceptuelles judicieuses entre « implicite » et « explicite ». Les transitions ont permis au lecteur de se repérer parfaitement dans le cheminement réflexif : elles ont rappelé rapidement ce qui a été vu et montré en quoi la pensée devait encore s'approfondir et répondre à de possibles objections. Les références philosophiques, sans être trop nombreuses, ont été très bien maîtrisées et analysées, toujours en lien direct avec l'argument avancé.

En bref, les deux plus grandes qualités de cette copie ont consisté en sa clarté et en sa précision. Tout ce qui est attendu d'une composition fut ici présent : l'analyse sémantique, la formulation d'un problème philosophique, la progression claire et logique dans la résolution du problème, des connaissances solides, bien maîtrisées et tout à fait à-propos, une grande finesse dans l'analyse des exemples (même les plus simples), et, pour finir, des distinctions conceptuelles éclairantes.

2.5. *Pour conclure*

Terminons ce rapport en mentionnant la dernière partie du développement, partie dont nous n'avons pas encore parlé.

La conclusion d'une dissertation ne se réduit pas, comme c'est souvent le cas dans les copies, à un résumé plus ou moins caricatural de ce qu'on a pu écrire auparavant : c'est un réel bilan, qui permet de comprendre le chemin parcouru par la pensée. Comme le rapport de l'an dernier le mentionnait déjà, la conclusion doit être « une prise de position ferme et nuancée, qui constitue l'aboutissement du parcours argumentatif, et non un simple résumé. Elle n'a donc pas besoin d'être longue, mais elle doit être nette ».

Ce rappel est fait pour que les futures candidates et les futurs candidats n'oublient pas de consulter plusieurs exemplaires de rapports du jury. Si les formulations varient de l'un à l'autre, certains conseils récurrents y figurent, dont il est bon de s'aviser.

Un soin particulier doit également être accordé à l'écriture : les copies à l'encre trop pâle ou à la graphie trop incertaine perdent en lisibilité ; l'usage d'une règle pour souligner les ouvrages cités est vivement recommandé ; la justesse des citations et la correction de la langue sont grandement appréciées ; la présence d'alinéas permet que l'on se repère plus aisément dans le propos.

Pour ce qui est des conseils plus proprement philosophiques, rappelons que dans la mesure où il s'agit de recruter de futurs enseignants, clarté et rigueur sont attendues. Une forme de simplicité dans l'expression est bien plus valorisée que des développements verbeux. Il est en outre peu utile de mentionner des auteurs qu'on a peu lus ou lus trop rapidement. Inversement, le correcteur perçoit immédiatement quand la réflexion sur un auteur est issue d'une fréquentation véritablement personnelle. Une copie ne peut davantage être construite comme une succession impressionniste de touches et de tons, sans fil conducteur, sans déploiement d'argumentation. Enfin, savoir user de bons exemples n'est pas seulement utile pour composer le jour du concours, mais aussi pour faire cours. Enseigner dans les classes de lycée suppose que l'on soit capable d'illustrer constamment son propos (en l'occurrence, il a été apprécié qu'on ne se limite pas à l'évocation du lapsus, mais qu'on regarde aussi à d'autres énoncés, comme celui qui affirme que « $2 + 2 = 4$ », dans lequel je dis bien ce que je veux dire).

Ces observations, globalement critiques, n'ont pas d'autre finalité que d'aider les candidats dans leur préparation aux épreuves de la session suivante. Elles ne doivent pas faire oublier que le jury a été satisfait à la lecture de nombreuses copies, et que certaines d'entre elles ont obtenu de très bonnes notes.

DEUXIÈME ÉPREUVE

Explication de texte

Rapport établi par M. Christophe Miqueu à partir de l'observation de l'ensemble des membres de la commission

Données concernant l'épreuve

Intitulé de l'épreuve : « Explication de texte » – Durée : 5h ; coefficient : 1.

Données statistiques

Nombre de copies corrigées	1238
Moyenne des candidats présents (CAPES)	9,03
Écart type	3,14
Moyenne des candidats admissibles (CAPES)	12,58
Écart type	2,54
Moyenne des candidats présents (CAFEP)	8,49
Écart type	3,07
Moyenne des candidats admissibles (CAFEP)	11,59
Écart type	2,53

Texte à expliquer

Nous voyons que chaque citoyen relève non de son propre droit, mais de celui du corps politique, dont il doit exécuter tous les commandements, et qu'il n'a aucun droit de décider lui-même de ce qui est juste ou injuste, moral ou immoral. Au contraire, puisque le corps de l'État doit être conduit comme par un seul esprit, et que par conséquent la volonté du corps politique doit être tenue pour la volonté de tous, ce que le corps politique décide de reconnaître comme juste et bon est censé avoir été reconnu comme tel par chacun ; c'est pourquoi, même si un sujet juge les décisions du corps politique injustes, il n'en est pas moins tenu de leur obéir. Mais, peut-on objecter, n'est-il pas contraire au commandement de la raison de se soumettre entièrement au jugement d'autrui ? et par conséquent, la société civile n'est-elle pas contraire à la raison ? d'où l'on déduirait que la société civile est irrationnelle et ne peut donc être créée que par des hommes dépourvus de raison : ceux que la raison conduit seraient les moins susceptibles de l'établir. La raison n'enseigne rien contre la nature : une saine raison ne peut ordonner que chacun relève de son propre droit, aussi longtemps que les hommes sont soumis aux passions ; c'est-à-dire qu'elle en affirme l'impossibilité. Ajoutons que la raison enseigne sans réserve aucune à chercher la paix ; or on ne peut y parvenir que si le Droit du corps politique demeure inviolé, donc : plus un homme est conduit par la raison — c'est-à-dire plus il est libre, plus il mettra de fidélité à observer ce Droit et à se conformer aux instructions du souverain dont il est le sujet. À cela s'ajoute que la société civile s'établit naturellement pour abolir la crainte commune et écarter les malheurs communs : ainsi donc le résultat auquel il tend est exactement celui que tout homme conduit par la raison s'efforcera, mais en vain, d'atteindre dans l'état naturel ; c'est pourquoi si un homme conduit par la raison doit parfois, sur l'ordre du corps politique, accomplir une action qu'il sait contraire à la raison, ce dommage est largement compensé par le gain qu'il tire de la société civile ; en effet, c'est aussi une loi de la raison que de deux maux il faut choisir le moindre ; et nous pouvons en conclure que nul n'agit contre sa raison lorsqu'il s'acquiesce d'une obligation conforme au droit du corps politique : ce que chacun de nous accordera plus facilement, quand nous aurons expliqué jusqu'où s'étend la puissance du corps politique, et, par conséquent, son droit.

SPINOZA, *Traité politique* (1675-1677), chapitre III, §5-6 Traduction Pierre-François MOREAU (2005)

Rapport d'épreuve

Les remarques qui suivent sont rassemblées à partir du travail collectif des correcteurs de l'épreuve, et n'ont d'autre fin que d'aider les futurs candidats à appréhender le mieux possible un exercice complexe et pleinement philosophique, qui permet de déployer une partie significative des qualités attendues pour exercer le métier d'enseignant.

1/ Comprendre l'épreuve

La densité du texte de Spinoza (1632-1677) – extrait de son ultime ouvrage, publié à titre posthume en 1677, le *Traité politique* (III, §5-6) – qui était proposé aux candidats pour la session du concours 2021, pouvait déstabiliser de prime abord tant la rigueur démonstrative de l'auteur pouvait conduire le lecteur à ne savoir que dire de plus. L'économie des termes et la fermeté de leur articulation dans la philosophie de Spinoza est telle que quelques phrases peuvent suffire à remettre en question des notions ordinairement acquises tout en donnant l'impression que la réflexion s'est toujours posée ainsi. En retour, le lecteur devait faire preuve d'une rigueur explicative rendue possible par une appropriation singulière du texte, du problème qu'il donnait l'occasion de poser, et d'une discussion de l'argumentation serrée qu'il présente. En cela, l'exercice est par excellence un moment d'autonomie réflexive et de dialogue philosophique, s'appuyant sur le détail d'une lecture attentive qui éclaire et permet de laisser l'échange rationnel œuvrer.

L'explication permet en effet de comprendre un texte pour philosopher. L'explication est en cela un exercice qui, s'appuyant sur un support textuel, requiert que ce support soit explicitement interrogé tout au long de la copie et amène, dans le détail et la finesse des analyses proposées, à comprendre et interroger ce que l'auteur a proposé de démontrer à ses lecteurs, répondant ainsi à une problématique philosophique qui par définition mérite discussion. Une copie ne peut en aucun cas se satisfaire d'une paraphrase presque exclusive, l'effort se concentrant sur la seule reformulation des idées quand elle ne se contente pas purement et simplement de citations (indiquées ou non) ; mais elle ne peut non plus, inversement, s'interroger de manière générique et surplombante, sans entrer dans le détail du texte et en omettant la finesse de ses idées. La focalisation sur la structure argumentative ne doit pas plus être disjointe de l'exposé de son contenu, car la cohérence d'ensemble du raisonnement est indissociablement liée à la manière de produire la démonstration, et ainsi de rendre possible une réflexion critique.

Si l'explication peut se distinguer du commentaire, c'est notamment parce que l'enjeu n'est pas tant, dans l'exercice demandé, de saisir *la* problématique posée par l'auteur à partir de l'inscription de l'extrait dans l'ensemble d'une œuvre supposée connue, qu'il est de s'efforcer de faire émerger *une* problématique, c'est-à-dire d'être en capacité de questionner singulièrement le texte proposé et de le comprendre de manière autonome et critique. La réintégration du texte dans son contexte historique ou textuel n'est donc pas absolument nécessaire si les données proposées ne sont qu'affirmations érudites. Comprendre de manière rationnelle et critique les enjeux philosophiques du texte pour les discuter constitue l'objectif principal. Or très peu de candidats proposent une véritable approche critique qui témoigne d'un vrai recul de lecteur. Rappelons aussi que l'explication ne doit pas transformer le texte en prétexte à dissertation où interviennent de nombreuses références extérieures, ou bien des parallèles avec l'actualité (comme si cela était la preuve qu'un auteur est particulièrement pertinent). Être à l'écoute de la lettre et de l'esprit du texte proposé, développer une attention philosophique clairvoyante et fertile à la manière dont il est écrit et constitué, et dont il nous permet dès lors de proposer un problème philosophique, est la clé d'entrée première dans l'exercice qui évite de se perdre dans la dissertation surplombant le texte ou le commentaire érudit d'histoire de la philosophie.

Le texte a été globalement compris et peu de copies sont très indigentes ou illisibles. Les candidats ont été pour la plupart capables de reconnaître sa thèse principale. Mais ils ont eu bien des difficultés à faire preuve de la rigueur attendue pour l'interroger de manière critique. Certains candidats semblent se sentir obligés de débiter par des remarques biographiques ou bibliographiques ; or cela donne souvent lieu à une entrée en matière maladroite, ou du moins mal ajustée au passage proposé. L'explication doit être centrée sur l'objet du texte et sur l'examen de sa thèse. Ainsi, un nombre important de copies ne parviennent pas à dégager dès l'introduction l'articulation entre la notion d'obéissance et celle de désobéissance au pouvoir politique, comme

constituant l'objet du texte. L'objet premier, qui est le cœur de la réflexion proposée par Spinoza, est bien l'impératif d'obéissance et sa justification rationnelle. Mais la question du droit de désobéir, voire de résister, est aussi au cœur de la réflexion. À cet égard, certains rapprochements très classiques avec la figure d'Antigone étaient pertinents, par exemple en amorce d'introduction, même si le texte de Spinoza ne s'enferme pas dans le cadre plus restreint de l'analyse des rapports entre justice et droit civil.

Enfin, il ne fallait pas confondre le *problème* (et éventuellement les *enjeux*) avec l'*objet*. Ainsi, s'interroger sur les rapports entre individu et totalité pouvait être très pertinent, notamment pour problématiser, mais il ne s'agissait pas (à proprement parler) de l'*objet* du passage. Trop de copies se sont engagées de ce fait dans l'explication du passage en mettant en œuvre une approche quelque peu abstraite et éloignée du texte. Il existe un principe d'immanence dans cette épreuve : il s'agit de mettre la réflexion et les connaissances philosophiques au service de l'explication de l'extrait, et non l'inverse (le texte devenant le support-prétexte d'exposés plaqués, dé-corrélés de la thèse ou du problème dont il est question).

2/ Rien que le texte, mais tout le texte

Le texte proposé n'est donc jamais une présence par défaut pour le candidat, il doit au contraire être ce qui est prioritairement à considérer si l'on veut réussir l'exercice. Dans cette perspective, les qualités valorisées dans les copies, et vers lesquelles nous encourageons les candidats à tendre, autant que faire se peut, sont les suivantes :

2.1. *Clarté, première vertu pédagogique* : l'objectif du concours est le recrutement de futurs professeurs de philosophie qui auront à enseigner quelques semaines plus tard dans le second degré ; il s'avère donc non seulement de bon sens, mais institutionnellement indispensable que cette qualité soit immédiatement perceptible chez les futurs lauréats, au moins à titre de potentiel repérable dans l'écriture de la copie et l'interprétation du texte. Il s'avère néanmoins que, globalement, les articulations du texte ont été bien aperçues, tant qu'elles restaient majeures. Mais il faut rappeler aux candidats que l'on doit là encore les expliciter. Un « ensuite » ou un « après » n'explique pas une articulation. De plus, ce n'est pas parce qu'on a vu les grandes parties du texte que chacune d'elles ne comporte pas d'articulations internes. Les connecteurs logiques doivent dès lors faire l'objet d'une observation sourcilleuse. Il peut par ailleurs être utile de rappeler aux candidats l'importance, dans une explication de texte, de bien expliciter le plan de l'extrait en introduction : les copies attentives à la construction rigoureuse de l'argumentation de Spinoza se distinguaient, notamment lorsqu'elles s'attachaient à bien dégager le rôle charnière de l'objection. Certains candidats se sont efforcés de ne pas simplement juxtaposer les éléments de réponse pour surmonter l'objection à partir de la ligne 15, mais d'interroger la spécificité de chaque argument et la façon dont ils s'enchaînaient.

2.2. *Effort d'explicitation* : le corollaire de la qualité précédente est celle qui permet de déployer dans une granularité de plus en plus fine des éléments de déploiement du texte sans doute au premier abord difficile à percevoir. Faire advenir ce dépliement de la structuration textuelle est l'objectif majeur, indispensable et complexe de l'exercice proposé, et il passe notamment par l'analyse conceptuelle (définitions, distinctions...), démarche trop rare ou malheureusement négligée : beaucoup de copies ne se sont par exemple pas arrêtées sur des notions aussi centrales que le droit, le citoyen (par distinction avec le sujet ou l'individu), le corps politique, la raison, la paix, l'État... On peut en effet s'étonner de la rapidité avec laquelle le lexique est abordé. Des concepts essentiels comme ceux qui viennent d'être énoncés ont été commentés très rapidement, quand ils l'étaient. On doit rappeler aux candidats que dans un tel exercice d'explicitation conceptuelle, rien ne saurait être considéré comme bien connu, c'est-à-dire trop connu. Ainsi, en l'occurrence, il n'est pas anodin que Spinoza parle de la société politique en utilisant la métaphore organiciste de « corps politique ». On relève aussi à propos du lexique de vrais contre-sens récurrents, comme sur le « nous voyons » du début du texte, assimilé très souvent à un constat empirique, alors qu'il s'agit d'une marque d'enchaînement avec ce qui précède. Quelques copies ont vu dans le premier paragraphe la défense d'un absolutisme liberticide et en cela ont fait un contre-sens rédhibitoire. D'autres devoirs ont caricaturé le texte de Spinoza pour pouvoir ensuite se livrer à une critique facile de l'obéissance aveugle à l'État, ce qui ne témoignait guère, non plus, de la capacité à expliquer le texte qui est attendue dans cette épreuve.

2.3. *Attention aux nuances de la lettre du texte* : c'est cette finesse de l'analyse de détail qui va permettre de distinguer les copies les plus méritantes des autres. Une telle attention est la seule démarche qui

permet d'affiner au plus près l'analyse proposée afin de donner à l'explication une consolidation qui soit la plus robuste possible. Par exemple, le verbe « décider » ne signifie pas « juger » ; et le sens pratique du verbe « décider » n'a pas été suffisamment pris en compte, ce qui a conduit à de nombreux faux-sens voire contresens, en contradiction avec des connaissances que l'on peut raisonnablement attendre des préparateurs (par exemple de la thèse directrice du chapitre XX du *Traité théologico-politique*). Les conséquences peuvent être nombreuses. Il était par exemple assez peu pertinent de projeter sur les expressions « société civile » et « corps politique » la distinction (ultérieurement énoncée dans l'histoire de la pensée politique) entre société et État. Peu de mentions ont par ailleurs été faites du concept de *souveraineté* (ou alors à travers une confusion entre souverain et souveraineté). Sans qu'il soit indispensable de renvoyer à Jean Bodin, ce concept aurait pourtant pu contribuer à éclairer le début du passage. Enfin, la volonté de tous est bien trop souvent confondue avec la notion rousseauiste de volonté générale. Or telle n'est pas la question du texte. Cette confusion a, semble-t-il, à voir avec le fait de ne pas avoir compris une idée centrale du texte : les décisions du corps politique auquel j'appartiens sont réputées être les miennes en tant que je suis un citoyen (quoi que j'en pense par ailleurs). De même, les copies sont peu attentives au passage du normatif au descriptif, entre le début et la fin du passage. Du point de vue de l'autorité politique, il ne saurait y avoir aucun droit (positif) de désobéir ; mais du point de vue de l'individu, celui-ci est en dernière instance reconduit au calcul d'utilité qu'il opère, sur le fondement de son droit naturel, et qui ne peut *quasiment* que l'amener à l'obéissance (même si dans certaines circonstances exceptionnelles, son raisonnement pourrait, de fait, le conduire à désobéir). Dans la plupart des copies, l'extrême fin du texte est peu expliquée, ou mal expliquée. À défaut de connaître la suite immédiate du passage du *Traité politique*, le chapitre XX du *Traité théologico-politique* pouvait aider à comprendre la fin du passage (en renvoyant à la liberté de penser et d'expression). Un certain nombre de copies s'y sont référées utilement en ce sens. Cette référence pouvait aussi aider à éviter un contresens fréquent, celui consistant à soutenir que Spinoza remettrait ici en question la liberté d'opinion. En revanche, la connaissance du *Traité théologico-politique* pouvait quelquefois favoriser des confusions (insistance excessive sur le thème de la religion, sur la notion de pacte, etc.).

2.4. *Capacité à proposer des éclairages théoriques* : s'il n'y a pas d'obligation dans cet exercice à connaître le contexte et l'œuvre dans la globalité dont est extrait le texte, il n'en demeure pas moins en l'occurrence, qu'étant donné l'auteur et le texte en question, on pouvait, si ce n'est attendre, à tout le moins espérer une connaissance minimale de Spinoza, des concepts et problèmes majeurs de sa philosophie et plus globalement de la philosophie politique classique, et leur réinvestissement dans la copie dès lors qu'ils permettaient de mieux expliquer le sens et les enjeux du texte. Il était ainsi préférable d'éclairer l'extrait par différences plutôt que par rapprochements hâtifs avec les textes d'autres auteurs : différences notamment avec La Boétie, Locke et Rousseau, en particulier au sujet d'un éventuel droit de désobéir, voire de résister. Un auteur néanmoins plus proche (sur le fond) est ici Hobbes. Renvoyer à la doctrine hobbesienne de l'*autorisation* (et donc à la distinction entre *auteur* et *acteur*) pouvait être intéressant (et a été valorisé), même si ce n'est pas ce que Spinoza a très précisément en tête ici. Mais il était également pertinent de mesurer l'écart de Spinoza par rapport à Hobbes. Le début de la lettre 50 à Jarig Jelles (qui semble assez méconnue des candidats) aurait pu aider (« Vous me demandez quelle différence il y a entre Hobbes et moi quant à la politique : cette différence consiste en ce que je maintiens toujours le droit naturel et que je n'accorde dans une cité quelconque de droit au souverain sur les sujets que dans la mesure où, par la puissance, il l'emporte sur eux ; c'est la continuation de l'état de nature. », Trad. C. Appuhn). Il pouvait également être pertinent d'indiquer en quoi Spinoza se démarquait ici de l'artificialisme hobbesien (certaines copies l'ont fait). Certaines copies ont enfin compris l'intérêt d'analyser les notions du texte qui pouvaient sembler secondaires par rapport aux concepts majeurs de « nature » ou de « société civile », et qui offraient pourtant des pistes pertinentes pour interroger l'extrait. Ainsi un candidat s'est-il attaché à définir la notion de « commandement », compris comme un principe de pouvoir qui s'exécute par autorité, non par force.

2.5. *Maîtrise d'une démarche d'enquête sur le sens* : l'enquête est en effet au cœur de l'explication afin de proposer des hypothèses interprétatives qui n'ont certes pas nécessairement à être en accord parfait avec les autres textes de Spinoza (puisque nul n'est tenu d'être spécialiste de l'auteur), à condition qu'elles soient étayées par les éléments du texte et qu'elles ne soient pas invraisemblables au regard de la connaissance élémentaire de l'auteur qu'il est tout de même légitime d'exiger dans un concours de recrutement de professeurs

de philosophie. La démarche d'enquête est en cela alimentée par la culture philosophique du candidat. Ainsi, si l'on peut admettre qu'un candidat ignore que, chez Spinoza comme chez Hobbes, le droit est synonyme de puissance, il est beaucoup moins tolérable qu'une copie explique l'usage de la raison, tel qu'il est évoqué dans le texte, comme une manifestation du « libre arbitre de l'homme » : nul professeur de philosophie n'est censé ignorer la critique que Spinoza adresse à la notion de libre arbitre, dans la *Lettre à Schuller* ou l'*Éthique*. À cet égard, il convient peut-être de rappeler aux candidats que, parmi les ressources à consulter pour se préparer à ce concours, la fréquentation régulière non seulement des ouvrages dont les auteurs sont au programme de la classe de terminale, mais également des manuels de lycée, permet de consolider la culture générale philosophique et de parcourir l'ensemble des notions au programme du tronc commun et de la spécialité.

3/ Ce qu'une explication philosophique de texte n'est pas

Autant le dire clairement, pour ne pas se méprendre sur la démarche collective de correction et ce vers quoi elle tend : certaines copies se distinguent par leur énergie réflexive, leur patience, leur dialogue avec le texte, par le témoignage d'une pensée active, vivante, à la fois personnelle et instruite, et tel est bien l'attendu collectif des évaluateurs. Ont ainsi pu être aisément valorisées les copies qui témoignaient d'une lecture "pied à pied" avec le texte, et évitaient de plaquer des distinctions toutes faites, en particulier concernant le rapport droit naturel / droit positif pour ce qui est du texte proposé.

A contrario, les défauts les plus couramment observés sont à la mesure des difficultés pour parvenir à témoigner objectivement de ces qualités :

3.1. Tout d'abord, un nombre non négligeable de copies sont *inachevées*. Peut-être faut-il insister lourdement auprès des candidats sur l'importance d'une bonne gestion du temps pour la réussite au concours. L'absence de conclusion est déjà préjudiciable à une bonne compréhension de la démarche de la copie, mais on peut avoir affaire à des devoirs qui s'interrompent au milieu d'une phrase, au milieu d'un argument, au milieu d'une partie... Parfois ce sont 5 à 10 lignes du texte qui ne sont pas prises en charge dans l'analyse.

3.2. Le problème était formulé dans le texte lui-même et un grand nombre de copies a su repérer la tension qui structurait l'extrait. Toutefois, il est étonnant de constater qu'un trop grand nombre d'entre elles n'a pas *pris au sérieux ce problème*, en considérant l'objection comme rhétorique, absurde, inconséquente... Les lectures les plus intéressantes du texte sont celles qui ont compris toute la force de la contradiction interne à la raison, dont la résolution n'est pas si évidente. Il convient donc d'analyser les thèses et arguments exposés, si dérangeants puissent-ils paraître. Dans le même ordre d'idée, la compréhension de la fin du texte a souvent servi de point discriminant, quand le candidat comprenait qu'il était question d'étudier les limites de la souveraineté (ce qui ruinait toute compréhension unilatérale du texte, qui ferait de Spinoza un défenseur de l'absolutisme de la puissance politique).

3.3. Quelques *erreurs méthodologiques*, trop fréquentes, et qui sont à éviter à tout prix :

○ *Citer des phrases entières* (bloc de 4-5 lignes) dans le corps de l'explication ou encore se contenter de paraphraser le texte, sans chercher à mettre en évidence son implicite, sa structure, ses enjeux.

○ *Faire des rapprochements artificiels avec des doctrines postérieures* (Rousseau, Kant, Hegel...) *ou antérieures* mais sans mentionner les nuances (Hobbes le plus souvent, mais parfois aussi Platon, Aristote...). La tendance à plaquer des idées sur le texte, quitte à lui faire violence pour qu'il y corresponde, est hautement préjudiciable. Les rapprochements incongrus, et souvent approximatifs, ont le plus souvent été opérés avec Hobbes et Rousseau ; les candidats étaient souvent prisonniers d'une philosophie politique contractualiste portative (qui les a engagés à penser la tension entre "droit propre" et "droit du corps politique", en termes de contrat, d'"abandon", de "transfert", ce qui était malheureux). Si la mise en perspective est souhaitable, elle suppose la maîtrise des éléments auxquels on confronte le texte, et du discernement dans le choix. De manière générale, l'usage des références extérieures, pour apparaître maîtrisé, se doit d'éviter les anachronismes (« Spinoza s'inspire de Rousseau »), les rapprochements inutiles (« on retrouve la même idée chez Rousseau »), parfois signalés par un vocabulaire significatif (quand le candidat en est réduit à trouver des « échos » entre les auteurs, sans chercher à en dégager un supplément explicatif) et des développements savants qui écrasent le texte. Lorsqu'on propose de signaler des prolongements, il convient de s'assurer qu'ils éclairent véritablement la lecture du texte.

○ *Émettre des jugements de valeur sur les positions de l'auteur.* On déplore trop souvent la quasi-absence de perspective critique, et quand le candidat la tente, c'est souvent fort maladroitement (en taxant Spinoza de naïveté quand il s'agit en réalité bien plutôt d'une mauvaise compréhension du texte par le candidat). De manière générale, il ne faut pas confondre interrogation, problématisation ou même lecture critique et évaluation des doctrines. Ici la précaution, la nuance, la modestie sont de rigueur.

○ *Employer un jargon inutilement obscur ou pratiquer l'allusion entendue* (sans doute censée instaurer une connivence avec le correcteur). La finalité du concours ne doit jamais être perdue de vue : il s'agit de devenir enseignant, métier dans lequel la première qualité sera de rendre accessibles des idées complexes en les clarifiant, et non de donner l'apparence de l'érudition à des pensées confuses

3.4. Certaines *fautes de français* sont inacceptables : à la différence d'une erreur locale (accord nom-adjectif, oubli d'accent) pouvant être le signe d'une étourderie, les fautes de syntaxe (par exemple « bien que + indicatif »), d'orthographe élémentaire (par exemple « les travaux ») ou de connaissance générale de la langue (« le moins pire ») ne peuvent être admises de la part de futurs professeurs. Formellement, il faut rappeler aux candidats que l'orthographe fait partie de l'exercice.

3.5. Certaines *mises en forme* du devoir ont été bien trop souvent malmenées : certains candidats ne savent pas où sauter des lignes, ne marquent pas d'alinéa en début de paragraphe ... Or c'est par exemple essentiel à la compréhension du plan, d'autant plus quand il n'est pas bien explicité en introduction. Pour certaines copies, il est même impossible de savoir où finit l'introduction et où commence le développement. De manière générale, il faut que les candidats prennent très au sérieux cet aspect du travail (sauts de lignes, alinéas ou graphie).

4/ La finalité de l'exercice

Pour mieux saisir la finalité d'un tel exercice, prenons des exemples de très bonnes copies. Les très bonnes copies, même si elles ne sont pas toujours exemptes de défauts, sont celles qui interrogent, soulignent les difficultés et proposent des hypothèses d'interprétation, quitte à les revoir au fur et à mesure, avec l'humilité qui s'impose de celle ou celui qui s'essaie à comprendre et interpréter au plus juste. De très bonnes copies ont ainsi choisi des axes pour problématiser le texte et construire leur explication dans une expression très fluide. Telle copie identifie immédiatement l'objet : « N'est-il pas absurde d'obéir à des lois ou à des décisions étatiques que je juge irrationnelles ou injustes ? Existe-t-il en somme un droit de désobéissance au pouvoir politique ? » On y trouve identifié un problème pertinent : « comment peut-on concevoir qu'il soit rationnel d'obéir à des décisions et lois civiles jugées irrationnelles par l'individu ? Obéir de la sorte, n'est-ce pas en réalité se soumettre à l'autorité arbitraire de l'État ? » La thèse de Spinoza « consiste à affirmer la compatibilité de l'obéissance aux lois – quand bien même le sujet les jugerait injustes ou contraires à la raison – et de la raison, moyennant une redéfinition de l'État, de l'obéissance [...] et de la raison elle-même ». Le rédacteur ou la rédactrice de cette copie sait s'étonner du texte, ce qui lui permet d'exprimer ce dont le texte se démarque : ainsi la thèse de « la nécessité de l'obéissance aux décisions du corps politique, quand bien même ces dernières seraient jugées injustes par le citoyen » peut « sembler surprenante » ; en effet, « Si l'État me commande, par exemple, de dénoncer mes voisins innocents dont je sais qu'ils seront soumis à la torture, il semble juste de désobéir en vertu d'une norme de justice [...] "naturelle" au sens où elle serait universelle et rationnelle, an-historique ». La copie fait en outre un bon usage du *Traité théologico-politique*, chapitre XVI, pour évoquer le droit naturel comme puissance (à partir du *conatus*), que la copie distingue du droit du citoyen dont il est question au début du passage. On y trouve cette remarque pertinente : « [mon] droit naturel change d'échelle » (avec le passage au corps politique), pour atteindre le point de vue du tout ». La démarche interrogative de la copie a pu être appréciée : elle pose la question de la soumission. Le citoyen est-il assimilé à un esclave ? S'agit-il d'une aliénation dans un contrat de servitude ? Dès lors, « n'y a-t-il pas une manière de faire société qui échappe à cette aliénation », sachant que « fuir une société tyrannique, où je suis l'esclave d'un souverain despote semble [...] compatible avec la raison », mais que « vivre seul ne l'est pas » ? La candidate ou le candidat élabore aussi de fines remarques sur le rapport entre raison et passion en l'homme : le fait que l'homme ait des passions n'est pas une contingence ; or la raison sait cela. Retrouvant l'idée d'association derrière la logique affective, la copie peut remarquer avec pertinence que « sans cette association, l'homme serait alors renvoyé à son propre droit, mais perpétuellement soumis à une passion triste : la crainte de l'avenir.

La crainte, en effet, peut se définir comme une forme de tristesse dirigée vers l'avenir ». La copie témoigne d'une grande attention au texte, comme par exemple au mot « parfois » : « Il est notable que Spinoza emploie ici le mot "parfois" » (Spinoza : « si un homme conduit par la raison doit *parfois*, sur l'ordre du corps politique, accomplir une action qu'il sait contraire à la raison, ce dommage est largement compensé par le gain qu'il tire de la société civile »). En effet, souligne pertinemment la candidate ou le candidat, « pour que l'obéissance soit mon devoir rationnel, il faut en somme que le commandement du souverain ne soit que marginalement ou occasionnellement injuste ». En outre, la rationalité de l'engagement en faveur d'une vie dans le cadre de la société civile est cernée à juste titre à travers l'idée d'un calcul coût/bénéfice. La fin du texte est traitée de manière adéquate, avec l'idée de limites du pouvoir de l'État : celles-ci sont *de fait*, elles sont « effectives ». Ainsi, « un État qui régnerait par la crainte et la torture du peuple ne saurait durer », de la même façon qu'un « pouvoir tyrannique », « entendant réduire ses sujets à des marionnettes [...], ne ferait que s'exposer à sa propre destruction ».

Dans le même esprit, en suivant les propositions faites par les copies elles-mêmes, on pouvait déployer d'autres réflexions fort pertinentes dès lors qu'une formulation problématisée ouvrait la voie d'un développement argumenté :

À partir de la mise au jour de la dimension proprement politique du problème (vision plus descriptive que normative), on pouvait distinguer l'exigence morale (et ce qui relève de la conscience) de celle normative d'ordre juridique et politique, et préciser la différence essentielle citoyen/État en termes de qualification et d'autorité. La raison est alors pensée comme ordre pratique, affaire de degré, calcul, qui reconnaît la nécessité d'un droit autonome, vaste et absolu en son domaine, mais limité ; préfigurant ainsi l'État de droit contre la raison d'État.

À partir de l'effort pour lever la contrariété entre obéissance politique et obéissance à la raison, on pouvait d'abord montrer négativement que le commandement rationnel d'obéir au droit politique provient de la connaissance des mécanismes naturels nécessaires. La raison enseigne la nécessité de l'État en vertu de la nature passionnelle des hommes. L'État, tel Janus, contente rationnellement les sages et jugule efficacement les passions humaines. On pouvait ensuite analyser positivement la paix comme besoin de la raison, nécessaire à son exercice même, et la balance dommage/gain comme outil possible de hiérarchisation des régimes (calcul rationnel non égoïste, mais commun, collectif et partagé). La sujétion est alors liberté, raison et liberté étant pensées dans un dispositif graduel et dynamique, avec une conclusion prudente, maintenant l'écart entre politique et rationalité. Si un État est d'autant plus prescriptif qu'il est puissant (stable et pérenne, non coercitif et totalitaire), le régime démocratique est le plus puissant car l'obéissance est davantage motivée par la raison.

À partir d'une attention à la question du commun (le fait de redouter des malheurs communs génère une communauté de condition), on pouvait considérer la raison non dans ses possibles applications, commandements ou jugements, mais en ce qu'elle désigne une finalité et en cherche le moyen. La raison reconnaît la nature comme principe et, par elle, la nature passionnelle des hommes, ce dont elle doit tenir compte dans l'exercice de son jugement : elle vise la paix, donc voit la nécessité d'un droit commun dont l'instauration de la société civile est le moyen. La société est alors comprise comme moyen de réunion des volontés individuelles qui la précèdent et dont le but (la paix) est à la fois cause et effet.

La conclusion, par le recours au sage spinoziste, incapable de se défendre (peur de la foule et de ses dérèglements) dans un tel État, pourrait souligner que l'ordre politique est bien un mal au regard de celui où les hommes sauraient régler leurs passions mais, de deux maux il faut choisir le moindre, et l'ordre politique, aussi imparfait soit-il, est un mal nécessaire. En conséquence, si l'hétéronomie est un mal, une imperfection, elle est rendue nécessaire en raison de l'assujettissement des individus aux passions : aussi longtemps qu'ils ne peuvent se conduire eux-mêmes, aussi passifs que leurs corps, il faut un esprit en la personne du souverain pour les régler à leur place.

Ainsi, l'exercice de l'explication de texte au CAPES de philosophie conserve son excellent intérêt et sa pertinence indiscutable en termes de mise à l'épreuve des candidats, car il exige que ceux-ci fassent clairement l'effort de prendre au sérieux le texte proposé et de le problématiser. Mais cela n'est possible que si la candidate ou le candidat témoigne d'une autonomie critique face au texte. La fréquentation régulière des textes philosophiques, principalement de ceux dont on attend le plus que l'enseignant les maîtrise pour les proposer à la réflexion de ses élèves, se confirme comme un élément majeur de préparation à cette épreuve, de même que l'entraînement répété de l'exercice. Nul ne saurait enseigner la philosophie sans être un praticien régulier des

textes philosophiques avec la modestie élémentaire qui s'impose quand, pour construire son cours, il faut d'abord avoir beaucoup et précisément lu les auteurs, des plus antiques au plus contemporains.

ÉPREUVES D'ADMISSION

PREMIÈRE EPREUVE

Mise en situation professionnelle : élaboration d'une séance de cours

Données concernant l'épreuve

Intitulé de l'épreuve : « Épreuve de mise en situation professionnelle : élaboration d'une séance de cours.

Durée de la préparation : 5h

Durée de l'épreuve : 1 heure (exposé 30 minutes maximum ; entretien avec le jury : 30 minutes maximum)

Coefficient : 2.

Accès à la bibliothèque : autorisé

Choix du sujet à indiquer aux appariteurs à la fin du premier quart d'heure de la préparation.

Données statistiques

Nombre de candidats interrogés	275
Moyenne des candidats présents (CAPES)	10,36
Écart type	3,56
Moyenne des candidats admis (CAPES)	12,36
Écart type	2,88
Moyenne des candidats présents (CAFEP)	9,72
Écart type	2,32
Moyenne des candidats admis (CAFEP)	10,98
Écart type	2,15

Sujets proposés en 2021

Un couple de sujets -formulés sous forme de question, de notion, ou de rapport de notions- est présenté au candidat de la manière suivante : « Comment traiteriez-vous ce sujet dans le cadre d'une leçon de philosophie en classe de terminale ? »

« (...) Au choix : sujet 1/ sujet 2

Tableau des couples de sujets proposés
(Les sujets choisis par les candidats figurent en caractères gras)

Intitulé 1	Intitulé 2
Être en paix	Qu'est-ce qu'une pseudoscience ?
Peut-on renoncer à la vérité ?	Qu'est-ce qu'une belle action ?
Peut-on avoir peur de soi-même ?	La valeur du don
L'expérience du temps	La religion relève-t-elle de l'opinion ?
La nature reprend-elle toujours ses droits ?	La reconnaissance
La mauvaise conscience	Le retour à la nature
La morale peut-elle se définir comme l'art d'être heureux ?	Être membre de L'État
Y a-t-il des techniques pour être heureux ?	Les concitoyens doivent-ils être des amis ?
L'obéissance	Notre rapport au monde peut-il être exclusivement technique ?
Le chaos	Que faut-il savoir pour pouvoir gouverner ?
Le désir de vérité peut-il être interprété comme un désir de pouvoir ?	Y a-t-il une sagesse de l'inconscient ?
Y a-t-il des choses dont on ne peut parler ?	Le moindre mal
L'expérience religieuse	Sentiment et justice sont-ils compatibles ?
Le rationnel et le raisonnable	Vivons-nous au présent ?
La politique a-t-elle pour but de nous faire vivre dans un monde meilleur ?	Peut-on imaginer un langage universel ?
A-t-on des devoirs envers soi-même ?	L'âme des bêtes
Vouloir être heureux	Qu'y a-t-il que la nature fait en vain ?
La science a-t-elle pour fin de prévoir ?	La coopération
Peut-on être à la fois lucide et heureux ?	La science a-t-elle besoin d'imagination ?
La liberté s'apprend-elle ?	La nature peut-elle être détruite ?
La raison est-elle une valeur ?	La liberté ne s'éprouve-t-elle que dans la solitude ?
Dans quelle mesure les sciences ne sont-elles pas à l'abri de l'erreur	A-t-on le droit de se désintéresser de la politique ?
Vaincre la mort	Comment l'erreur est-elle possible ?
Délibérer	Le visage n'est-il qu'un masque ?
Comment juger une œuvre d'art ?	Le langage des sciences
Le temps physique est-il comparable au temps psychique ?	La fin de l'État
L'exception	Y a-t-il un droit des peuples ?
L'instant	Le droit n'est-il qu'un ensemble de conventions

Qu'est-ce qui distingue un argument d'une démonstration ?	Le travail est-il un besoin ?
Une morale sans devoirs est-elle possible ?	Le dialogue conduit-il à la vérité ?
À quoi reconnaît-on une œuvre d'art ?	Le naturel
L'imprévisible	Avons-nous une identité ?
La technique nous libère-t-elle du travail ?	Le désordre
La religion est-elle une affaire privée ?	L'intérêt des machines
Être libre, est-ce échapper aux prévisions ?	La mauvaise foi
Peut-on reprocher au langage d'être équivoque ?	Le temps des origines
L'ignorance	L'art doit-il nécessairement représenter la réalité ?
Pourquoi chercher à vivre libre ?	L'abstraction
La souffrance au travail	Le temps est-il destructeur ?
Peut-on encore soutenir que l'homme est un animal rationnel ?	La réalisation du devoir exclut-elle toute forme de plaisir ?
La conscience morale est-elle naturelle ?	Le langage et l'image
La logique des sens	« Tu dois, donc tu peux. »
À quoi servent les théories ?	Qu'est-ce qui est intolérable ?
La copie	Un plaisir peut-il être désintéressé ?
L'existence se prouve-t-elle ?	La force des lois
Les intentions et les actes	Y a-t-il plusieurs vérités ?
Le choc des idées	Qu'est-ce qu'une occasion ?
La raison d'État	Peut-on se passer de métaphysique ?
Est-il justifié de parler de « corps social » ?	Avoir de l'expérience
Avoir la parole, est-ce avoir le pouvoir ?	« La vieillesse est un naufrage. »
Le retour à la nature	La révolution
Le bien commun	Quelle est la valeur culturelle de la science ?
Science et sagesse	Qu'est-ce qu'une bonne traduction ?
Peut-on parler de « nature humaine » ?	La force et la violence
La force du droit	Y a-t-il des révolutions scientifiques ?
Peut-on espérer être libéré du travail ?	L'ascétisme est-il une vertu ?
La culture engendre-t-elle le progrès ?	L'hypothèse
Prendre son temps	La responsabilité collective
Y a-t-il une nature humaine ?	Qu'est-ce que juger ?
Qu'est-ce qu'un bon citoyen ?	Sait-on vivre au présent ?
L'indémontrable	Un chef d'œuvre est-il immortel ?
Agir en politique, est-ce agir dans l'incertain ?	La science permet-elle de mieux comprendre la religion ?
Le droit est-il le fondement de l'État ?	« Sois naturel » : est-ce un bon conseil ?
Y a-t-il des arts mineurs ?	Le droit au bonheur
Qu'est-ce qu'un juste salaire ?	Penser et connaître
La démonstration	Le bonheur est-il l'affaire du politique ?
Le hasard peut-il être un concept explicatif ?	Avoir tout pour être heureux
La morale doit-elle s'adapter à la réalité ?	Perdre la raison
« À chacun sa morale. »	Les causes et les raisons
Est-il raisonnable d'avoir des certitudes ?	La légitime défense
Le ressentiment	A quoi reconnaît-on une théorie scientifique ?
La liberté est-elle une illusion ?	L'oubli
La guerre peut-elle être justifiée ?	Le travail du droit

La technique produit-elle son propre savoir ?	L'exigence morale
Société et contrat	Pourquoi vouloir devenir « comme maîtres et possesseurs de la nature » ?
Y a-t-il une force des faibles ?	Faut-il chercher à tout démontrer ?
Mérite-t-on d'être heureux ?	Inventer et découvrir
Y a-t-il une science politique ?	La fuite du temps
À quoi reconnaît-on un bon artisan ?	Hypothèse et vérité
Pourquoi punir ?	Le libre échange
Le savoir total	La beauté nous rend-elle meilleurs ?
Le mal a-t-il des raisons ?	« Du passé, faisons table rase. »
Le souci de soi	Le développement des techniques fait-il reculer la croyance ?
Pourquoi des symboles ?	Être citoyen du monde
Perdre son identité	Que vaut le conseil : « vivez avec votre temps » ?
Qui est le peuple ?	La valeur de la raison
La fin de la nature	Le meilleur gouvernement est-il le gouvernement des meilleurs ?
Avons-nous raison de croire ?	Pourquoi les hommes se soumettent-ils à l'autorité ?
Y a-t-il des désirs moraux ?	Le laid
La raison est-elle impersonnelle ?	L'autorité de la loi
L'homme est-il un animal dénaturé ?	À quelles conditions un État peut-il être juste ?
Sur quoi sont fondées les mathématiques ?	Qu'est-ce qui m'appartient ?
Peut-on penser l'homme à partir de la nature ?	Qu'est-ce que le progrès technique ?
L'impiété	L'ordre des choses
Que peint le peintre ?	Travail et propriété
Peut-on tolérer l'injustice ?	Les écrans
La politique doit-elle avoir pour visée le bonheur ?	La raison d'être
La prudence	La nature a-t-elle une histoire?
La nature est-elle une idée ?	Voir le meilleur et faire le pire
Nous trouvons-nous nous-mêmes dans l'animal ?	Durer
Peut-on avoir raison tout seul ?	Justice et ressentiment
La souveraineté	Quelles sont les limites de mon monde ?
Pourquoi y a-t-il plusieurs sciences ?	Le droit du plus faible
Le dégoût	Que nous apprend la diversité des langues ?
« Il y a un temps pour tout. »	Que signifie refuser l'injustice ?
La politique est-elle affaire d'expérience ou de théorie ?	L'irréversible
Le temporel et le spirituel	Faut-il craindre la tyrannie du bonheur ?
Le sage est-il insensible ?	La science s'oppose-t-elle à la religion ?
L'État a-t-il tous les droits ?	L'intuition intellectuelle
La politique est-elle un métier ?	La violence du désir
L'inhumain	Prendre la parole, est-ce prendre le pouvoir ?
Les catégories	Existe-t-il un déterminisme social ?
Les sciences peuvent-elles se passer de fondements métaphysiques ?	Le maintien de l'ordre
Pourquoi rechercher la vérité ?	Le génie

À quoi servent les œuvres d'art ?	Faut-il défendre les faibles ?
La contemplation de la nature	L'État est-il souverain ?
Le sensible	Qu'est-ce qu'une décision rationnelle ?
Faut-il suivre la nature ?	La neutralité de l'État
La création	Qu'est-ce qui fait autorité ?
L'intelligence peut-elle être inhumaine ?	Religions et démocratie
Peut-on échapper aux relations de pouvoir ?	L'animal est-il une personne ?
Savoir par cœur	Faut-il chercher à être heureux ?
Errer	Peut-on ne rien devoir à personne ?
Autrui est-il un autre moi-même ?	Le droit ne peut-il se fonder sur des faits ?
Faudrait-il bannir la polysémie du langage ?	Est-on propriétaire de son corps ?
L'avenir est-il incertain ?	La connaissance des principes
La nature ne fait-elle rien en vain ?	Est-ce à l'État de faire le bonheur du peuple ?
La tyrannie	Peut-on ne pas rechercher le bonheur ?
L'éphémère a-t-il une valeur ?	Y a-t-il une science du juste ?
Donner l'exemple ?	Qu'est-ce que contempler ?
Prêter attention	Y a-t-il des progrès dans l'art ?
Y a-t-il un sens à ne plus rien désirer ?	Croire et savoir
Idée et réalité	Qu'est-ce qu'une faute de goût ?
Peut-on prouver la réalité de l'esprit ?	Le progrès technique est-il source de bonheur ?
L'art peut-il n'être aucunement mimétique ?	La promesse
Apprendre à vivre	Existe-t-il des choses réellement sublimes ?
Les vérités éternelles	Justice et impartialité
Quels enseignements peut-on tirer de l'histoire des sciences ?	Perdre ses illusions
L'intérêt de la justice	Qu'est-ce que l'objectivité scientifique ?
L'illusion est-elle nécessaire au bonheur des hommes ?	Le droit de propriété
Le vivant et l'expérimentation	Le progrès
Le savoir du corps	Qu'a-t-on le droit d'interdire ?
Percevoir, est-ce nécessaire pour penser ?	La fête
Religion et moralité	La justice est-elle un idéal rationnel ?
Suspendre son jugement	Peut-on renoncer à la liberté ?
Pourquoi aimer la liberté ?	Le travail de la pensée
Que devons-nous à l'État ?	Qu'est-ce que « faire usage de sa raison » ?
Culture et artifice	Les faits sont-ils têtus ?
Qu'est-ce que la religion nous donne à savoir ?	L'ordre social
Peut-on vraiment créer ?	Y a-t-il une volonté du mal ?
L'idée de « nature » n'est-elle qu'un mythe ?	L'art a-t-il pour fonction de sublimer le réel ?
La postérité	L'État est-il un mal nécessaire ?
Qu'est-ce qu'un modèle ?	Que perd-on quand on perd son temps ?
L'ennui	À quoi tient le pouvoir des sciences ?
Peut-on se passer de maître ?	L'individu et l'espèce
L'expérience scientifique	Le tribunal de l'histoire
Qu'attendons-nous de la science ?	Le sens de la justice
L'incertitude	L'éternité des œuvres d'art
Faut-il parfois sacrifier la vérité ?	Les fins dernières
La raison a-t-elle toujours raison ?	Le temps de la mémoire
L'urgence de vivre	Que vaut une parole ?
L'éducation du goût est-elle la condition de	La pluralité des sciences

l'expérience esthétique ?	
L'introspection	Tout peut-il s'acheter ?
Les limites de la science	Un monde sans travail est-il souhaitable ?
L'art a-t-il à être populaire ?	Sens et non-sens
Peut-on dire que la science désenchante le monde ?	La mesure du temps
Mettre en ordre	Sommes-nous égaux devant le bonheur ?
La raison peut-elle nous induire en erreur ?	La conquête du pouvoir
La réalité du temps	Qu'est-ce qu'un choix éclairé ?
La justice est-elle de l'ordre du sentiment ?	L'association des idées
La raison peut-elle s'opposer à elle-même ?	L'art est-il hors du temps ?
Sans justice, pas de liberté ?	Culture et identité
Qu'est-ce que donner sa parole ?	Le pouvoir des images
Sécurité et liberté	À quoi reconnaît-on la vérité ?
Le non-sens	Le passé a-t-il une réalité ?
Penser et imaginer	Pourquoi avons-nous besoin des autres pour être heureux ?
Y a-t-il une science ou des sciences ?	Existe-t-il des plaisirs purs ?
La culture populaire	Une société peut-elle être juste ?
Ma conscience est-elle digne de confiance ?	Imiter et créer
Tout a-t-il une raison d'être ?	La peur de la technique
Pourquoi ne peut-on concevoir la science comme achevée ?	Le droit naturel
Le monstrueux	La justice est-elle de ce monde ?
Une machine n'est-elle qu'un outil perfectionné ?	Le bonheur peut-il être collectif ?
Le pouvoir de la science	La justice peut-elle être fondée en nature ?
Vivre ses désirs	Le langage est-il naturel ?
Construire la vérité	L'État est-il le garant du bien commun ?
Mentir	Le devenir
Le modèle	Toute conscience est-elle conscience de quelque chose ?
« Sois toi-même ! » : un impératif absurde ?	État et société
L'évidence est-elle un critère de vérité ?	Les arts ont-ils pour fonction de divertir ?
La servitude peut-elle être volontaire ?	Le préscientifique
La place de l'animal	La raison peut-elle s'aveugler elle-même ?
Le mal peut-il être involontaire ?	La science est-elle inhumaine ?
Les faits parlent-ils d'eux-mêmes ?	Le maître
Faut-il mériter son bonheur ?	Une machine peut-elle penser ?
Rêver	La valeur du travail
L'irrespect	Peut-on ne pas croire à la science ?
À quoi sert la vérité ?	L'homme injuste peut-il être heureux ?
« Tradition n'est pas raison. »	En quel sens peut-on parler de responsabilité collective ?
Que signifie l'expression : « l'histoire jugera » ?	L'autorité de la science
La gloire	Sommes-nous maîtres de nos pensées ?
La force de l'esprit	Les machines permettent-elles de mieux connaître le corps humain ?
La puissance de la raison	Règles sociales et loi morale
Toute polémique est-elle stérile ?	Comment le passé nous est-il présent ?
La religion divise-t-elle les hommes ?	L'identité

Est-on libre de travailler ?	Peut-on être sage inconsciemment ?
Suffit-il de voir pour savoir ?	Faut-il apprendre à obéir ?
Le bonheur s'apprend-il ?	Interpréter et comprendre
La fin des temps	La violence est-elle le fondement du droit ?
La révolte	Qu'est-ce qu'un fait ?
De quoi une œuvre d'art nous instruit-elle ?	Le cynisme
État et violence	L'art donne-t-il à penser ?
Devons-nous espérer vivre sans travailler ?	S'opposer
Existe-t-il un art de la parole ?	Le sauvage
Le devoir de loyauté	L'apparence est-elle toujours trompeuse ?
L'originalité	La nature nous indique-t-elle ce qui est bon ?
Y a-t-il des mots vides de sens ?	Savoir, est-ce pouvoir ?
Les lois naturelles	L'État est-il notre ennemi ?
La bienveillance	Qu'est-ce qu'un bon argument ?
L'expérience de l'injustice	L'imagination scientifique
Est-ce l'ignorance qui nous fait croire ?	L'art de vivre
Parler vrai	Le temps et l'éternité
La démesure	En quoi une culture peut-elle être la mienne ?
La liberté est-elle ce qui définit l'homme ?	L'erreur et l'illusion
L'obéissance	Que nous apprennent nos erreurs ?
Devenir humain	L'art est-il un langage ?
Y a-t-il un devoir d'émancipation ?	Que voulons-nous vraiment savoir ?
Sommes-nous adaptés au monde de la technique ?	S'émanciper
Peut-il y avoir des conflits de devoirs ?	Que vaut une preuve contre un préjugé ?
« C'est plus fort que moi. »	Peut-il y avoir plusieurs vérités religieuses ?
À quoi reconnaît-on qu'une science est une science ?	L'innocence
Le bien n'est-il réalisable que comme moindre mal ?	Quel genre de conscience peut-on accorder à l'animal ?
Qu'est-ce qu'un cas de conscience ?	À chacun sa vérité
Un grand bonheur	La nature existe-t-elle ?
Le mauvais goût	Que dois-je faire ?
Peut-on éduquer la sensibilité ?	L'usage du doute
Être spectateur	Dans quelle mesure la technique nous libère-t-elle de la nature ?
De quoi la religion sauve-t-elle ?	Désir et réalité
Peut-on renoncer à la liberté ?	Le malentendu
Un acte libre est-il un acte imprévisible ?	L'art de persuader
La diversité des langues est-elle un obstacle à l'entente entre les hommes ?	Y a-t-il une histoire de la vérité ?
Peut-on opposer connaissance scientifique et création artistique ?	Les religions peuvent-elles prétendre libérer les hommes ?
L'adéquation aux choses suffit-elle à définir la vérité ?	Y a-t-il des liens qui libèrent ?
L'art est-il désintéressé ?	La vérification fait-elle la vérité ?
Qu'est-ce qu'interpréter ?	Liberté et égalité
La science peut-elle se passer d'hypothèses ?	Qu'est-ce qu'une œuvre ratée ?
Croire, est-ce renoncer à l'usage de la raison ?	Pourquoi distinguer nature et culture ?

Mettre en commun	De quoi suis-je responsable ?
La représentation artistique	Le méchant peut-il être heureux ?
Faut-il se méfier de la technique ?	L'autorité du droit
N'y a-t-il que des individus ?	Se décider
À quoi bon la science ?	Vouloir oublier
Être naturel	Que doit-on à l'État ?
Rester soi-même	Une fausse science est-elle une science qui commet des erreurs ?
La politique est-elle l'art de convaincre le peuple ?	Volonté et désir
La honte	Faut-il souhaiter la fin du travail ?
L'outil	À quoi servent les utopies ?
L'impossible	Qu'est-ce que « rester soi-même » ?
Peut-on refuser l'évidence ?	Le bien et les biens
L'idée de progrès	Est-il toujours possible de savoir ce que l'on doit faire ?
Le langage est-il le propre de l'homme ?	L'attitude religieuse
La vérité peut-elle être relative ?	Création et production
Existe-t-il des comportements contraires à la nature ?	L'indémontrable
L'intelligence peut-elle être artificielle ?	Prendre ses responsabilités
Qu'est ce qu'une hypothèse scientifique ?	La maîtrise de soi
Les lois de la nature	Pour agir moralement, faut-il ne pas se soucier de soi ?
La religion est-elle à craindre ?	Produire et créer
Qu'est-ce que la technique doit à la nature ?	Qui me dit ce que je dois faire ?
La vie en société menace-t-elle la liberté ?	Qu'est-ce qu'un objet de science ?
Travailler, est-ce lutter contre soi-même ?	Le poids du passé
Qu'y a-t-il à craindre de la technique ?	L'inconscient est-il un obstacle à la liberté ?
Que faire quand la loi est injuste ?	La conscience est-elle une connaissance ?
Le devoir de vérité	Solitude et liberté
La politique est-elle un art ?	La haine de la raison
Le consensus peut-il être critère de vérité ?	Les comportements humains s'expliquent-il par l'instinct naturel ?
Y a-t-il des techniques de pensée ?	Peut-on ne pas être soi-même ?
Peut-on rendre raison des émotions ?	Jusqu'où s'étend le domaine de la science ?
L'acte manqué	Peut-il y avoir une science de la morale ?
Faut-il une méthode pour découvrir la vérité ?	L'art progresse-t-il ?
Peut-on penser la justice comme une compétence ?	Y a-t-il un temps pour tout ?
Peut-on avoir raison contre la science ?	Le monde de l'art
Peut-on refuser le bonheur ?	Y a-t-il des secrets de la nature ?
De quoi peut-on être certain ?	En morale, peut-on dire : « C'est l'intention qui compte » ?
Quelle est la fin de la science ?	La nature a-t-elle des droits ?
Faire autorité	Le bonheur est-il une récompense ?
Le droit au travail	Que faut-il savoir pour bien agir ?
Y a-t-il une finalité dans la nature ?	Peut-on feindre la vertu ?
L'expérience esthétique relève-t-elle de la contemplation ?	L'interdit

Peut-on haïr la raison ?	Faut-il réguler la technique ?
Pourquoi avons-nous du mal à reconnaître la vérité ?	L'art rend-il heureux ?
Les objets du désir	Peut-on être assuré d'avoir raison ?
Qu'est-ce qu'un juste ?	Le savoir exclut-il toute forme de croyance ?
La conscience d'agir suffit-elle à garantir notre liberté ?	Avoir raison, est-ce nécessairement être raisonnable ?
La science rend-elle la religion caduque ?	L'intériorité
Faut-il vivre avec son temps ?	Qu'est-ce qu'une société juste ?
Veut-on toujours savoir ?	La justice est-elle l'affaire de l'État ?
L'État peut-il limiter son pouvoir ?	L'art prolonge-t-il la nature ?
Le respect n'est-il dû qu'aux personnes ?	L'artiste travaille-t-il ?
L'État sert-il l'intérêt général ?	Choisir
La notion de progrès moral a-t-elle encore un sens ?	Art et société
L'artiste sait-il ce qu'il fait ?	Peut-on être injuste envers soi-même ?
L'hypothèse de l'inconscient	Qu'est-ce qu'un peuple ?
Peut-on attendre de la politique qu'elle soit conforme aux exigences de la raison ?	« Rien de nouveau sous le soleil. »
Peut-on renoncer au bonheur ?	L'objet technique
La valeur de la culture	La recherche du bonheur peut-elle être un devoir ?
Politique et vertu	Peut-on aller à l'encontre de la nature ?
Y a-t-il une définition du bonheur ?	Erreur et faute
L'État est-il nécessaire ?	La pluralité des langues
Parole et pouvoir	Faut-il opposer subjectivité et objectivité ?
L'imagination est-elle le refuge de la liberté ?	Peut-il y avoir de bonnes raisons de croire ?
L'État peut-il limiter son pouvoir ?	Suffit-il de faire son devoir ?
L'indépendance	Toutes les croyances se valent-elles ?
L'immoralisme	Qu'est-ce que la science doit à l'expérience ?
La science a-t-elle réponse à tout ?	Qu'est-ce que se cultiver ?
La force de la nature	Pourquoi n'y aurait-il pas de sots métiers ?

Rapport d'épreuve

Rapport établi par Mme Sylvie Birnbaum à partir de l'observation de l'ensemble des membres de la commission

Le jury tient à ouvrir ce rapport en félicitant tous les admissibles au CAPES-CAPEF qui ont, malgré les difficultés circonstanciées afférentes à la situation sanitaire, joué le jeu et pour certains, présenté des prestations parfois de grande qualité philosophique. En effet, les candidats ont dû travailler en observant les règles sanitaires fortement contraignantes pour une épreuve orale (port du masque durant toute la préparation et la prestation orale, soit 6 heures) ; par ailleurs et en amont, ils n'ont pu assister aux oraux de la session 2020 (ceux-ci ayant été annulés), expérience toujours très instructive pour éviter les effets de surprise quant au déroulé de l'épreuve; et enfin, les préparations aux concours proposées dans le cadre universitaire ayant été perturbées, ils n'ont pas toujours pu s'entraîner régulièrement tout au long de l'année pour parfaire leur savoir et acquérir un savoir-faire pédagogiques nécessaires à la fonction de professeur. Pour cela, le jury félicite tous les admissibles, les plus heureux comme les moins heureux. Pour ces derniers et pour tous les candidats de la prochaine session, il importe de préciser le sens des attentes du jury, en rappelant les principes de la leçon de philosophie qui commandent cette épreuve de « mise en situation professionnelle ».

Mettre en situation son savoir à destination d'une classe suppose d'adopter la posture du professeur qui aura à construire avec ses élèves une réflexion philosophique adossée à un programme précis de notions, de perspectives, de repères et d'auteurs. A cette fin, la première recommandation porte sur la nécessité de travailler en fonction du programme de terminale (qui intégrera à partir de la session 2022 le programme de la première HLP) par rapport auquel tous les sujets sont soigneusement choisis par les membres du jury. En effet, certaines leçons ont parfois à la grande surprise du jury montré des lacunes irrecevables après plusieurs années de formation et de préparation universitaires sur des éléments fondamentaux. Certains candidats semblaient ignorer le sens de certaines théories comme l'empirisme, l'eudémonisme, le scepticisme, d'autres évoquaient de loin « la caverne » de Platon, « le *cogito* » cartésien, ou encore et de manière erronée le principe de contradiction d'Aristote, les impératifs catégorique et hypothétique chez Kant, la volonté de puissance chez Nietzsche, la distinction entre obligation et contrainte, nécessité et contingence... Le jury souhaite rappeler que la maîtrise des savoirs disciplinaires s'acquiert et s'entretient par une pratique de théorisation qui suppose de lire et relire les œuvres des philosophes, dans l'optique d'une lecture exégétique et critique aussi *précise* que possible. Parallèlement, il est vivement conseillé de lire les rapports établis par les jurys non pas pour y découvrir ici et là du nouveau, de l'inédit, mais au contraire pour n'y rencontrer partout que du semblable, du répétitif attestant ainsi de la pérennité des règles de méthode de la leçon de philosophie qui sont celles de la dissertation dans le cadre particulier d'une production orale. Si le champ infini des sujets peut bien plonger les candidats dans l'embarras et générer de l'inquiétude, la constance de la méthode et la répétition des règles à suivre doit avoir pour effet contraire de les rassurer.

Nous nous répèterons donc encore une fois.

Commençons par redire les modalités formelles de l'épreuve de mise en situation professionnelle. Le candidat est invité à déployer sa réflexion dans le cadre d'une leçon *orale*, en un *temps* déterminé de 30 minutes en vue de son *admission* à un concours de recrutement dans le corps des professeurs certifiés. Ainsi, il n'est pas illégitime que le jury s'attende à percevoir des candidats leur aptitude à incarner la posture du futur enseignant qui en s'adressant à une classe s'exposera aux regards, lesquels porteront d'abord sur l'apparence vestimentaire. Une tenue correcte adaptée à la fonction publique est donc de rigueur. Ensuite, à l'oral, la parole doit être clairement articulée et vivante. L'effort de clarté dans la projection de la voix permet d'assurer le suivi et la compréhension d'un cours. Le candidat doit donc apprendre à poser sa voix, à ponctuer son discours, à ne pas lire ses notes en s'adressant au jury comme à une classe en ayant l'exigence de se rendre audible pour être intelligible. L'aisance oratoire se travaille en s'imposant une certaine distance par rapport aux notes. Une des qualités pédagogiques du professeur est de savoir se répéter ; non pas redire mécaniquement ce qui a été dit, mais reprendre ce qui a été dit pour le renouveler, le reformuler dans un souci d'approfondissement de la pensée. Certaines leçons ont été difficiles à suivre pour cette raison alors même qu'elles présentaient des qualités philosophiques. Enfin, les candidats doivent apprendre à maîtriser le format temporel de l'épreuve, soit

30 minutes maximum. Le rappel du temps par le jury au bout de 25 minutes doit permettre aux candidats de mener leur leçon jusqu'à la conclusion. Un nombre trop élevé d'entre eux est conduit à expédier la dernière partie projetée, ce qui porte lourdement atteinte à l'équilibre et à l'intelligibilité de leur progression argumentative. Quant aux leçons de moins de 20 minutes, elles en restent à un niveau d'analyse non approfondi présentant un traitement superficiel du sujet. Enfin, le jury est conscient du caractère éprouvant de l'épreuve en raison de ses enjeux professionnels, et se félicite d'avoir pu retenir un candidat découragé qui a finalement été admis en présentant presque « malgré lui » une leçon de qualité sur : « le bien et les biens », suivie d'un entretien satisfaisant. Cet exemple mérite d'être rappelé pour inciter les futurs candidats à aller jusqu'au bout en leur rappelant qu'il s'agit d'une épreuve d'admission, que les notes d'écrit n'étant pas connues, ils peuvent réussir même si leur impression est défavorable. En acceptant de se présenter à l'oral, le candidat occupe une place parmi les admissibles. C'est donc une chance qu'il faut saisir. Cela suppose de savoir gérer son temps en mobilisant son énergie du début à la fin de l'épreuve. Bon nombre de candidats utilisent mal leurs 5 heures de préparation, d'autres s'épuisent à l'issue des 30 minutes de présentation de la leçon, n'étant alors plus disponible pour l'entretien de 30 minutes avec le jury. Parce que la réussite à l'épreuve est conditionnée par la bonne gestion de ces différentes étapes, le jury souhaite rappeler aussi précisément que possible les règles méthodologiques de ce cheminement des candidats de la salle de préparation jusqu'à l'entretien final avec le jury.

Premier temps de l'épreuve : la préparation en vue de la présentation de la leçon

Tout commence par le *choix du sujet*. Le candidat dispose de 15 minutes pour choisir entre 2 sujets et en informer les appariteurs. La première recommandation porte sur le choix judicieux du sujet qui doit être éclairé par les connaissances du candidat et la juste compréhension de son sens. En effet, les couples de sujets proposés relevant toujours de deux champs de pensée distincts (épistémologique, esthétique, métaphysique, morale, politique...), le candidat peut se déterminer par rapport à ses connaissances et sa culture philosophiques. Par exemple, un candidat a écarté un sujet assez classique : « La fin de l'État » pour retenir un sujet plus technique : « Le temps physique est-il comparable au temps psychique ? ». Armé de connaissances précises en physique et en épistémologie, il a présenté une leçon de qualité. Par-delà la relative spécificité de certains sujets, comme « L'exception », « L'irréversible », « Est-on propriétaire de son corps ? » la règle est toujours d'en dégager les enjeux proprement philosophiques. Mais, pour cela, il convient d'abord de comprendre le point d'ancrage de la question. Ainsi, le second critère de détermination porte sur *la compréhension du sens du sujet*. Un candidat a ainsi choisi de traiter le sujet : « Y a-t-il des arts mineurs ? » sans savoir à quelle réalité renvoyait l'appellation « arts mineurs ». N'ayant pu s'appuyer sur des exemples appropriés (empruntés notamment aux arts décoratifs), la notion a été assimilée de manière erronée tout au long de l'exposé à l'artisanat. Pour éviter l'écueil du hors sujet fortement sanctionné (05/20), il est recommandé de s'assurer de la bonne compréhension du sens usuel du sujet retenu en commençant par consulter et utiliser les dictionnaires mis à disposition dans la bibliothèque, par interroger l'usage des mots, des expressions, des appellations, par recourir aux exemples. On ne saurait trop recommander aux futurs candidats de s'entraîner à travailler à proximité de la formulation des sujets, car c'est dans cette proximité que se fait *l'analyse du sujet*, que s'élabore le travail de problématisation sans lequel on ne saurait faire une bonne leçon. Ainsi, ce temps de préparation ne doit pas être occupé à rédiger intégralement un exposé, mais bien plutôt à explorer les différents sens du sujet choisi et à mettre en place un cheminement logique en se concentrant sur certains points saillants et stratégiques comme l'introduction et la problématique, les différents moments de l'argumentation avec leurs transitions, et la conclusion. La leçon est une dissertation présentée à l'oral avec les mêmes exigences méthodologiques d'analyse conceptuelle au service d'une réflexion argumentée, nourrie d'exemples et de références, afin de résoudre ou de tenter de résoudre un problème.

Le travail d'analyse sémantique et conceptuelle est déterminant pour construire la problématique du sujet. C'est l'analyse méticuleuse des termes de l'intitulé du sujet, de leur rapport, de leur éventuelle polysémie qui doit constituer le point de départ du travail. Trop de candidats ne se soucient pas d'accueillir le sujet tel qu'il est formulé, le tordant, le transformant ou le rabattant sur un sujet mieux connu. Faute d'avoir ainsi effectué ce travail d'analyse, une candidate proposant une leçon sur le sujet « Il y a un temps pour tout » a transformé immédiatement l'énoncé en celui-ci : « Il y a un temps pour *le* tout », ce qui empêche d'emblée la saisie de ce

dont il est question. *La règle à suivre est de ne pas changer l'intitulé du sujet, mais de l'interroger pour en faire ressortir la singularité.* Différentes formes de sujets peuvent être recensées: une question, un couple de notions, un terme ou encore un adage, une citation. Dans tous les cas, aucun mot ne doit être négligé. Ainsi, le sujet « La raison est-elle *impersonnelle* ? » n'est pas identique à : « La raison est-elle *transcendante* ? Sur le sujet « À quoi reconnaît-on une théorie scientifique ? » le candidat ayant par ailleurs de bonnes connaissances en épistémologie n'a pu cependant présenter une bonne leçon. A l'issue des résultats d'admission, lors de « la confession », le rapporteur de la leçon est revenu avec ce candidat déçu sur le défaut de la prestation lui expliquant qu'il avait rabattu la question sur une autre plus générale comme « Qu'est-ce que la science ? » au lieu d'analyser avec précision le concept de théorie et d'interroger également le point de vue de la reconnaissance impliqué dans le sujet et qui en faisait la particularité. Sur le sujet « Faut-il mériter son bonheur ? », la candidate, au lieu de travailler la notion de mérite, s'est interrogée sur la possibilité du bonheur, ce qui lui a valu un 07/20. Le jury s'est, en revanche, réjoui d'entendre une leçon de très bonne facture sur « Mérite-t-on d'être heureux ? » notée 16/20 qui a posé le problème d'un mérite moral et du statut d'un bonheur qui serait comme une récompense, en notant que l'expérience pouvait sembler démentir l'idée que le bonheur d'untel serait nécessairement mérité. A l'aune de l'expérience et afin d'évaluer de manière critique ce problème du lien entre l'affectivité et la moralité, la candidate a cherché finalement à penser la légitimité d'un espoir rationnel d'accéder au bonheur.

Lorsque le sujet est une *citation*, il convient de renvoyer à un moment de l'exposé à la pensée de l'auteur. Ainsi, le sujet : « Tu dois donc tu peux », par les guillemets, renvoyait à une citation de Kant et à la morale kantienne des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, qui devaient constituer un moment de la réflexion. Il ne s'agit pas de faire de la doxographie ou de réciter une théorie pour elle-même, mais de rendre compte de ce que questionne le sujet. La même règle s'appliquera pour l'usage des références. Lorsque le sujet est un terme ou un couple de notions, il ne s'agit pas de recenser seulement des synonymes mais de produire une analyse conceptuelle. Ainsi sur le sujet « le chaos », l'auteur de la leçon a su construire le concept par distinction avec le désordre. Sur « le progrès », le candidat a présenté une bonne leçon en distinguant *l'idée* de progrès de *l'idéologie* du progrès, deux approches qui modifient la valeur même de la notion de progrès. Rappelons que le travail sur un terme consiste à passer de la *signification* d'un terme à sa *conceptualisation*. Ainsi, sur « l'ennui », le candidat a saisi le sujet dans une ouverture à ses différentes dimensions (état psychologique, rapport au monde, lien au temps qui dure et en même temps interruption du cours réglé du quotidien). Cette leçon a donné lieu à un raisonnement argumenté qui allait au-delà de certains lieux communs ; par exemple le candidat a cherché à saisir l'ennui dans l'activité même dégageant ainsi un paradoxe. En prenant appui sur les analyses de S. Weil dans le *Journal d'usine*, le candidat a su mobiliser des lectures personnelles et de première main (le *Désert des Tartares* de Dino Buzzati, *Les pauvres gens* de Dostoïevski par exemple). En présence d'un couple de notions, c'est sur le lien entre les deux que l'attention doit être dirigée. Par exemple, une candidate ayant choisi le sujet « Le temps et l'éternité » ne traite pas du tout le problème du rapport entre les deux (coordination, disjonction exclusive), mais parle vaguement des notions de temps, de durée, d'éternité. Faisant une histoire des idées très confuse, elle évoque successivement Platon et Aristote, sans s'appuyer sur la conception précise de ces notions. Enfin, un type de sujet thématique comme « Le monde de l'art » traite de l'art en général en ne s'interrogeant qu'à la fin sur la notion de monde, et sans jamais l'envisager dans sa dimension sociale. De même, il est impossible de traiter le sujet « La force de l'esprit » sans évoquer pour l'en distinguer « la force d'âme » et sans différencier « force », « puissance » et « pouvoir ». Il est impossible d'étudier « La pluralité des langues » sans distinguer entre « pluralité », « multiplicité » et « diversité ».

Suite à ce premier travail d'analyse qui permet au candidat de s'assurer de la *compréhension* du sujet, les meilleures leçons sont celles qui s'emploient à en faire varier les approches, pour prendre en compte toute *l'extension* du sujet. Ainsi, le sujet « Peut-on renoncer à la vérité ? » a donné lieu à un traitement exclusivement épistémologique. Malgré les connaissances en philosophie analytique mobilisées, le propos a été réducteur, faute d'avoir intégré les enjeux pratiques, éthico-politiques qui permettraient de problématiser la question pour faire surgir d'autres valeurs (le bonheur, la sagesse, la justice) au regard desquelles un tel renoncement pouvait se concevoir et recevoir ou non une légitimité. De nombreux candidats ont ainsi tendance à enclaver leur lecture du sujet dans un champ d'analyse déterminé (par exemple exclusivement épistémologique) alors qu'ils

gagneraient à enrichir leur propos en construisant une argumentation plus transversale. Par exemple, une candidate a traité le sujet « Vivre ses désirs » sous un angle exclusivement moral (Faut-il vivre ses désirs ?). Dans le cadre du traitement de la question « La liberté ne s'éprouve-t-elle que dans la solitude ? », un candidat n'envisage jamais la possibilité d'une liberté collective. En revanche, le jury a entendu une excellente leçon sur « Être libre, est-ce échapper à la prévision » qui a su aborder à la fois les dimensions métaphysiques, épistémologiques et politiques de la question.

Mais cette ambition méthodologique hautement louable peut occasionner des difficultés d'articulation des différents aspects lors du développement. Aussi admettra-t-on volontiers que tous les domaines ne soient pas appréhendés avec la même ampleur, de même que l'on appréciera que la leçon ne cherche pas à tout prix à conclure de façon univoque pour tous les domaines, mais qu'elle tente au contraire de différencier sa réponse suivant les champs examinés. Ainsi sur l'excellente leçon (18/20) « Comment le passé nous est-il présent ? », le candidat a cherché à penser la présence d'un passé qui ne soit pas pure et simple répétition, dans une perspective de dépassement du présent, et même vers une visée d'immortalité. Cette leçon très fine a déployé le sujet dans ses différentes perspectives (historique bien sûr, mais aussi morale, littéraire, politique et scientifique). Le jury a salué le déploiement d'une pensée aussi vivante que stimulante ayant su tirer parti des leçons du réel (la commune de Paris, la Révolution française...).

Recommandations concernant la problématisation du sujet : si la problématisation d'un sujet prend appui sur le travail d'analyse conceptuelle, celui-ci ne peut s'effectuer que dans *un rapport réflexif au réel*. C'est *l'épreuve du réel* qui invite à l'abstraction réflexive en faisant ressortir les enjeux d'un sujet. La mise en contexte, la situation, l'expérience font apparaître une problématique philosophique, laquelle ne saurait être le fruit d'une réflexion abstraite. Que l'on parle d'accroche, de mise en situation ou de contexte, l'idée est de faire émerger le problème du réel, de la confrontation du sujet au réel. On recommande aux candidats de soigner la *formulation de la problématique dans l'introduction, de ne pas hésiter à l'approfondir tout au long de l'introduction*. Cette attente répond à l'exigence philosophique auquel doit répondre le professeur, en questionnant le sujet pour faire apparaître des tensions, des contradictions, des difficultés théoriques qui invitent alors à déployer un développement argumentatif en vue d'une tentative de résolution. Le jury a ainsi eu le plaisir d'entendre une excellente leçon (notée 20/20) sur la question « Qu'y a-t-il à craindre de la technique ? ». Distinguant le sentiment de crainte de l'angoisse, la candidate a fait apparaître le problème du sujet : comment la technique, définie comme savoir-faire utile supposant maîtrise et domination de la nature censée ainsi dissiper l'irrationalité de la passion de la crainte, pourrait-elle être source de crainte ? Poursuivant l'analyse, la candidate s'est appuyée sur la distinction moyen/fin pour faire apparaître l'objet réel de la crainte : la menace de la technique se ressent lorsque son essence est considérée comme fin (et non seulement comme moyen), comme mode de penser ou de « dévoilement du monde » où ce dernier, sommé dès lors de produire, n'est plus qu'un fond à piller. Ainsi, la leçon se terminait sur une prise de position invitant à en finir avec la crainte fantasmatique *des objets techniques* pour mieux raisonner son rapport à la technique et faire apparaître que seul le *devenir idéologique* de la technique est à craindre, en tant qu'il est cause de « l'oubli de l'être », de l'oubli de la crainte de la mort et donc du sens de notre humanité. Cette leçon était d'autant plus remarquable que son développement était pédagogiquement très précis et très clair tout en étant philosophiquement très instruit et pertinent. On recommande ainsi aux candidats de rendre la structure de la leçon la plus lisible possible en énonçant les différents moments de leur développement en fin d'introduction.

Le développement : arguments, exemples et références. Les meilleures leçons sont celles qui ont présenté une argumentation progressive en prenant appui sur des *définitions techniques*, des *exemples pertinents* et des *références instruites*. Les premières *définitions* simples proposées en introduction, dans la mesure où elles opèrent différemment en fonction des théories et des contextes, doivent être reprises pour être précisées et analysées. Sur « La vérité peut-elle être relative ? » le candidat n'a songé à définir la notion de vérité qu'au début de la seconde partie et de manière incidente sans s'y attarder, alors que cette notion devait être conceptualisée tout au long du développement, la reprenant, la déplaçant selon les différentes théories et perspectives envisagées. Enfin, le repère relatif/absolu permettait d'instruire le problème du sujet et de dégager la valeur de la relativité en faisant ressortir ce par rapport à quoi s'établissait le relatif (un individu, une époque, un contexte, un système...). De même, sur le sujet « être naturel », le candidat présente un exposé abscons, faute d'analyser l'opposition naturel/artificiel, de distinguer le culturel du conventionnel et de réfléchir sur le

mode *d'être* d'un comportement naturel qui pourrait bien n'être paradoxalement qu'un *paraître*. Une leçon se construit au moyen d'une reprise des définitions qui en affine le sens selon le moment argumentatif ou/et le contexte théorique dans lequel l'analyse se déploie.

Les exemples ne doivent pas être seulement anodins ou illustratifs, étroits mais suffisamment significatifs et pertinents pour approfondir l'analyse en ancrant le sujet dans différents champs du réel. Sur le sujet « Le pouvoir des images » le candidat développe une perspective platonicienne identifiant les mots à des images, sans recourir à des exemples concrets ce qui l'empêche de voir par exemple l'actualité du problème. Sur le sujet : « Toutes les croyances se valent-elles ? », la leçon oppose croyance à raison, puis associe croyance à illusion, sans prendre soin de décrire et de distinguer différents types de croyances. Le pluriel du sujet était pourtant une invitation à balayer le champ empirique des croyances pour les distinguer entre elles et les conceptualiser. L'exercice philosophique consiste à penser quelque chose du réel et ne saurait être un pur verbiage technique.

Les références ne sont jamais ni des citations, ni des allusions ni des *topoi* restitués mécaniquement, mais des commentaires précis d'un texte, d'un passage, d'un extrait, d'une œuvre, qui témoignent de la culture philosophique personnelle du candidat. Rappelons que les candidats disposent d'une bibliothèque pour préparer sa leçon, et qu'ils peuvent se présenter avec des ouvrages choisis dans celle-ci pour lire les passages qu'ils jugent adaptés à leur propos, les commenter, et étayer ainsi de manière solide leur argumentation. Les candidats restent totalement libres dans la sélection des références, mais elles doivent être maîtrisées et mobilisées de manière appropriées au sujet. Ainsi, sur le sujet « Existe-t-il un déterminisme social? », la candidate offre un traitement qui s'appuie sur Platon, Popper et Sartre, ce qui peut paraître étonnant, mais parvient à montrer chez le premier le rôle de l'éducation collective, chez le second les limites épistémologiques d'une approche causale du social, chez le troisième enfin l'enjeu pratique de la question. L'absence de références sociologiques auxquelles on pouvait s'attendre n'a pas nui à la prestation. A l'inverse, le traitement du sujet : « Qu'est-ce que la science doit à l'expérience ? », réalisé à partir de la référence presque exclusive à Aristote, quelle que soit la finesse des analyses proposées, n'a pas permis de construire une problématique pertinente, faute d'une prise en compte *a minima* des révolutions scientifiques du XVIIe siècle et plus généralement de l'époque moderne et contemporaine. On ne tombera pas dans l'excès inverse celui du *name-dropping* comme un candidat qui sur le sujet « La science exclut-elle toute forme de croyance » parvient à citer 15 auteurs pendant son exposé, aux dépens de la réflexion, qui devient extrêmement superficielle. Enfin, les références doivent être *maîtrisées* : sur « Une société peut-elle être juste ? », un candidat évoque Kant et la discorde voulue par la nature en ignorant qu'il s'agit d'un principe d'intelligibilité et de réflexion à valeur pratique et non un principe de détermination ayant une valeur scientifique.

Le développement doit être progressif, ce qui suppose de soigner les transitions entre les différents moments de la leçon. Ces articulations logiques qui sont les signes d'une authentique réflexion, c'est-à-dire d'une pensée en acte, ne sauraient se résumer à quelques conjonctions de coordination comme un « mais », un « cependant », un « par ailleurs ». Les transitions peuvent ainsi prendre la forme d'une contre argumentation ou du développement de l'argumentation sur un autre plan et ce, par un mouvement d'approfondissement de la réflexion provoqué par l'expérience, un aspect du réel invitant à reprendre, repenser, ressaisir le sujet. Réussir à formuler clairement une transition est le gage d'une réflexion authentiquement maîtrisée et non hasardeuse par laquelle les candidats conduisent le jury au point suivant comme ils le feraient avec les élèves.

Enfin, le jury est particulièrement sensible à *l'engagement intellectuel du candidat qui, au terme d'un libre parcours, assume une thèse, une position finale* dans le traitement du sujet. Précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un travail de thèse ou de master mais d'une prise de position possible au terme de 5 heures de réflexion. Parce que le jury n'attend pas une réponse prédéterminée, le candidat doit pouvoir faire preuve d'audace et de courage pour penser par lui-même en faisant sienne la devise que Kant attribuait aux Lumières « *sapere aude* ». Trop de candidats sont conduits à expédier la dernière partie projetée, ce qui porte atteinte à l'intelligibilité de leur progression argumentative, soit faute de temps, soit faute d'approfondissement critique du sujet. Les excellentes leçons sont celles qui font le travail jusqu'au bout, soutenant une thèse qui a été mise à l'épreuve au cours de leur argumentation et grâce à laquelle est proposée la résolution du problème traité ou l'indication d'une piste, d'un élément de réponse. Le jury a eu le plaisir d'entendre une excellente leçon sur un sujet pointu finement analysé : « Qu'est-ce qu'un juste salaire ? ». Le candidat problématise autour de la

distinction justesse / justice et se demande si le salaire doit se conformer à une norme extérieure au mérite moral du travail lui-même (par exemple le talent inné) avant d'envisager que le salaire échappe par principe à toute justice intrinsèque, étant indexé à l'utilité sociale, pour finir par proposer une réflexion sur les besoins matériels et spirituels qui définiraient la justice d'un salaire, et même par redéfinir le sens du salaire, hors du champ strictement économique, à partir de Simone Weil comme modèle de justice morale (le bien est son propre salaire). Le jury a particulièrement apprécié la prise de position du candidat qui, après avoir examiné la perspective marxienne, a finalement défendu une thèse morale invoquant les besoins de l'âme, en s'appuyant sur l'œuvre de Simone Weil et plus particulièrement son analyse du « déracinement ouvrier ». Présupposant que l'argent souille tout, la *justice* apparaît comme une haute valeur morale, transcendante, à ne pas confondre avec la seule *justesse*. Le jury est bien conscient de la difficulté à explorer les différentes perspectives d'un sujet pour en fin de parcours choisir d'en défendre une. Aussi la fin d'une leçon s'ensuit-elle logiquement de l'entretien comme d'un temps d'échange pour approfondir, préciser, enrichir par le dialogue avec le jury le propos soutenu. Le dernier mot de la leçon sera ainsi le point de départ de l'entretien dont l'objectif est toujours mélioratif

Deuxième temps de l'épreuve : l'entretien avec le jury

D'une durée de 30 minutes, l'entretien a autant de poids que la présentation de la leçon. Il faut donc aux candidats garder assez d'énergie pour cette seconde partie de l'épreuve comme un professeur qui après avoir exposé son propos accueille les questions, les remarques de ses élèves. Les trois membres de la commission interviennent chacun à leur tour, pour approfondir un propos, clarifier des distinctions conceptuelles développées trop rapidement, préciser l'usage d'une référence, ou encore pour suggérer la possibilité d'une perspective non entrevue. Dans tous les cas, l'entretien avec le jury doit se penser comme le prolongement interactif de l'exposé sur le mode d'un échange constructif, que la leçon soit de bonne ou de mauvaise qualité. Ainsi, au cours de l'entretien qui a suivi la leçon sur « Qu'est-ce qu'un juste salaire ? » (17/20), le jury très satisfait de la thèse soutenue a invité son auteur à replacer son analyse dans le cadre des conceptions plus classiques de la justice, notamment de la justice corrective et de la justice distributive. Sans remettre en question la légitimité de la thèse soutenue par le candidat, l'entretien, très intéressant, a fait apparaître un autre éclairage, attestant de l'esprit critique d'une authentique démarche philosophique. Les candidats qui ont su ainsi réorienter une partie de leur propos, sortir de certains présupposés inhérents à leurs leçons, ont réussi de très bons entretiens en faisant preuve d'ouverture intellectuelle. Le jury apprécie cette disposition philosophique et pédagogique du futur professeur à accueillir d'autres perspectives, à savoir réagir à des questions parfois inattendues comme peuvent l'être parfois celles des élèves. Mesurant tout à fait la difficulté qu'il y a à se tenir encore disponible après 5h30 de travail et être capable de revenir sur ses positions de manière critique, le jury tient à rassurer les candidats en leur recommandant de prendre le temps de la réflexion avant de répondre aux questions. Bon nombre de candidats se précipitent et ne prennent pas le temps d'intégrer les remarques du jury comme si le temps nécessaire à la réflexion était un signe d'hésitation pénalisant. Répétons-le : il s'agit de *s'entretenir* avec le jury et non de *s'en tenir* à ce qui a déjà été dit. Ainsi, après une très mauvaise leçon sur « Le dialogue conduit-il à la vérité ? », le candidat n'a su tirer parti d'aucune des remarques des membres du jury qui se sont efforcés de l'aider à penser correctement le sujet en lui signalant ses erreurs et ses lacunes pour reconstruire une leçon. Persévérant dans ses erreurs, le candidat a continué à répéter faussement que le dialogue était « un discours à deux », à soutenir faussement que vérité et réalité étaient synonymes. Ayant vaguement fait allusion à Platon dans son opposition aux sceptiques, le candidat a été invité à approfondir sa référence pour dégager l'enjeu épistémologique des dialogues philosophiques. L'entretien infructueux n'a pas permis d'améliorer la leçon et l'ensemble a reçu la note de 05/20. Retenons que lorsque le candidat évoque un auteur, une théorie ou une distinction conceptuelle lors de sa leçon, il ne doit pas s'étonner de voir le jury revenir dessus. Il est donc recommandé de ne pas mentionner un auteur ou une théorie qu'on ne connaît que par ouï-dire. Dans la majorité des cas, l'entretien a permis de valoriser les candidats capables d'un retour réflexif sur la pertinence et les limites de leur propre exposé. Répétons-le : l'entretien est l'occasion d'une construction dialogique de la pensée. Beaucoup de candidats reconnaissent « qu'ils auraient dû » ou encore « qu'ils n'ont pas pensé à »... Or, nul regret à avoir. L'important est qu'ils le fassent, car c'est bien ce qui donne tout son sens à l'entretien, qui est toujours une chance pour les candidats qui ne seraient pas tout à fait satisfaits de leur

leçon. On peut très bien présenter une leçon lacunaire, ou avoir légèrement déformé le sujet, et rattraper largement les choses au cours de l'entretien. On peut très bien avoir commis des maladresses dans l'exposé d'une doctrine, et s'en apercevoir sur l'invitation du jury. On peut aussi très bien, dans le cas assez courant de candidats discrets et prudents, ayant hésité à approfondir leur analyse pendant la leçon, révéler une culture et une fermeté d'analyse bien supérieures à ce qu'on a osé faire apparaître dans sa progression. Par exemple, sur « Existe-t-il un art de la parole ? », le candidat a été invité à déplacer son propos depuis la rhétorique vers la poésie. Une très bonne leçon notée 15/20 a su tirer parti de l'entretien en acceptant d'envisager un traitement politique du sujet : « La pluralité des langues ». Ou encore, sur « L'avenir est-il incertain ? », après un traitement très personnel du sujet déployé principalement en un sens moral et existentiel, la candidate a su néanmoins envisager la perspective épistémologique qu'elle n'avait pas abordée et ce, avec succès. L'entretien a donc été réussi. Sur le sujet : « Sois toi-même : un impératif absurde ? », après avoir traité cette injonction dans une perspective essentiellement existentielle et morale, le candidat a su approfondir sa réflexion en un sens sociopolitique en questionnant avec le jury l'absurdité du « *be yourself* » en contexte démocratique où la recherche de l'authenticité devient problématique confronté à « la tyrannie de la majorité ». Après un traitement honorable du sujet « La justice est-elle de ce monde ? », le candidat d'abord interrogé sur la dimension théologique n'a pas su développer cet enjeu mais ne s'est pas pour autant déstabilisé, si bien que l'entretien a pu se poursuivre de manière très satisfaisante sur un autre terrain : celui de la conquête historique des droits de l'homme. Ne pas savoir répondre à une question posée par un membre du jury n'est donc pas signe d'échec, car l'entretien est un moment de dialogue philosophique où prime la qualité des échanges.

Le jury mesure toute la difficulté de cette épreuve de mise en situation dont les enjeux professionnels importants ne doivent pourtant pas affaiblir la vigueur intellectuelle qu'exige le libre exercice de la pensée. Parce que « tout ce qui est beau est difficile autant que rare », le jury souhaite féliciter tous les candidats de s'être livrés à cet exercice particulièrement formateur et se réjouit d'avoir pu recruter de nombreux professeurs très prometteurs qui lui ont fait entendre de bien belles leçons.

DEUXIÈME ÉPREUVE

Analyse d'une situation professionnelle

Données concernant l'épreuve

Intitulé de l'épreuve : « Épreuve d'analyse d'une situation professionnelle : analyse d'une séance de cours. »

Durée de la préparation : 2 heures 30 minutes

Durée de l'épreuve : 1 heure (exposé : 30 minutes maximum ; entretien avec le jury : 30 minutes maximum).

Coefficient : 2

Un exemplaire de l'œuvre dont le texte est extrait est remis au candidat.

L'accès à la bibliothèque du concours n'est pas autorisé.

Le choix du sujet à est à indiquer aux appariteurs à la fin du premier quart d'heure de la préparation.

Données statistiques

Nombre de candidats interrogés	271
Moyenne des candidats présents (CAPES)	10,31
Écart type	3,62
Moyenne des candidats admis (CAPES)	12,34
Écart type	3,15
Moyenne des candidats présents (CAFEP)	10,08
Écart type	3,73
Moyenne des candidats admis (CAFEP)	12,78
Écart type	3,10

Sujets de l'épreuve : « Analyse d'une situation professionnelle : analyse d'une séance de cours »

Le tableau comporte l'ensemble des sujets proposés.

Ceux choisis par les candidats y figurent en caractères gras.

Le sujet est proposé comme suit :

« Expliquez (au choix) l'un des sujets suivant en montrant l'usage que vous en feriez dans une leçon de philosophie en classe de terminale ».

Texte 1		Texte 2	
Lucrèce, <i>De la nature</i> (GF 1997)	De : « Je dis que les choses envoient... », à : « au point de reproduire exactement les choses ? » (p.245-249)	Spinoza, <i>Traité de la réforme de l'entendement</i> Œuvres I (GF Flammarion)	De : « Sachant, maintenant... », à : « au faite de la sagesse. » (p.189-190)
Sextus Empiricus, <i>Esquisses pyrrhoniennes</i> (Seuil 1997)	De : « 3 - Du dieu... », à : « s'il existe un dieu <ou non> » (p.359-363)	Spinoza, <i>Traité de la réforme de l'entendement</i> (in Œuvres I, Premiers écrits)	De : « La méthode, revenons-y... », à : « démarches inutiles. » (p.191-192)
Descartes, <i>Principes de la philosophie</i> (Œuvres philosophiques, Garnier, III)	De : « 204. Que, touchant les choses... », à : « de divers effets de ces causes. » (p.521-523)	Merleau-Ponty, <i>L'Œil et l'esprit</i> (Folio)	De : « Visible et mobile... », à : « suffi à faire... » (p.19-21)
Augustin, <i>Confessions</i> (Gallimard - Pléiade (III))	De : « La mémoire renferme... », à : « que je le devrai. » (p.994-995)	Leibniz, <i>Discours de métaphysique</i> in Œuvres (Vrin)	De : « Supposant que les corps... », à : « raison de souhaiter. » (p.72-73)
Machiavel, <i>Le Prince</i> (PUF Quadrige)	De : « De là naît une dispute ... », à : « font défaut plus vite. » (p.197-199)	Nietzsche, <i>Aurore</i> (Folio Essais)	De : « Les pratiques préconisées... », à : « moral tout entier. » (p.35-36)
Tocqueville, <i>De la démocratie en Amérique, tome 2</i> (GF)	De : « A mesure que... », à : « progrès de l'égalité. » (p.356-357)	Locke, <i>Essai sur l'entendement humain</i> (Vrin)	De : « Pourtant une enquête... », à : « vers d'autres actions. » (p.400)
Condillac, <i>Traité des animaux</i> (Fayard)	De : « Or il n'y a que fort peu... », à : « notre état et notre conduite. » (p.366-367)	Cicéron, <i>Des Termes extrêmes</i> (Les Belles Lettres)	De : « Je commencerai, dit-il, suivant la manière... », à : « en règle sur le plaisir et la douleur. » (p.22-24)
Sénèque, <i>De la vie heureuse in Les Stoïciens</i> (Pléiade)	De : « C'est pourquoi... », à : « il faut que l'âme le découvre. » (p.723-724)	Leibniz, <i>Nouveaux Essais sur l'entendement humain</i> (GF)	De : « Théophile Le terme de liberté est fort ambigu... », à : « incline sans nécessiter. » (p.137-138)
Epicure, <i>Lettre à Hérodoté</i> (Pléiade les Epicuriens)	De : « de plus dans le monde céleste le déplacement... », à : « c'est la seule explication. » (p.28-29)	Husserl, <i>L'Idée de la phénoménologie</i> (PUF Epiméthée)	De : « Sous toutes ses formes... », à : « choses en soi. » (p.41-42)

Leibniz, <i>De la production originelle des choses prise à sa racine in Leibniz opuscules philosophiques choisis</i> (Vrin)	De : « Outre le monde... », à : « est Dieu. » (p.169-171)	Hannah Arendt, <i>La Crise de la culture</i> (Gallimard 1986)	De : « La culture... », à : « cœur humain. » (p.266-267)
Montaigne, <i>Essais, II (Folio)</i>	De : « Mais quand je rencontre... », à : « longtemps servi. » (p.157-158)	Husserl, <i>La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale</i> (Gallimard, 1989)	De : « Quand on est parvenu... », à : « aucune connaissance ultime. » (p.214-215)
Pascal, <i>Œuvres complètes</i> (Seuil)	De : « En vérité la vanité des lois... », à : « pompe et de révérence. » (p.507-507)	Kant, <i>Critique de la faculté de juger</i> (Vrin 1989)	De : « Nous ne pouvons... », à : « en erreur. » (p.205-205)
Leibniz, <i>Discours de métaphysique, correspondance avec Arnauld</i> (Vrin, 1988)	De : « Au reste... », à : « conception claire et distincte. » (p.128-128)	Freud, <i>Malaise dans la civilisation</i> (PUF, 1971)	De : « Les satisfactions substitutives... », à : « que l'homme soit "heureux". » (p.19-20)
Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (Vrin, librairie philosophique)	De : « Nous avons dit... », à : « consiste le bonheur. » (p.505-505)	Sartre, <i>L'être et le néant</i> (Gallimard, TEL, 1989)	De : « Tout effort pour établir... », à : « Une représentation subjective immanente. » (p.138-139)
Sénèque, <i>De la providence, De la constance du sage, De la tranquillité de l'âme, Du loisir</i> (GF)	De : « Passons maintenant... », à : « devenu un homme libre!. » (p.154-156)	Husserl, <i>La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale</i> (Gallimard, 1989)	De : « A la concrétude du corps... », à : « possédé le monde. » (p.35-36)
Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (Vrin, librairie philosophique)	De : « Ce que tout d'abord... », à : « capables d'affronter le danger. » (p.92-94)	Husserl, <i>La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale</i> (Gallimard, 1989)	De : « Galilée était lui-même... », à : « dans l'intuition. » (p.57-58)
Husserl, <i>Idées directrices</i> (Gallimard)	De : « Partons d'un exemple... », à : « être interrompu. » (p.131-133)	Epicure, <i>Lettre à Ménécée</i> (GF (2011))	De : « En outre..... », à : « des âmes. » (p.100-101)
Aristote, <i>Les politiques</i> (GF)	De : « Mais il y a une difficulté... », à : « selon la vertu. » (p.251-252)	Sartre, <i>L'Être et le néant</i> (Gallimard, TEL, 1988)	De : « Si donc l'on définit la liberté... », à : « au cœur de l'être. » (p.541-542)
Russell, <i>Signification et vérité</i> (Flammarion)	De : « Il est clair que... », à : « la croyance est vraie. » (p.21-22)	Aristote, <i>Éthique à Nicomaque</i> (Vrin)	De : « Chaque sens... », à : « la fleur de la jeunesse. » (p.494-496)
Sartre, <i>L'Être et</i>	De : « Mais, en outre,	Aristote, <i>De l'âme</i>	De : « Et maintenant... », à :

le Néant (Gallimard)	autrui... », à : « pour et par soi. » (p.316-317)	(Belles Lettres)	« donnés sans images ? » (p.86-87)
Nietzsche, Seconde considération intempestive (Flammarion, 1988)	De : « Qu'on s'imagine... », à : « valeur soit incalculable. » (p.81-82)	Plotin, <i>Ennéades I</i> (Les Belles Lettres)	De : « Reprenons donc, et disons... », à : « participation à une raison venue des dieux. » (p.97-98)
Pascal, Œuvres complètes, 2 (Gallimard Pléiade)	De : « Connaissons donc notre portée... », à : « l'enferment et le fuit. » (p.611-612)	Sartre, <i>L'Imaginaire</i> (Folio, Gallimard, 1986)	De : « Ainsi peut-on ... », à : « le changement d'univers. » (p.280-281)
Thomas, <i>Somme contre les gentils</i> (GF)	De : « (...) l'acte propre... », à : « on l'a montré plus haut. » (p.278-279)	Russell, Problèmes de philosophie (Payot, 1989)	De : « (...) même ce domaine... », à : « réfutes par l'expérience. » (p.96-99)
Aristote, <i>Ethique à Eudème</i> (G-F, 2013)	De : « Les biens sont tous soit ... », à : « qu'il était le bonheur. » (p.79-81)	Bergson, L'Evolution créatrice (PUF)	De : « Telle est la philosophie de la vie... », à : « trop peu. » (p.50-52)
Hegel, Encyclopédie des sciences philosophiques III Philosophie de l'esprit (Vrin)	De : « La sensation est la forme... », à : « avec celle-ci le sentir. » (p.195-196)	Montaigne, <i>Apologie de Raymond Sebond</i> (GF)	De : « Quiconque cherche... », à : « pensons avoir des choses. » (p.131-133)
Kierkegaard, <i>Ou bien... ou bien ...</i> (Gallimard Tel)	De : « Mon "ou bien - ou bien" ne signifie surtout pas... », à : « que c'est ainsi. » (p.473-474)	Montaigne, Essais (Folio Essais Classiques)	De : « C'est une dangereuse invention... », à : « condamnation instructive. » (p.61-63)
Lévinas, L'humanisme de l'autre homme (Livre de poche)	De : « On ne saurait interpréter l'ouverture de la sensibilité... », à : « l'être se montre créature. » (p.104-105)	Rousseau, <i>Sur l'économie politique (in Œuvres, III)</i> (Gall. Pléiade, 1964)	De : « Ce n'est pas assez de dire aux citoyens... », à : « de rendre un peuple heureux. » (p.254-255)
Merleau-Ponty, Phénoménologie de la perception (Gall. TEL, 1976)	De : « L'existence n'a pas d'attributs... », à : « une liberté inconditionnée. » (p.198-199)	Kant, <i>Anthropologie du point de vue pragmatique</i> (Vrin, 1988)	De : « Du principe de l'apathie... », à : « perdu toute sa félicité. » (p.110-111)
Foucault, <i>Les mots et les choses</i> (Gall. TEL, 1966)	De : « Bien que l'homme soit au monde... », à : « dans la positivité, son mode d'être. » (p.364-365)	Leibniz, Essais de théodicée (GF, 1969)	De : « Jusqu'ici nous avons fait voir... », à : « y serons heureux si nous le voulons être. » (p.232-233)
Foucault, <i>Les mots et les choses</i> (Gall. TEL, 1966)	De : « On est d'ordinaire injuste... », à : « dans le processus d'échange. » (p.189-190)	Cicéron, Des termes extrêmes des biens et des maux, II (Les Belles Lettres)	De : « Une chose essentielle... », à : « pour elles-mêmes. » (p.42-44)
Aristote, <i>Catégories</i> (<i>Organon I</i>)	De : « La substance, au sens le plus fondamental... », à : « ne pourra jamais être attribuée au	Pascal, De l'Esprit géométrique	De : « Tel dira une chose... », à : « et de personnes. » (p.705-706)

(Tricot Vrin)	corps. » (p.7-8)	(Œuvres, Classiques Garnier)	
Leibniz, <i>Discours de métaphysique</i> (Vrin)	De : « Mais avant que de passer plus... », à : « volonté libre de Dieu ou des créatures. » (p.47-49)	Kant, Critique de la faculté de juger (Vrin, 1993)	De : « Les beaux-arts sont les arts du génie... », à : « s'il s'agit des beaux-arts. » (p.138-139)
Augustin, Les confessions (Gallimard, Pléiade, I)	De : « Considérons un son provenant... », à : « pas les temps. » (p.1051-1053)	Hegel, <i>Esthétique</i> (Champs Flammarion)	De : « Dans la science, l'homme... », à : « l'idéalité absolue de la pensée. » (p.68-69)
Kant, <i>Critique de la raison pure</i> (Gallimard Pléiade)	De : « Tout peut servir... », à : « absolument rien à la chose. » (p.1214-1215)	Nietzsche, Par-delà Bien et Mal (GF, 2000)	De : « Durant... », à : « quelque chose ? » (p.82-84)
Leibniz, Essais de Théodicée (GF)	De : « On dira aussi que tout est réglé... », à : « de cette sorte. » (p.133-134)	Cournot, <i>Essai sur les fondements de nos connaissances</i> (Vrin, t 2)	De : « Les phénomènes... », à : « puissance créatrice. » (p.164-165)
Sartre, L'Imaginaire (Folio/essais)	De : « L'objet irréel... », à : « ni effet. » (p.239-240)	Cournot, <i>Essai sur les fondements de nos connaissances</i> (Vrin, t 2)	De : « Je suppose... », à : « qu'une entité. » (p.197-198)
Heidegger, <i>Chemins qui ne mènent...</i> (Gallimard TEL)	De : « Les considérations précédentes... », à : « auprès de l'homme. » (p.89-90)	Hegel, Encyclopédie des sciences philosophiques II Philosophie de la nature (Vrin)	De : « Veille et sommeil ne consistent pas... », à : « comme variation du temps. » (p.671-672)
Descartes, <i>Règles pour la direction de l'esprit, II</i> (Classiques Garnier)	De : « Mais nous qui avons dit plus haut que ... », à : « et de la géométrie. » (p.82-84)	Hegel, Esthétique, volume 1, "Le Beau" (Champs Flammarion)	De : « Ce qui m'intéresse encore davantage... », à : « en idée universelle et concept. » (p.68-69)
Nietzsche, Généalogie de la morale (Flammarion 1996)	De : « Nous ne nous... », à : « de la connaissance. » (p.25-26)	Descartes, <i>Règles pour la direction de l'esprit, III</i> (Classiques Garnier)	De : « Par l'intuition j'entends ... », à : « se conclut nécessairement. » (p.87-88)
Cicéron, <i>Premiers académiques, II (in Les Stoïciens)</i> (Gallimard Pléiade, 1962)	De : « L'esprit même qui est la source... », à : « dans la vie pratique et la discussion. » (p.202-203)	Schopenhauer, Le Monde comme volonté et comme représentation (PUF, 1966)	De : « La mémoire des animaux... », à : « qu'ils éprouvent sur le moment. » (p.734-735)
Epictète,	De : « Quand tu es privé d'une	Schopenhauer,	De : « Ce n'est pas seulement

<i>Entretiens, IV (in Les stoïciens)</i> (Gallimard Pléiade, 1962)	chose... », à : « à celles de Masurius et de Cassius. » (p.1062-1063)	Le Monde comme volonté et comme représentation (PUF, 1966)	la philosophie... », à : « c'est ce voile que l'art déchire. » (p.1138-1139)
Berkeley, Trois dialogues entre Hylas et Philonous (in Œuvres, II) (PUF 1987)	De : « Je suis d'un modèle ordinaire... », à : « et que je touche effectivement. » (p.106-107)	Platon, <i>Les Lois / Œuvres complètes, II</i> (Gall., Pléiade, 1943)	De : « Quel serait dès lors le régime... », à : « se conduit ainsi, la parfaite suffisance. » (p.890-891)
Mill, L'utilitarisme (Presses-Pocket)	De : « Il est vrai... », à : « l'évolution de la société. » (p.112-113)	Malebranche, <i>La Recherche de la vérité</i> (Vrin (Livres I - III))	De : « Par ce mot de volonté... », à : « qui lui plaisent. » (p.129-130)
Sextus Empiricus, <i>Esquisses pyrrhoniennes</i> (Seuil - Points)	De : « La suite de cela pourrait... », à : « comme l'ombre suit son corps. » (p.69-71)	Descartes, Règles pour la direction de l'esprit (Garnier I)	De : « Il vaut cependant bien mieux... », à : « si faciles soient-ils. » (p.91-92)
Cicéron, <i>Traité des devoirs, I</i> (Gallimard Pléiade Stoïciens)	De : « Connaître son propre caractère... », à : « de nous abstenir de fautes. » (p.533-534)	Malebranche, Eclaircissements X (Vrin)	De : « Il n'y a personne... », à : « immuable et nécessaire. » (p.117-118)
Plotin, Ennéades, traité 46 (GF-Flammarion)	De : « Parmi les affaires humaines... », à : « il faut s'y soumettre. » (p.152-153)	Hume, <i>Essais esthétiques</i> (GF-Flammarion)	De : « Certains êtres sont sujets à ... », à : « au reste de l'humanité. » (p.51-52)
Condillac, Traité des animaux (Fayard)	De : « Que les individus... », à : « et notre conduite. » (p.365-367)	Heidegger, <i>Etre et Temps</i> (Gallimard)	De : « L'étant ayant le caractère... », à : « qui l'esquive. » (p.179-180)
Cicéron, <i>Traité des lois (XV, 42)</i> (Les belles lettres)	De : « Mais ce qui est complètement insensé... », à : « à la divinité. » (p.23-25)	Nietzsche, <i>Généalogie de la morale</i> (Robert Laffont Bouquins (II))	De : « Elever un animal qui ait le droit de promettre... », à : « celui qui promet ! » (p.803-804)
Aristote, Ethique à Nicomaque (Vrin)	De : « La vertu... », à : « d'une mauvaise. » (p.87-89)	Pascal, <i>Entretiens avec M. de Sacy</i> (Seuil, l'Intégrale)	De : « Il est vrai, Monsieur... », à : « à la vérité de l'Evangile. » (p.296-296)
Plotin, Ennéades III (Les Belles-Lettres, Budé)	De : « Peut-être peut-on... », à : « au monde intelligible. » (p.142-143)	Leibniz, <i>Nouveaux Essais</i> (GF, 1996)	De : « Après cela... », à : « infini actuel. » (p.42-43)
Leibniz, <i>Essais de théodicée</i> (GF)	De : « Mais encore aujourd'hui... », à : « qu'on n'y perdrait. » (p.269-270)	Nietzsche, Par-delà Bien et Mal (GF, 2000)	De : « Peu à peu... », à : « aux autres. » (p.52-53)
Berkeley, Trois dialogues entre Hylas et Philonous (in Œuvres, II) (PUF)	De : « Je suis d'un modèle ordinaire... », à : « doute sur leur existence. » (p.106-107)	Platon, <i>Les Lois / Œuvres complètes, II</i> (Gallimard, Pléiade, 1943)	De : « Quel serait dès lors le régime... », à : « se conduit ainsi, la parfaite suffisance. » (p.890-891)

1987)			
Russell, <i>Théorie de la Connaissance</i> (Vrin)	De : « La question suivante... », à : « parmi les particuliers. » (p.122-123)	Pascal, <i>Discours sur la Condition des Grands</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Je veux vous faire connaître... », à : « véritable de cette condition. » (p.367-368)
Descartes, <i>Méditations Métaphysiques</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Commençons par la considération... », à : « dont elle est composée. » (p.279-281)	Nietzsche, <i>Crépuscule des idoles</i> (GF 1985)	De : « Toutes les passions... », à : « être des ascètes. » (p.97-98)
Locke, <i>Essai sur l'entendement humain</i> (Vrin livres 1 et 2)	De : « Prenez un grain de blé... », à : « éléments insensibles. » (p.219-220)	Bergson, <i>La pensée et le mouvant</i> (PUF 1959)	De : « Au cours de la Grande Guerre... », à : « l'illusion. » (p.1339-1341)
Leibniz, <i>De la Production originelle des choses prise à sa racine in Leibniz opuscles philosophiques choisis</i> (Vrin)	De : « Outre le monde... », à : « est Dieu. » (p.169-171)	Hannah Arendt, <i>La crise de la culture</i> (Gallimard 1986)	De : « La culture... », à : « cœur humain. » (p.266-267)
Leibniz, <i>Nouveaux essais sur l'entendement humain</i> (GF 1966)	De : « Le mot de personne... », à : « le vide de ma réminiscence. » (p.200-201)	Nietzsche, <i>Le Crépuscule des idoles</i> (Flammarion 1985)	De : « Toutes les passions... », à : « nuisible à la vie. » (p.97-98)
Epictète, <i>Entretiens IV</i> (Les Belles Lettres 1965)	De : « Cet homme se lève... », à : « ce qu'ils disent de toi. » (p.57-58)	Kant, <i>Critique de la raison pure</i> (Pléiade I Gallimard 1980)	De : « Quand même nous pourrions... », à : « cet objet comme phénomène. » (p.802-803)
Sartre, <i>L'être et le néant</i> (Tel, Gallimard)	De : « J'écris que Paul en 1920... », à : « pour former le passé. » (p.146-147)	Pascal, <i>Second discours sur la condition des grands</i> (Seuil, 1963)	De : « Il est bon, Monsieur... », à : « le plus grand prince du monde. » (p.367-367)
Hume, <i>Dialogue sur la religion naturelle</i> (Vrin)	De : « Or, si nous considérons... », à : « indissolublement attachés. » (p.136-137)	Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (Vrin)	De : « Mais si le bonheur... », à : « dans cet état davantage. » (p.508-510)
Nietzsche, <i>Le crépuscule des idoles</i> (Flammarion 1985)	De : « Vous me demandez... », à : « comme s'il était réel. » (p.89-90)	Leibniz, <i>Nouveaux essais sur l'entendement humain</i> (GF Flammarion 1966)	De : « La source du peu d'application... », à : « ne se sert pas bien de ses avanantages. » (p.158-159)
Bergson, <i>Matière et</i>	De : « Un être humain qui rêverait... », à : « apparaît	Nietzsche, <i>Le gai savoir</i> (GF)	De : « Loisir et oisiveté... », à : « flagrant délit de partie de

<i>mémoire</i> (PUF Quadrige)	l'idée générale. » (p.172-173)		campagne. » (p.264-265)
Hobbes, <i>Léviathan</i> (Sirey)	De : « Deuxièmement, étant donné que... », à : « unis dans le souverain. » (p.181-182)	Bachelard, <i>Le rationalisme appliqué</i> (PUF)	De : « Le seul fait du caractère indirect... », à : « Elles sont des théorèmes réifiés. » (p.103-103)
Hobbes, <i>Leviathan</i> (Sirey)	De : « Ainsi, je mets au premier rang, à titre... », à : « en battant les cartes à nouveau. » (p.96-97)	Bachelard, <i>La formation de l'esprit scientifique</i> (Vrin)	De : « Si nous voulons essayer... », à : « est un dire d'avare. » (p.131-132)
Hobbes, <i>Leviathan</i> (Sirey)	De : « Une autre doctrine inconciliable... », à : « ne sauraient aller de pair. » (p.345-346)	Bachelard, <i>La formation de l'esprit scientifique</i> (Vrin)	De : « L'idée de partir de zéro... », à : « Tout est construit. » (p.14-14)
Hobbes, <i>Leviathan</i> (Sirey)	De : « Les lois de la nature sont... », à : « la vraie philosophie morale. » (p.158-159)	Nietzsche, <i>Le gai savoir</i> (GF)	De : « Provenance du logique... », à : « aujourd'hui rapide et caché. » (p.166-167)
Spinoza, <i>Ethique</i> (Flammarion 1965)	De : « Entre la Raillerie... », à : « ni plus amplement. » (p.263-264)	Merleau-ponty, <i>Phénoménologie de la perception</i> (Gallimard 1945)	De : « Il s'agit de décrire... », à : « une prairie ou une rivière. » (p.II-III)
Anselme, <i>Pourquoi un Dieu-homme</i> (Cerf, 1989)	De : « Que l'homme a été fait juste... », à : « en jouissant de Dieu. » (p.401-403)	Rousseau, <i>Essai sur l'origine des langues</i> (Flammarion, 1993)	De : « Que la première invention... », à : « simples et méthodiques. » (p.61-62)
Anselme, <i>La liberté du choix</i> (Cerf, 1987)	De : « Que le pouvoir de pêcher... », à : « Rien de plus logique. » (p.209-213)	Nietzsche, <i>Seconde considération intempestive</i> (Flammarion, 1988)	De : « Mais elle est malade... », à : « du devenir reconnu. » (p.174-175)
Aristote, <i>De l'interprétation</i> (VRIN, 1994)	De : « Paroles, pensées et choses... », à : « avec référence au temps. » (p.77-78)	Bacon, <i>La Nouvelle Atlantide</i> (Flammarion, 2000)	De : « Nous avons aussi ... », à : « de telle matière et de tel mélange. » (p.122-123)
Aristote, <i>De l'interprétation</i> (VRIN, 1994)	De : « Que ce qui est soit, ... », à : « que nous venons d'expliquer. » (p.102-103)	Foucault, <i>Surveiller et punir</i> (Gallimard, Tel, 1975)	De : « Traditionnellement le pouvoir... », à : « exactement lisibles et dociles. » (p.219-220)
Foucault, <i>L'ordre du discours</i> (Gallimard 1971)	De : « Depuis le fond du Moyen Age... », à : « le partage demeure. » (p.12-15)	Machiavel, <i>Le Prince</i> (Flammarion, 1980)	De : « Les Romains, dans les pays... », à : « il n'y a plus de remède. » (p.96-97)
Pascal, <i>Trois discours sur la condition des grands - Œuvres complètes</i>	De : « Il est bon, Monsieur... », à : « le plus grand prince du monde. » (p.618-619)	Nietzsche, <i>Seconde considération intempestive</i> (Flammarion,	De : « quelle que soit la vertu dont on veuille parler... », à : « que comme des premiers-nés. » (p.151-152)

(Gallimard, 1954)		1988)	
Nietzsche, <i>La naissance de la tragédie</i> (Gallimard 1977)	De : « Nous aurons fait... », à : « indifférent au superflu. » (p.27-28)	Cicéron, <i>De la Brièveté de la vie</i> (Gallimard Tel (à vérifier))	De : « La plupart des mortels... », à : « qu'on sache l'organiser. » (p.695-696)
Hume, <i>Traité de la nature humaine livre I</i> (GF)	De : « Nous sommes ainsi conduits... », à : « toute son influence sur l'imagination de la précédente. » (p.295-296)	Bergson, <i>Les Deux sources de la morale et de la religion</i> (PUF, 2003)	De : « Le souvenir du fruit défendu... », à : « nous nous sentons obligés. » (p.1-2)
Hume, <i>Enquête sur l'entendement humain</i> (GF)	De : « Les objections sceptiques... », à : « les objections qu'on pourrait soulever contre elles. » (p.240-243)	Bergson, <i>Les Deux sources de la morale et de la religion</i> (PUF, 2003)	De : « Qu'on ne se méprenne pas... », à : « le volant qui fait tourner la machine. » (p.16-17)
Platon, <i>Œuvres complètes</i> (Flammarion, 2008)	De : « L'ETRANGER - Oui, forcément... », à : « Il y a des chances. » (p.1412-1413)	Husserl, <i>La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale</i> (Gallimard, 1989)	De : « Les combats spirituels authentiques de l'humanité européenne... », à : « dans l'humanité comme telle. » (p.20-21)
Cicéron, <i>Traité des devoirs, in Les Stoïciens</i> (Gallimard Pléiade, 1962)	De : « La société et l'union... », à : « la possibilité d'être généreux envers nos proches. » (p.512-513)	Merleau-Ponty, <i>Signes</i> (Gallimard, 1960)	De : « Vous croyez penser pour toujours... », à : « la source de tout savoir. » (p.137-138)
Kierkegaard, <i>Ou bien ... ou bien ...</i> (Gallimard Tel)	De : « Si le philosophe n'est que philosophe... », à : « de t'éveiller. » (p.478-479)	Hobbes, <i>Le Citoyen</i> (GF Flammarion)	De : « Il faut considérer... », à : « les lois de nature ordonnent. » (p.148-148)
Aristote, <i>Les Politiques</i> (Flammarion-GF)	De : « Ce qui concerne les autres... », à : « d'une certaine sorte de masse. » (p.240-241)	Sartre, <i>L'Être et le Néant</i> (Gallimard TEL)	De : « C'est précisément... », à : « fer rouge de l'esclave. » (p.654-655)
Hegel, <i>Principes de la philosophie du droit</i> (PUF)	De : « Pour le code public... », à : « ergotte et réfléchit. » (p.382-383)	Plotin, <i>Ennéades, V</i> (Les Belles Lettres)	De : « Puisque, selon nous, celui... », à : « à paraître à nos regards. » (p.135-136)
Hegel, <i>La Raison dans l'histoire</i> (10/18)	De : « Ce que nous appelons... », à : « toute liberté privée. » (p.139-140)	H. Arendt, <i>La Crise de la culture</i> (Gallimard Folio 1986)	De : « En esthétique... », à : « purement individuelles. » (p.284-285)
Russell, <i>Problèmes de philosophie</i> (Payot)	De : « Nous dirons que ... », à : « adéquate de la connaissance. » (p.69-71)	Leibniz, <i>Discours de métaphysique II in Leibniz Œuvres</i> (Œuvres Aubier Montaigne 1972)	De : « Ainsi je suis fort éloigné... », à : « que son essence. » (p.162-163)
Kant, <i>Critique de la raison pratique</i> (PUF)	De : « L'ensemble des penchants... », à : « apercevoir (einsehen) la	H. Arendt, <i>La crise de la culture</i> (Gallimard 1986)	De : « <i>Panis et circenses</i> ... », à : « société raffinée. » (p.264-265)

Quadrige)	nécessité. » (p.76-77)		
Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (Vrin)	De : « Il semble bien... », à : « à l'avantage de tous. » (p.407-408)	Freud, <i>Métapsychologie</i> (Gallimard 1968)	De : « La seconde objection... », à : « image finale. » (p.180-182)
Descartes, <i>Lettre à Elisabeth 28/6/1643 (in Oeuvres philosophiques T3)</i> (Garnier 1976)	De : « Premièrement donc je remarque... », à : « l'union de l'âme et du corps. » (p.44-45)	Russell, <i>Problèmes de philosophie</i> (Payot 1989)	De : « Il faut pour aborder ce problème... », à : « ces régularités sont bien établies. » (p.85-87)
Russell, <i>Problèmes de philosophie</i> (Payot 1989)	De : « Il faut d'emblée admettre... », à : « au-delà de toute limite assignable. » (p.88-89)	Augustin, <i>Les confessions</i> (Gallimard Pléiade)	De : « N'est-il donc pas sûr... », à : « tout est vrai. » (p.1003-1005)
Tocqueville, <i>De la démocratie en Amérique</i> (Flammarion 1981)	De : « Le gouvernement qu'on appelle mixte... », à : « plus de chances pour la tyrannie. » (p.349-351)	Spinoza, <i>Ethique</i> (GF)	De : « Les corps humains... », à : « Proposition précédente. » (p.337-337)
Merleau-Ponty, <i>Phénoménologie de la perception</i> (Gallimard 1945)	De : « Nous nous trouvons... », à : « jusque dans l'espace noir. » (p.328-328)	Descartes, <i>Discours de la méthode</i> (Pléiade)	De : « Ma troisième maxime... », à : « tout ce qu'ils veulent. » (p.142-143)
Nietzsche, <i>Le gai savoir</i> (Flammarion 2007)	De : « Notre ultime... », à : « des nôtres !. » (p.158-159)	Berkeley, <i>Dialogues entre Hylas et Philonous</i> (Œuvres II, PUF)	De : Hylas : « En vérité... », à : « dont ils s'occupent. » (p.103-105)
H. Arendt, <i>Du mensonge à la violence</i> (Agora Pocket)	De : « Il faut ainsi nous souvenir... », à : « nous n'étions nullement préparés. » (p.10-11)	Aristote, <i>Ethique à Eudème, VII, 2</i> (Vrin)	De : « Il en est de même pour le plaisant... », à : « sans vivre en notre société. » (p.161-162)
Aristote, <i>Politiques, V, 9</i> (GF - Flammarion)	De : « Trois qualités... », à : « n'y adhèrent pas. » (p.380-381)	Kant, <i>Prolégomènes §18</i> (Vrin)	De : « Des jugements empiriques... », à : « s'accorder entre eux. » (p.65-66)
H. Arendt, <i>Condition de l'homme moderne</i> (Pocket)	De : « La fabrication, l'œuvre... », à : « produit des mains de l'homme. » (p.190-192)	Descartes, <i>Les passions de l'homme</i> (La Pléiade)	De : « Après avoir considéré... », à : « si fort que font ces passions. » (p.708-709)
Aristote, <i>Métaphysique, I</i> (Vrin)	De : « Nous concevons d'abord le ... », à : « l'ensemble de la Nature. » (p.6-11)	Schopenhauer, <i>Le Monde comme volonté et comme représentation</i> (PUF, 1966)	De : « Tout vouloir procède d'un besoin... », à : « contempler le coucher du soleil. » (p.252-254)
Kant, <i>Anthropologie d'un point de vue pragmatique</i> (Vrin)	De : « Du jour où l'homme... », à : « purement métaphysique. » (p.18-19)	Leibniz, <i>Discours de métaphysique XXVI in Leibniz</i>	De : « Que nous avons en nous toutes les idées... », à : « les rapports des idées. » (p.240-241)

1964)		Œuvres (GF)	
Epictète, <i>Entretiens IV</i> (Les Belles Lettres 1965)	De : « Cet homme se lève... », à : « ce qu'ils disent de toi. » (p.57-58)	Kant, Critique de la raison pure (Pléiade I Gallimard 1980)	De : « Quand même nous pourrions... », à : « cet objet comme phénomène. » (p.802-803)
Aristote, Métaphysique, I (Vrin 1991)	De : « Ceci établi, on voit clairement... », à : « moteur est lui-même immobile. » (p.240-243)	Bergson, <i>Matière et mémoire</i> (PUF, 1946)	De : « Il y a, disions nous, ... », à : « phénomènes sensori-moteurs. » (p.167-169)
Diderot, Oeuvres, tome IV esthétique – théâtre (Robert Laffont)	De : « Assemblez confusément... », à : « le canevas de Phèdre. » (p.258-259)	Bachelard, <i>La philosophie du non</i> (PUF Quadrige)	De : « Sous la première forme... », à : « ce qui croît !. » (p.22-24)
Hume, <i>Enquête sur l'entendement humain</i> (Flammarion-GF)	De : « Tous les objets de la raison... », à : « proposées au public. » (p.85-86)	Bergson, L'énergie spirituelle (in Œuvres) (PUF)	De : « Je vous dirai donc... », à : « indépendante du cerveau. » (p.846-847)
Kant, Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? (Vrin)	De : « Le concept de Dieu... », à : « cette croyance. » (p.84-85)	Diderot, <i>Œuvres, tome 3, Politique</i> (Robert Laffont)	De : « Depuis l'origine des sociétés... », à : « qui tombe en poussière. » (p.733-734)
Hegel, <i>Phénoménologie de l'Esprit</i> (Aubier-Monaïgne 1941)	De : « Le cours du monde... », à : « ennui. » (p.318-320)	Spinoza, Traité théologico-politique (Flammarion, 1965)	De : « S'il était aussi facile... », à : « tel sentiment ou tel autre. » (p.327-328)
Popper, Conjectures et réfutations (Payot)	De : « Il convient de travailler à l'élimination de... », à : « au mieux qu'un pseudo-rationalisme. » (p.525-526)	Hobbes, <i>Léviathan</i> (Sirey)	De : « Puisque la vérité consiste à ... », à : « n'est pas autrement qualifié. » (p.31-32)
Kant, <i>Œuvres philosophiques, II, Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Mais on peut considérer... », à : « des démarches de la morale. » (p.536-537)	Montaigne, Essais, II (Folio)	De : « Mais quand la science... », à : « lui court au devant. » (p.236-237)
Kant, Œuvres philosophiques, III, Anthropologie du point de vue pragmatique (Gallimard, Pléiade)	De : « Avoir des représentations... », à : « parviennent à notre conscience. » (p.953-954)	Montaigne, <i>Essais, I</i> (Folio)	De : « Je trouve que nos plus grands vices... », à : « ni que je respecte plus. » (p.260-261)
Aristote, Les politiques (GF)	De : « A la suite... », à : « et un assistant. » (p.215-217)	Berkeley, <i>Principes de la connaissance humaine</i> (GF, 1993)	De : « Tant que nous attribuons... », à : « être perçu. » (p.118-119)

Aristote, <i>Les politiques</i> (GF)	De : « Un citoyen... », à : « vivre en autarcie. » (p.207-209)	Berkeley, <i>Principes de la connaissance humaine</i> (GF, 1993)	De : « Je crains d'avoir... », à : « existent en lui. » (p.76-78)
Rousseau, <i>Œuvres complètes, discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Sitôt que les hommes... », à : « il n'y a point de propriété. » (p.170-170)	Popper, <i>La connaissance objective</i> (Aubier)	De : « Néanmoins... », à : « un exemple d'évolution exosomatique. » (p.371-373)
Rousseau, <i>Œuvres complètes, III, Discours sur les sciences et les arts</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Si la culture... », à : « qu'ils doivent oublier. » (p.24-24)	Popper, <i>La connaissance objective</i> (Aubier)	De : « Les conceptions de Winston Churchill... », à : « d'ignorer le subjectivisme. » (p.97-98)
Plotin, <i>Ennéades III</i> (Les Belles Lettres)	De : « A prendre d'abord la passio... », à : « l'amour comme passion de l'âme. » (p.74-76)	Tocqueville, <i>De la Démocratie en Amérique (tome 1)</i> (GF, 1981)	De : « Je ne connais pas de pays où... », à : « son caractère avilissant. » (p.353-354)
Wittgenstein, <i>Tractatus logico-philosophicus</i> (Tel Gallimard 2002)	De : « La possibilité de toute métaphore... », à : « on comprend ses constituants. » (p.52-53)	Pascal, <i>Pensées</i> (Seuil)	De : « Quelque condition qu'on se figure... », à : « mais la chasse nous en garantit. » (p.516-517)
Freud, <i>Le malaise dans la culture</i> (PUF)	De : « (...) l'homme n'est pas un être doux... », à : « à la seconde. » (p.297-299)	Pascal, <i>Discours sur la condition des grands</i> (Seuil)	De : « Il est bon, Monsieur... », à : « prince du monde. » (p.367-367)
Aristote, <i>Métaphysique Gamma, 4, 1006b11-35</i> , (Vrin Lib phi)	De : « Qu'il soit donc entendu... », à : « et n'est pas un homme. » (p.202-204)	Husserl, <i>Leçons pour une Phénoménologie de la Conscience intime du Temps</i> (Puf Epiméthée)	De : « La rétention elle-même... », à : « conscience ultérieure qui le donnerait. » (p.159-161)
Leibniz, <i>Discours de métaphysique</i> (GF)	De : « L'action d'une substance finie... », à : « en trouvant du plaisir. » (p.224-224)	Kierkegaard, <i>La maladie à la mort (in Œuvres Complètes, Vol XVI)</i> (Editins de l'Orante (XVI))	De : « Socrate, Socrate... », à : « le péché est ignorance. » (p.247-247)
Husserl, <i>Méditations cartésiennes</i> (Vrin)	De : « Nous comprenons maintenant... », à : « de la conscience. » (p.70-71)	Augustin, <i>La Trinité</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Des accidents... », à : « relativement au Père. » (p.407-409)
Kant, <i>Anthropologie d'un point de</i>	De : « Du jour où l'homme... », à : « purement métaphysique. » (p.18-19)	Leibniz, <i>Discours de métaphysique XXVI in Leibniz</i>	De : « Que nous avons en nous toutes les idées... », à : « les rapports des idées. » (p.240-

vue pragmatique (Vrin 1964)		<i>Œuvres</i> (GF)	241)
Leibniz, <i>Discours de métaphysique</i> (GF)	De : « Utilité des causes finales... », à : « les yeux aient été faits pour voir. » (p.230-231)	Augustin, <i>La cité de Dieu</i> (Seuil Volume III)	De : « c'est une injustice... », à : « qu'il souffre. » (p.247-249)
Spinoza, <i>Ethique</i> (Flammarion, 1965)	De : « Qui a résolu de faire une chose... », à : « arrive nécessairement. » (p.217-219)	Schopenhauer, <i>Le Monde comme volonté et comme représentation</i> (PUF, 1966)	De : « Ces deux sortes de métaphysique... », à : « avec une bonne conscience. » (p.857-858)
Schopenhauer, <i>Le monde comme volonté et comme représentation</i> (PUF, 1966)	De : « De tout ce qui précède il résulte... », à : « une injustice de ma part. » (p.429-431)	Bergson, <i>L'évolution créatrice</i> (Œuvres) (Œuvres, 1963)	De : « L'erreur du finalisme radical... », à : « celui de l'évolution de la vie. » (p.532-535)
Pascal, <i>Opuscules in Œuvres complètes</i> (Gallimard, 1954)	De : « L'art de persuader... », à : « à consentir. » (p.592-593)	Kant, <i>Essai sur les grandeurs</i> (Vrin 1972)	De : « Il est souvent... », à : « des cœurs. » (p.54-56)
Bachelard, <i>La formation de l'esprit scientifique</i> (VRIN, 1993)	De : « L'excès de précision... », à : « qu'il faudrait s'adresser. » (p.212-213)	Nietzsche, <i>Seconde considération intempestive</i> (Flammarion, 1988)	De : « Autrefois ce "memento mori"... », à : « un aspect de caducité. » (p.143-144)
Kant, <i>Critique de la raison pure</i> (PUF, 1993)	De : « Or, en dehors de l'espace... », à : « on ne s'en enquiert jamais dans l'expérience. » (p.59-61)	Bergson, <i>Les deux sources de la morale et de la religion</i> (PUF, 2003)	De : « C'est dire qu'en faisant... », à : « la chose à exprimer. » (p.44-46)
Tocqueville, <i>De la Démocratie en Amérique, tome 2</i> (GF)	De : « A mesure que les conditions s'égalisent... », à : « les progrès de l'égalité. » (p.356-357)	Hobbes, <i>Le Leviathan</i> (Sirey)	De : « A partir de tout cela... », à : « dont ils y prétendent. » (p.38-38)
Plotin, <i>Ennéades (I)</i> (Les Belles Lettres)	De : « Il faut accoutumer l'âme... », à : « le Beau est dans l'Intelligible. » (p.105-106)	Kant, <i>Critique de la raison pure</i> (PUF)	De : « Être n'est évidemment pas... », à : « le moins du monde augmentés. » (p.429-429)
Aristote, <i>Métaphysique</i> (Vrin)	De : « Il semble que l'universel... », à : « l'argument du Troisième Homme. » (p.424-427)	Spinoza, <i>Ethique</i> (GF)	De : « Quand même nous ne saurions... », à : « qu'elles méritent à peine d'être relevées. » (p.339-340)
Hegel, <i>Principes de la philosophie du droit</i> (PUF)	De : « Comme, dans la société civile... », à : « société civile en elle. » (p.384-385)	Levinas, <i>Totalité et infini</i> (Livre de Poche)	De : « L'absolument autre... », à : « qu'à partir de moi. » (p.28-29)
Aristote, <i>Seconds Analytiques</i>	De : « Nous estimons posséder... », à : « éloignés des sens. » (p.7-10)	Kant, <i>Critique de la raison pure</i> (Puf)	De : « Etre n'est évidemment pas... », à : « du monde augmentés. » (p.429-429)

(Vrin)			
Bachelard, <i>La Philosophie du non</i> (PUF)	De : « Si l'on pouvait alors traduire... », à : « comme phénomène et comme noumène. » (p.4-5)	Spinoza, <i>Traité politique</i> (GF)	De : « Les philosophes conçoivent... », à : « choses agréables pour les sens. » (p.11-12)
Bachelard, <i>La Formation de l'esprit scientifique chapitre II</i> (Vrin 1967)	De : « Dans la formation... », à : « sont expliqués. » (p.23-25)	Kant, <i>Fondements de la métaphysique des mœurs</i> (Gallimard Pléiade II 1985)	De : « Soit par exemple... », à : « se détruirait nécessairement elle-même. » (p.261-263)
Platon, <i>Les Lois</i> (GF-Flammarion, 2006)	De : « Sans doute ce serait... », à : « et parfaitement clairs. » (p.276-277)	Nietzsche, <i>La joute chez Homère</i> (Ecrits Posthumes Gallimard)	De : « Tout don doit... », à : « un sophiste, un rhéteur. » (p.197-198)
Nietzsche, <i>Le Gai savoir</i> (Flammarion 2007)	De : « Du génie de l'espèce... », à : « ce qu'il pense. » (p.301-303)	Descartes, <i>Correspondance avec Elisabeth</i> (Gallimard Pléiade)	De : « Premièrement, donc... », à : « ensemble les concevoir. » (p.1158-1159)
Aristote, <i>Physique</i> (Pellegrin GF 2002)	De : « Que donc le lieu existe... », à : « mais aussi par la puissance. » (p.202-203)	Hegel, <i>Esthétique</i> (volume 2) (Champs-Flammarion)	De : « la libre indépendance... », à : « pénétrée par l'esprit. » (p.157-159)
Merleau-Ponty, <i>Sens et non-sens</i> (Nagel)	De : « Les sciences de l'homme... », à : « Les sciences de l'homme l'être-pour-soi. » (p.162-164)	Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (Vrin)	De : « Mais on pourrait se demander... », à : « justes et modérés. » (p.98-99)
Kant, <i>Anthropologie du point de vue pragmatique</i> (Vrin, 1988)	De : « Les passions sont une gangrène... », à : « degré suffisant de culture. » (p.120-121)	Bergson, <i>L'Energie spirituelle</i> (in Œuvres) (PUF, 1959)	De : « Une modification cérébrale... », à : « comme organe de mémoire. » (p.872-873)
Berkeley, <i>Dialogues entre Hylas</i> (3ème Dialogue) (PUF)	De : « Philonous : "A parler strictement... », à : « à la spéculation. » (p.126-127)	Nietzsche, <i>Aurore</i> (Gallimard 1970)	De : « Originellement donc tout était mœurs... », à : « considérés eux-mêmes ainsi.. » (p.24-25)
Descartes, <i>Lettre au Marquis de Newcastle du 23 novembre 1646</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Enfin il n'y a aucune de nos actions... », à : « s'ils en avaient. » (p.1255-1256)	Aristote, <i>Éthique à Nicomaque</i> (Gallimard Pléiade)	De : « En effet, ce qui est... », à : « ce qui est égal. » (p.109-111)
Hegel, <i>La Raison dans l'histoire</i> (10/18 (1965))	De : « En notre langue... », à : « conscience du passé. » (p.193-194)	Wittgenstein, <i>Investigations philosophiques</i> (Gallimard 1961)	De : « Comment expliquer ... », à : « précisément besoin. » (p.149-150)
Pascal, Œuvres	De : « En vérité la vanité des	Kant, <i>Critique de</i>	De : « Nous ne pouvons... », à :

complètes (Seuil)	lois... », à : « pompe et de révérence. » (p.507-507)	<i>la faculté de juger</i> (Vrin 1968)	« en erreur. » (p.205-205)
Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs (Vrin)	De : « Ce qui fait que la bonne volonté... », à : « notre volonté. » (p.58-59)	Merleau-Ponty, <i>Phénoménologie de la perception</i> ()	De : « L'usage qu'un homme... », à : « cas particulier. » (p.220-221)
Hume, <i>Dialogue sur la religion naturelle</i> (Vrin)	De : « Mais quand ce monde... », à : « parfaits de quelques degrés ? » (p.130-131)	Aristote, Ethique à Nicomaque (Vrin)	De : « Nous concluons que... », à : « nous ne devons pas l'être. » (p.459-460)
Nietzsche, Le Crépuscule des idoles (Flammarion 1985)	De : « Toutes les passions... », à : « nuisible à la vie. » (p.97-98)	Leibniz, <i>Nouveaux essais sur l'entendement humain</i> (G Flammarion 1966)	De : « Il est à propos de remarquer... », à : « que ce qui est en nous. » (p.112-113)
Nietzsche, Le Crépuscule des idoles (Flammarion 1985)	De : « Mon idée de la liberté... », à : « L'homme libre est guerrier. » (p.156-157)	Leibniz, <i>Nouveaux essais sur l'entendement humain</i> (G Flammarion 1966)	De : « M.Descartes... », à : « important de la trouver. » (p.231-232)
Hobbes, Leviathan (Sirey)	De : « A partir de tout cela... », à : « la façon même dont ils y prétendent. » (p.38-38)	Bachelard, <i>Le rationalisme appliqué</i> (Puf)	De : « Montrons d'abord... », à : « examen empirique de la nature. » (p.105-106)
Nietzsche, <i>Le Gai savoir</i> (Folio Essais)	De : « "Gardons-nous... », à : « le mot "hasard". » (p.149-151)	Spinoza, Traité Théologico-politique (PUF)	De : « S'il était aussi facile de commander ... », à : « déterminé par la puissance, nous l'avons montré. » (p.633-635)
Pascal, Pensées - Œuvres complètes (Gallimard, 1954)	De : « Imagination... », à : « sans pâlir et suer. » (p.1116-1117)	Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (VRIN, 1990)	De : « Définition spécifique de la vertu... », à : « qui est relatif à nous. » (p.102-104)
Machiavel, Le Prince (Œuvres, Robert Laffont, 1996)	De : « XXV Combien la fortune... », à : « la commandent avec plus d'audace. » (p.173-175)	Berkeley, <i>Principes de la connaissance humaine</i> (GF 1991)	De : « Il y en a certains... », à : « nulle part ailleurs. » (p.68-70)
Hobbes, Éléments de loi (Allia, 2006)	De : « 4. Par le nom d'"esprit"... », à : « une parole absurde. » (p.83-85)	Bachelard, <i>Le nouvel esprit scientifique</i> (PUF Quadrige)	De : « On doit en effet... », à : « la recherche du microphénomène. » (p.142-144)
Hobbes, Éléments de loi (Allia, 2006)	De : « CHAPITRE XII... », à : « gouverné par l'opinion disent vrai. » (p.88-90)	Merleau-Ponty, <i>L'Œil et l'esprit</i> (Folio)	De : « Le peintre "apporte..." », à : « et un avenir... » (p.16-19)
Cicéron, La République (Les belles lettres I)	De : « notre patrie ne nous a pas fait... », à : « de lui porter secours. » (p.200-201)	Bergson, <i>Matière et Mémoire</i> (PUF - Quadrige)	De : « Il est vrai qu'une image... », à : « s'en détache comme un tableau. » (p.32-33)
Augustin, <i>La Dimension de l'âme</i> (Gallimard - Pléiade I)	De : « et, à dire vrai, c'est à juste titre... », à : « comme boursoufflée ou même contaminée. » (p.309-310)	Bachelard, Le matérialisme rationnel (PUF 1963)	De : « (...) on ne s'instruit pas... », à : « processus de recherche. » (p.114-114)

Aristote, Physique (Les Belles lettres)	De : « Maintenant le nécessaire... », à : « cause de la fin. » (p.79-80)	Schopenhauer, <i>Le monde comme volonté et comme représentation</i> (PUF)	De : « En réalité, il serait impossible... », à : « la connaissance a posteriori de la volonté. » (p.140-141)
Tocqueville, <i>De la démocratie en Amérique</i> (Garnier Flammarion 1981)	De : « Partout on a vu... », à : « leur impose la Providence. » (p.60-61)	Sartre, L'Etre et le Néant (Gallimard TEL)	De : « A prendre l'expression... », à : « pour un sujet-autrui. » (p.324-325)
Leibniz, <i>Nouveaux Essais sur l'entendement humain, I, II</i> (GF - Flammarion)	De : « Qu'il n'y a point de principes... », à : « à la société des bandits. » (p.69 (72 dans le livre)-70 (73 dans le livre))	Durkheim, Sociologie et philosophie (PUF)	De : « Si l'on peut dire... », à : « qui le déterminent. » (p.35-37)
Bergson, <i>Essai sur les données immédiates de la conscience</i> (Puf)	De : « Quand je suis des yeux... », à : « temps avec l'espace. » (p.80-82)	Kant, Critique de la raison pure (Gallimard 1980)	De : « La République de Platon... », à : « toute limite assignée. » (p.1028-1029)
Nietzsche, Le crépuscule des idoles (Flammarion 1985)	De : « Erreur du libre arbitre... », à : « métaphysique du bourreau. » (p.110-111)	Spinoza, <i>Autorités théologiques et politiques</i> (Pléiade)	De : « Il découle de là... », à : « celle de Dieu. » (p.672-674)
Hegel, <i>Phénoménologie de l'Esprit</i> (Aubier 1941)	De : « Le battement du cœur pour le bien-être... », à : « à ce cœur comme néant. » (p.309-310)	Cicéron, Les Tusculanes (Les Stoïciens Pléiade 1962)	De : « Voici la définition de Zénon... », à : « ne s'oppose à la peine. » (p.332-334)
Leibniz, <i>Nouveaux essais sur l'entendement humain</i> (GF 1966)	De : « Le mot de personne... », à : « le vide de ma réminiscence. » (p.200-201)	Nietzsche, <i>Le crépuscule des idoles</i> (Flammarion 1985)	De : « Toutes les passions... », à : « nuisible à la vie. » (p.97-98)
Spinoza, <i>Correspondance XXIII Au très savant et très cultivé Guillaume de Blyenberg</i> (Gallimard Pléiade 1992)	De : « Je pose en principe... », à : « en Dieu. » (p.1161-1162)	Popper, <i>La logique de la découverte scientifique</i> (Payot 1973)	De : « Si nous ne voulons... », à : « ou légitimes. » (p.32-33)
Nietzsche, <i>La généalogie de la morale</i> (GF 96)	De : « Mais reprenons : le problème de l'autre origine du ... », à : « la chose en soi kantienne. » (p.55-57)	Descartes, <i>Méditations métaphysiques</i> (GF)	De : « Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent... », à : « que je dors. » (p.59-61)
Pascal, <i>Opuscules</i> (Gallimard)	De : « L'art de persuader... », à : « à consentir. » (p.592-593)	Kant, <i>Essai sur les grandeurs</i> (Vrin 1972)	De : « Il est souvent... », à : « des cœurs. » (p.54-56)

Bergson, Matière et mémoire (PUF, 1946)	De : « Mais comment le passé qui, ... », à : « ce qui est entièrement déroulé. » (p.166-167)	Descartes, <i>Lettre à Elizabeth</i> (Garnier, tome 3)	De : « Or, il me semble... », à : « la santé. » (p.00:00-00:00)
Kant, <i>Critique de la Faculté de Juger</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Les maximes suivantes... », à : « celle de la raison. » (p.1073-1074)	Husserl, Leçons pour une Phénoménologie de la Conscience intime du Temps (Puf Epiméthée)	De : « Comment est-il possible... », à : « rétention de la première, etc. » (p.105-107)
Kant, Critique de la Raison pure (Gallimard, Pléiade)	De : « Partout nous voyons... », à : « établir à elle seule l'existence d'un être suprême. » (p.1232-1233)	Wittgenstein, <i>Tractatus logico-philosophicus</i> (Gallimard, Tel)	De : « Toutes les propositions du genre du principe de raison suffisante... », à : « non pas ce que le réseau décrit. » (p.105-107)
Russell, <i>Théorie de la Connaissance</i> (Vrin)	De : « Il nous faut maintenant considérer... », à : « problème nouveau d'analyse logique. » (p.184-185)	Augustin, La Trinité (Gallimard, Pléiade)	De : « Si nous cherchons comment... », à : « ou, tout simplement, d'être. » (p.433-435)
Cournot, Matérialisme, vitalisme, rationalisme (Vrin 1986)	De : « Le hasard... », à : « un financier. » (p.174-176)	Platon, <i>La République</i> (GF 1966)	De : « Maintenant, que ceux... », à : « sur ce point. » (p.109-110)
Foucault, <i>L'ordre du discours</i> (Gallimard 1971)	De : « Quelle civilisation, ... », à : « la souveraineté du signifiant. » (p.51-53)	Anselme, Monologion (Cerf, 1986)	De : « Qu'elle est sans principe... », à : « la vérité suréminente elle-même. » (p.95-97)
Bachelard, La formation de l'esprit scientifique (VRIN, 1993)	De : « Sans la mise en forme... », à : « me prend pour un esclave. » (p.40-41)	Anselme, <i>De la vérité</i> (Cerf, 1987)	De : « De la définition de la justice... », à : « Elle le sera ou elle ne sera rien. » (p.161-165)
Bachelard, <i>La formation de l'esprit scientifique</i> (VRIN, 1993)	De : « On ne peut penser ... », à : « de la pensée abstraite. » (p.185-185)	Pascal, Trois discours sur la condition des grands - Œuvres complètes (Gallimard, 1964)	De : « Ne vous imaginez pas... », à : « c'est votre état naturel. » (p.616-617)
Lucrece, De la nature (GF 1997)	De : « Tu ne peux croire non plus... », à : « leurs trombes sauvages les entraînent. » (p.323-327)	Malebranche, <i>De la recherche de la vérité VI</i> (Vrin, 2006)	De : « Mais quand on supposerait... », à : « cause occasionnelle. » (p.279-281)
Descartes, Lettre au P. Mesland du 9 février 1645 (Œuvres philosophiques, Garnier, III)	De : « Premièrement, je considère... », à : « jointe à cette âme. » (p.547-548)	Bachelard, <i>La formation de l'esprit scientifique</i> (Vrin, 1975)	De : « Quand on cherche... », à : « Tout est construit. » (p.13-14)
Montaigne,	De : « Notre parler... », à :	Foucault, <i>Les</i>	De : « Une chose en tout cas est

Apologie de Raymond Sebond (GF)	« d'une balance. » (p.167-168)	<i>mots et les choses</i> (Gallimard)	certaine... », à : « un visage de sable. » (p.398-398)
Descartes, Méditations métaphysiques (Œuvres complètes Vrin)	De : « Partant il ne reste que la seule idée... », à : « tout entier dans cette idée. » (p.35-36)	Platon, <i>République (in Pléiade 1)</i> (Gallimard Pléiade)	De : « Eh bien ! repartis-je... », à : « et la pure intellection. » (p.1099-1101)
Kant, Critique de la raison pratique (PUF Quadrige)	De : « Le respect est si peu... », à : « imiter son exemple. » (p.81-82)	Platon, <i>Le banquet</i> (Pléiade)	De : « Et maintenant voici... », à : « que je t'ai expliquée. » (p.736-738)
Hobbes, Le citoyen (Gflammarion 1982)	De : « Il est vrai... », à : « confusion populaire. » (p.195-196)	Nietzsche, <i>Crépuscules des idoles</i> (Flammarion, 1985)	De : « Toutes les passions... », à : « d'être des ascètes. » (p.95-96)
Lucrece, De la Nature des choses (GF)	De : « Dire qu'ils ont voulu agencer... », à : « renouvellent notre monde. » (p.323-325)	Hegel, <i>Phénoménologie de l'Esprit</i> (Aubier-Monaigne1941)	De : « Puisque... », à : « comme telle. » (p.196-197)
Mill, De la liberté (Gallimard)	De : « Nous avons maintenant... », à : « d'inconduite controversée. » (p.140-142)	Leibniz, <i>Discours de Métaphysique</i> (Vrin 1988)	De : « C'est pourquoi... », à : « raisons métaphysiques. » (p.123-124)
Diderot, <i>Lettre sur les aveugles</i> (Garnier œuvres philosophiques)	De : « Si jamais un philosophe aveugle... », à : « géométrise perpétuellement dans l'univers. » (p.97-99)	Epictète, Manuel (Pléiade)	De : « Il y a ce qui dépend de nous... », à : « avec des réserves, en souplesse. » (p.1111-1112)
Nietzsche, Généalogie de la morale (GF1996)	De : « Kant pensait faire honneur à l'art... », à : « dépourvu de sens esthétique. » (p.118-119)	Sénèque, <i>De la vie heureuse</i> (Pléiade)	De : « C'est pourquoi la chose à faire en tout premier lieu... », à : « il faut que l'âme le découvre. » (p.723-724)
Heidegger, <i>Le principe de raison</i> (Tel, Gallimard)	De : « On pourrait dire aussi... », à : « sous forme d'objets. » (p.182-183)	Aristote, Ethique à Nicomaque (Vrin)	De : « Le plaisir achève l'acte... », à : « chose désirable. » (p.496-498)
Tocqueville, De la Démocratie en Amérique (Flammarion)	De : « L'égalité des conditions... », à : « de leurs conditions. » (p.225-226)	Cicéron, <i>Des termes extrêmes</i> (Gallimard)	De : « Le premier penchant... », à : « pas à rechercher. » (p.268-269)
Merleau-Ponty, Phénoménologie de la perception (Gallimard)	De : « Le Japonais... », à : « un cas particulier. » (p.220-221)	Platon, <i>Phédon</i> (GF)	De : « Bon. Et quand il s'agit... », à : « répondit Simmias. » (p.214-216)
Descartes, <i>Lettres à Elisabeth</i> (GF)	De : « On peut, ce me semble... », à : « avoir en cette vie. » (p.101-102)	Tocqueville, De la Démocratie en Amérique (Flammarion)	De : « Lorsque je songe... », à : « est le berger. » (p.385-386)
Plotin, <i>Ennéades I, 8</i> (Les belles	De : « Pour la question... », à : « au premier bien. » (p.123-124)	Marx, Contribution à la	De : « Quand donc nous... », à : « le travail accumulé. »

lettres)		critique de l'économie politique (Editions sociales)	(p.150-151)
Kant, Critique de la faculté de juger (Vrin 1989)	De : « Le poète ose... », à : « à perte de vue. » (p.144-145)	Pascal, <i>De l'esprit géométrique</i> (Seuil 1963)	De : « C'est une maladie... », à : « est véritable. » (p.352-353)
Aristote, Les parties des animaux (Belles Lettres 1957)	De : « De plus étant donné que nous apercevons... », à : « telle autre chose est aussi. » (p.2-3)	Pascal, <i>Œuvres complètes Trois discours sur la condition des Grands</i> (Seuil 1963)	De : « Il est bon Monsieur que vous sachiez... », à : « le plus grand prince du monde. » (p.367-367)
Platon, Théétète (G-F. 1995)	De : « Car moi j'affirme... », à : « mais plus vraies nullement. » (p.191-192)	Bergson, <i>La Pensée et le mouvant</i> (Œuvres Puf 1970)	De : « Je crois qu'on finira... », à : « créée par la liberté elle-même. » (p.1342-1343)
Arendt, Du Mensonge à la violence (Pocket)	De : « Un des traits marquants... », à : « deux et deux font quatre. » (p.9-10)	Condillac, <i>Traité des animaux</i> (Fayard)	De : « C'est ainsi que les idées... », à : « plus bornée. » (p.362-363)
Arendt, <i>Du Mensonge à la violence</i> (Pocket)	De : « Du fait que la violence... », à : « domaine de la violence. » (p.106-107)	Descartes, Discours de la méthode (La Pléiade)	De : « Car on peut bien... », à : « elles n'en ont point du tout. » (p.164-165)
Arendt, <i>Condition de l'homme moderne</i> (Pocket)	De : « Parmi les objets... », à : « à qui voudra lire. » (p.222-223)	Hume, Traité de la nature humaine (GF)	De : « La règle de moralité... », à : « quelque nouveau sentiment. » (p.121-122)
Bacon, Novum Organum (PUF)	De : « Ce qui a empêché... », à : « avec les choses elles mêmes. » (p.144-145)	Hume, <i>Traité de la nature humaine</i> (GF)	De : « Rien n'est plus certain... », à : « très incertain et très dangereux. » (p.143-144)
Pascal, <i>Pensées et opuscules</i> (Hachette 1946)	De : « La distance infinie des corps ... », à : « il est bien venu avec l'éclat de son ordre. » (p.695-696)	Nietzsche, Généalogie de la morale (Gallimard folio)	De : « Avec le renforcement de la puissance... », à : « par-delà le droit. » (p.145-146)
Aristote, Ethique à Nicomaque (Librairie philosophique Vrin, 1990)	De : « Il y a donc bien identité... », à : « une disposition entièrement distincte. » (p.266-268)	Merleau-Ponty, <i>Signes</i> (Gallimard, 1960)	De : « On a bien raison... », à : « le rayonnement muet de la peinture. » (p.96-97)
Épicure, <i>Lettre à Hérodoté</i> (Lettre et maximes, PUF)	De : « Ayant saisi distinctement cela... », à : « au sujet de la nature de ce qui est. » (p.101-103)	Descartes, Lettre à More, 5/02/1649 (Œuvres philosophiques, Garnier III)	De : « Mais le plus grand... », à : « tuent les animaux. » (p.884-887)
Heidegger, Essais et conférences	De : « Les pâtres, invisibles... », à : « l'inviolabilité du possible. »	Berkeley, <i>Principes de la connaissance</i>	De : « Il y a des vérités... », à : « et ainsi de suite. » (p.66-68)

(Gallimard 1990)	(p.114-115)	<i>humaine</i> (GF 1991)	
Descartes, <i>Lettre à Arnauld 29 juillet 1648</i> (Œuvres Alquié III)	De : « Il ne suffit pas pour nous ressouvenir... », à : « distinguées l'une de l'autre.. » (p.861-862)	Lévinas, <i>Totalité et Infini</i> (Livre de poche)	De : « Le langage comme échange d'idées... », à : « une authentification du signifiant. » (p.220-221)
Berkeley, <i>Du mouvement</i> (Puf Œuvres II)	De : « Quand nous portons des corps graves... », à : « ne peut produire. » (p.156-157)	Lucrèce, <i>De la nature</i> (Les belles lettres)	De : « Donc, après le meurtre... », à : « dans l'ombre. » (p.92-92)
Hegel, <i>Principes de la philosophie du droit</i> (PUF)	De : « Saisir et comprendre... », à : « que procure la connaissance. » (p.57-58)	Bergson, <i>L'Energie spirituelle</i> (PUF)	De : « Il me paraît donc... », à : « synonyme de choix. » (p.10-11)
Leibniz, « <i>Vérités nécessaires et vérités contingentes</i> » in <i>Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités</i> (PUF 1998)	De : « Nous découvrons ainsi qu'autres sont... », à : « à sa manière toutes les autres et l'univers entier. » (p.341-342)	Levinas, <i>Totalité et infini</i> (Livre de Poche)	De : « Le visage se refuse... », à : « vouloir tuer. » (p.215-216)
Merleau-Ponty, <i>L'œil et l'esprit</i> (Folio, 1964)	De : « L'énigme tient en ... », à : « et du senti. » (p.18-20)	Hume, <i>Essai sur l'entendement</i> (GF)	De : « Tous les objets... », à : « distinctement. » (p.85-86)
Marx, <i>Contribution à la critique de l'économie politique</i> (Editions sociales 1972)	De : « Le concret est concret... », à : « comme donnée première. » (p.165-553)	Sextus Empiricus, <i>Esquisses pyrrhoniennes</i> (Seuil 1997)	De : « 16 - Des définitions... », à : « me suffit pour l'instant. » (p.319-323)
Épictète, <i>Entretiens</i> (Gallimard Pléiade)	De : « Souviens-toi... », à : « la compréhension. » (p.1063-1064)	Hegel, <i>La Phénoménologie de la perception</i> (Aubier Montaigne 1941)	De : « La science de ce chemin... », à : « le négatif comme le Soi. » (p.32-32)
Hobbes, <i>Le citoyen</i> (GF 1982)	De : « Les auteurs... », à : « leur propre conservation. » (p.101-103)	Husserl, <i>Méditations cartésiennes</i> (Vrin 1969)	De : « En philosophes... », à : « Nous-même. » (p.6-7)
Platon, <i>La république</i> (Pléiade Gallimard)	De : « Ainsi, Thrasymaque... », à : « avoir les tracas. » (p.885-886)	Rousseau, <i>Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes</i> (Gallimard Pléiade)	De : « Mandeville... », à : « qui le composent. » (p.155-157)
Russell, <i>Problèmes de</i>	De : « Tous les raisonnements... », à :	Platon, <i>Phédon</i> , 89d (GF)	De : « Aucune différence... », à : « franchement lamentable. »

philosophie (Payot)	« problèmes de la philosophie. » (p.91-92)	(Dixsaut))	(p.259-262)
Husserl, Méditations cartésiennes (Vrin)	De : « En partant de moi... », à : « intercommunion possible. » (p.209-210)	Condillac, <i>Traité des animaux</i> (Fayard)	De : « Nous avons un instinct... », à : « il la goûte. » (p.378-380)
Pascal, Pensées (Classiques Hachette)	De : « Dieu est, ou il n'est pas... », à : « il faut tout donner. » (p.437-439)	Tocqueville, <i>De la Démocratie en Amérique</i> (GF Tome 2)	De : « Lorsqu'une nation quelconque... », à : « si périlleux remède. » (p.394-395)
Platon, <i>Les Lois</i> (Gallimard Pléiade)	De : « Tout préjudice... », à : « permettent de légiférer. » (p.1078-1079)	Kant, Critique de la faculté de juger (Vrin, 1989)	De : « L'habileté ne peut être... », à : « qui servent à la culture. » (p.242-243)
Locke, Essai sur l'entendement humain (Vrin, 2001)	De : « Qu'un homme soit occupé... », à : « dans le monde. » (p.180-181)	Pascal, <i>Pensées - Œuvres complètes</i> (Gallimard, 1954)	De : « Divertissement... », à : « mais seulement comme rois. » (p.1144-1145)
Plotin, <i>Ennéades I, 2,5</i> (Les belles lettres)	De : « Or c'est avant tout demander... », à : « jusqu'où nous conduit la purification. » (p.56-57)	Pascal, De l'esprit géométrique (Classiques Garnier)	De : « (...) je reviens à l'explication... », à : « perdant ses plumes. » (p.679-680)
Augustin, Les confessions (Garnier 1964)	De : « Le vol en tout cas... », à : « de l'infâmie elle-même !. » (p.809-810)	Hegel, <i>Esthétique (T1)</i> (Flammarion 1979)	De : « En nous prononçant ainsi... », à : « mais aussi celle de l'âme. » (p.39-41)
Platon, Criton (GF, 1965)	De : « Eh bien, suis mon explication... », à : « toi qui pratiques réellement la vertu!. » (p.74-75)	Sartre, <i>L'Être et le néant</i> (Gallimard 1943)	De : « Ce n'est pas là l'essence de l'amour... », à : « qu'elle doit accepter pour être libre. » (p.417-417)
Husserl, <i>Idées directrices</i> (Gallimard)	De : « Partons d'un exemple... », à : « être interrompu. » (p.131-133)	Epicure, Lettre à Ménécée (Gallimard)	De : « Voilà... », à : « des âmes. » (p.47-48)
Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs (Vrin)	De : « Dans le règne des fins... », à : « en quelque sorte de la sainteté. » (p.152-154)	Machiavel, <i>Le Prince</i> (Flammarion, 1980)	De : « Ceux qui, semblablement... », à : « on puisse les faire croire de force. » (p.108-109)
Arendt, <i>La Crise de la culture, "Vérité et politique"</i> (Folio-Essais)	De : « Mais est-ce qu'il existe aucun fait... », à : « antipolitique. » (p.303-305)	Platon, Phédon (89-d) (GF-Flammarion (Dixsaut))	De : « Avant tout, attention... », à : « franchement lamentable. » (p.259-262)
Kant, Critique de la raison pure (PUF, 1993)	De : « Il est vain... », à : « tout cela suivant des principes. » (p.6-7)	Bergson, <i>Œuvres</i> (PUF, 1963)	De : « Pour comprendre comment le sentiment du beau... », à : « que nous démêlons confusément dans l'émotion fondamentale. » (p.13-16)
Machiavel, Le Prince (Œuvres, Robert Laffont,	De : « XVII De la cruauté... », à : « fuir la haine, comme on a dit. » (p.151-153)	Malebranche, <i>De la recherche de la vérité VI</i> (Vrin,	De : « Il est évident que tous les corps... », à : « qui lui sont essentielles. » (p.277-278)

1996)		2006)	
Freud, Totem et tabou (Œuvres Complètes (XI))	De : « Qu'est-ce donc que la "conscience morale" ?... », à : « conscience de culpabilité. » (p.275-277)	Pascal, <i>Pensées</i> (Gallimard Pléiade 1954, II)	De : « La nature de l'amour-propre... », à : « que nous ne sommes en effet ? » (p.1123-1124)
Arendt, <i>La condition de l'homme moderne</i> (Calmann-Levy 1961)	De : « La source immédiate... », à : « en architecture. » (p.223-225)	Descartes, Méditations métaphysiques (Classiques Garnier)	De : « Et je dois... », à : « de notre nature. » (p.503-505)
Merleau-Ponty, <i>Le visible et l'invisible</i> (Gallimard, 1964)	De : « Si la philosophie... », à : « esprit. » (p.48-50)	Machiavel, Le Prince (GF, 1992)	De : « A un prince, donc ... », à : « quand la foule a où s'appuyer. » (p.142-143)
Bergson, <i>Matière et Mémoire</i> (PUF - Quadrige)	De : « Voici les images extérieures... », à : « l'action possible de mon corps sur eux. » (p.14-16)	Diderot, Œuvres, tome 3, Politique (Robert Laffont)	De : « Il n'y a qu'un devoir... », à : « au bonheur présent. » (p.348-349)
Aristote, <i>Physique II</i> (Belles lettres 1966)	De : « Parmi les êtres... », à : « aucune idée. » (p.59-60)	Hegel, La raison dans l'histoire (10-18 (UGE))	De : « Ce que nous appelons Etat... », à : « toute liberté privée. » (p.139-140)
Kant, <i>Critique de la faculté de juger</i> (Vrin 1989)	De : « Le poète ose... », à : « à perte de vue. » (p.144-145)	Platon, Les lois (Pléiade 1950 t 2)	De : « Les blessures donc et les mutilations ... », à : « de même à l'égard de tout. » (p.989-991)
Nietzsche, <i>Considérations inactuelles2</i> (Gallimard Folio)	De : « Si le bonheur... », à : « ou d'une civilisation. » (p.96-97)	Machiavel, Le Prince (Pléiade)	De : « Je sais bien qu'aucuns furent... », à : «. » (p.364-366)
Arendt, <i>Condition de l'homme moderne</i> (Pocket)	De : « Parmi les objets... », à : « à qui voudra lire. » (p.222-223)	Aristote, De l'âme (Belles Lettres)	De : « Les attributs de l'âme... », à : « nous la décrivons. » (p.3-4)
Arendt, <i>Condition de l'homme moderne</i> (Pocket)	De : « Parmi les objets... », à : « à qui voudra lire. » (p.222-223)	Condillac, Traité des animaux (Fayard)	De : « La notion la plus parfaite... », à : « reconnoître un premier principe. » (p.384-386)
Diderot, <i>Le Rêve de d'Alembert</i> (Classiques Garnier Œuvres Philosophiques)	De : « Je suis donc tel... », à : « qui leur est propre. » (p.310-313)	Bachelard, Le matérialisme rationnel (PUF)	De : « L'homme est homme par sa ... », à : « transformation radicale des substances naturelles. » (p.32-33)
Bergson, L'Évolution créatrice (PUF)	De : « Pour peu que l'action... », à : « l'évolution de la vie. » (p.534-535)	Malebranche, <i>La Recherche de la vérité</i> (Vrin)	De : « Ainsi notre volonté... », à : « Dieu lui imprime sans cesse. » (p.426-427)
Aristote, <i>Ethique à Eudème</i> (G-F, 2013)	De : « Les biens sont tous soit ... », à : « qu'il était le bonheur. » (p.79-81)	Bergson, L'Évolution créatrice (Œuvres Édition du Centenaire) (PUF, édition du centenaire)	De : « Telle est la philosophie de la vie... », à : « trop peu. » (p.534-535)

Plotin, <i>Ennéades V</i> (Les Belles Lettres)	De : « Mais laissons là les arts... », à : « attribuer la beauté. » (p.136-137)	Descartes, Œuvres et lettres (Gallimard, 1953)	De : « Que la liberté de notre... », à : « incompréhensible de sa nature. » (p.588-589)
Marc Aurèle, <i>Pensées pour moi-même</i> (Flammarion, 1992)	De : « L'injuste est impie. ... », à : « les successions auxquelles nous assistons. » (p.127-128)	Kant, Prolegomènes à toute métaphysique future (Vrin, 1986)	De : « Les limites (dans le cas des êtres)... », à : « perceptions réelles. » (p.131-132)
Descartes, Œuvres et lettres (Gallimard, 1953)	De : « Voulez-vous que je vous ... », à : « nous ne concevons. » (p.498-499)	Schopenhauer, <i>Le Monde comme volonté et comme représentation</i> (PUF, 1966)	De : « L'égoïsme est en général un caractè... », à : « le force de cet attrait. » (p.1293-1295)
Pascal, <i>Pensées - Œuvres complètes</i> (Gallimard, 1954)	De : « Pesons le gain et la perte... », à : « quelque vérité, celle-là l'est. » (p.1214-1215)	Aristote, Ethique à Nicomaque (VRIN, 1990)	De : « Etude de la prudence... », à : « bon ou mauvais pour un être humain. » (p.284-285)
Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (Œuvres)	De : « Quant à l'autosuffisance... », à : « en peu de temps. » (p.14-15)	Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité (GF)	De : « Il ne faut pas confondre... », à : « d'un bon ou mauvais succès. » (p.191-190)
Spinoza, Traité de la réforme de l'entendement, in Œuvres complètes (Gallimard, Pléiade)	De : « pour découvrir la meilleure... », à : « qu'au faite de la sagesse. » (p.111-112)	Merleau-Ponty, <i>Phénoménologie de la perception</i> (Gallimard 1945)	De : « Dès que l'homme... », à : « au-delà d'elle-même. » (p.229-230)
Aristote, Métaphysique (GF)	De : « Mais nous pensons pourtant... », à : « activités du même genre. » (p.73-74)	Spinoza, <i>Ethique</i> (GF)	De : « La commisération... », à : « ressembler à un homme. » (p.266-267)
Mill, De la liberté (Folio-essais)	De : « Aujourd'hui, les opinions hérétiques... », à : « sur les sujets les plus élevés. » (p.109-110)	Ockham, <i>Somme de logique</i> (TER)	De : « il faut ensuite... », à : « équivoque par délibération. » (p.46-47)
Foucault, <i>Les Mots et les choses</i> (Gallimard 1966)	De : « L'existence du langage... », à : « cesse de faire problème. » (p.92-93)	Spinoza, Ethique (Flammarion, 1965)	De : « Que si d'ailleurs les hommes... », à : « n'en est pas une. » (p.122-123)
Sartre, L'Être et le néant (Gallimard TEL)	De : « La fierté, elle, n'exclut... », à : « relevé de ma fonction. » (p.337-338)	Smith, <i>Théorie des sentiments moraux</i> (PUF)	De : « La religion nous fournit... », à : « influence principale. » (p.240-241)
Hegel, La Raison dans l'histoire (10-18 (UGE))	De : « Or la première image... », à : « de l'histoire universelle. » (p.102-103)	Montaigne, <i>Essais</i> (Gallimard 2009)	De : « Les arondelles... », à : « divine intelligence. » (p.182-184)
Platon, Gorgias (Pléiade 1950 t1)	De : « La question est-elle de savoir quel art... », à : « la pétulance de la jeunesse. »	Feuerbach, L'Essence du christianisme	De : « Mais si la religion... », à : « totalement humains. » (p.130-131)

	(p.396-398)	(Gallimard, Tel, 1975)	
Pascal, <i>Pensées</i> (Classiques Hachette)	De : « Ils s'imaginent que... », à : « suffisent pour le divertir. » (p.393-394)	Foucault, <i>Surveiller et punir</i> (Gallimard, Bibliothèque des Histoires)	De : « Depuis 150 ... », à : « bien autre chose que juger. » (p.24-26)
Pascal, <i>Pensées</i> (Gallimard 1954)	De : « Divertissement. - Quand je m'y suis mis... », à : « qui joue et qui se divertit. » (p.1138-1139)	Benjamin, <i>L'Œuvre d'art à l'époque de la reproductibilité technique</i> (Œuvres, vol. 3) (Gallimard, Folio-Essais)	De : « Si le cinéma... », à : « à l'inconscient pulsionnel. » (p.305-306)
Arendt, <i>Qu'est-ce que la politique ?</i> (Seuil)	De : « La politique traite de la communauté... », à : « le concept d'alliance. » (p.40-41)	Aristote, <i>Physique</i> (Les Belles Lettres)	De : « Tout moteur... », à : « ce genre. » (p.115-115)
Aristote, <i>Ethique à Eudème, VI, 2</i> (Vrin)	De : « L'amitié fondée sur le plaisir... », à : « à une espèce unique. » (p.158-158)	Husserl, <i>Le Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale</i> (Tel Gallimard)	De : « Nous prendrons notre point de départ... », à : « d'amères déceptions. » (p.10-11)
Pascal, <i>Œuvres complètes</i> (Gallimard, 1954)	De : « Rien n'éloigne... », à : « ne l'acquiert pas en perdant ses plumes. » (p.578-579)	Bergson, <i>Essai sur les données immédiates</i> (PUF, 1976)	De : « On appelle liberté le rapport... », à : « est évidemment intraduisible. » (p.165-166)
Hume, <i>Dialogue sur la religion naturelle</i> (Vrin)	De : « Laissez-moi observer ... », à : « et si convaincants ? » (p.112-113)	Aristote, <i>Ethoique à Nicomaque</i> (Vrin)	De : « Mais nous ne devons pas oublier... », à : « deviennent des tyrans. » (p.248-249)
Platon, <i>Ménon</i> (Gallimard Pléiade)	De : « Ce n'est donc pas en vertu d'une certaine compétence... », à : « pareillement homme d'Etat. » (p.556-557)	Mauss, <i>Essai sur le don</i> (PUF, Quadrige)	De : « Un des meilleurs ethnographes... », à : « au sens socratique du mot. » (p.239-241)
Locke, <i>Essai sur l'entendement humain</i> (Vrin)	De : « Leur signification est parfaitement arbitraire... », à : « signe de rien d'autre. » (p.43-44)	Plotin, <i>Ennéades, I.6, Du Beau</i> (Les Belles lettres)	De : « mais il faut cesser... », à : « la grande beauté. » (p.105-106)
S. Weil, <i>L'Enracinement</i> (Gallimard, Folio-Essais)	De : « L'obéissance est un besoin vital... », à : « leur donner l'esclavage. » (p.23-24)	Lucrèce, <i>De la Nature des choses, in Les Epicuriens</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Quant au sons variés... », à : « les choses d'un mot différent ? » (p.470-471)
Hegel, <i>Science de la logique, tome 1</i> (Vrin)	De : « La logique est la science... », à : « l'exécice formel de la pensée. » (p.283-284)	Jonas, <i>Le Principe responsabilité</i> (Ed. du Cerf)	De : « Une impératif adapté... », à : « un axiome sans justification. » (p.30-31)

Descartes, <i>Méditations métaphysiques</i> (VI) (Pléiade)	De : « Mais nous nous trompons aussi assez souvent... », à : « et partant qui n'est point sans quelque vérité. » (p.329-330)	Sartre, <i>L'Être et le néant</i> (Gallimard, Tel)	De : « S'il en est ainsi... », à : « demeure indéterminée. » (p.597-598)
Cicéron, <i>Des Fins des biens et des maux, livre III</i> (GF-Flammarion)	De : « Nos fonctions dans la communauté humaine... », à : « D'autres s'y opposent absolument. » (p.172-172)	Kant, <i>Critique de la faculté de juger</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Il serait possible... », à : « comme fin de son existence. » (p.1239-1240)
Hegel, <i>Phénoménologie de l'esprit</i> (trad. Hyppolite) (Aubier-Montaigne)	De : « Les choses se présentent donc ainsi... », à : « sont des figures de la conscience. » (p.76-77)	Sénèque, <i>Lettres à Lucilius</i> (121-14.17) (Robert Laffont, Bouquins)	De : « Vous dites, objecte-t-on alors... », à : « sans la crainte de la mort. » (p.1078-1079)
Descartes, <i>Lettre au marquis de Newcastle du 23 novembre 1646</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « ...il n'y a aucune de nos actions... », à : « s'ils en avaient. » (p.1255-1256)	Bergson, <i>La Pensée et le mouvant</i> (PUF (édition du centenaire))	De : « À quoi vise l'art... », à : « ce qu'il y a vu lui-même. » (p.1370-1371)
Descartes, <i>Lettre à Chanut du 6 juin 1647</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Je passe maintenant... », à : « avec beaucoup de zèle, etc. » (p.1277-1278)	Nietzsche, <i>Le Gai savoir, V</i> (GF-Flammarion)	De : « L'origine de notre concept... », à : « le non-étranger. » (p.305-306)
Levinas, <i>Totalité et infini</i> (Livre de poche)	De : « On peut interpréter l'habitation... », à : « avec un savoir. » (p.162-163)	Pascal, <i>Pensées</i> [205-139] (Gallimard, Pléiade)	De : « Divertissement... », à : « et nous divertit. » (p.1138-1140)
Épicure, <i>Lettre à Hérodoté</i> (Lettre et maximes, PUF)	De : « En outre : il y a des répliques... », à : « à l'égal de la vérité, ne trouble pas tout. » (p.105-107)	Spinoza, <i>TTP</i> (Œuvres III PUF)	De : « Pour former la république... », à : « être juste et pieux. » (p.637-639)
Aristote, <i>Ethique à Eudème</i> (Vrin)	De : « On aura clarifié la plupart... », à : « à un homme, bienheureux. » (p.54-57)	Bergson, <i>Essai sur les données immédiates de la conscience</i> (PUF)	De : « la science paraît fournir... », à : « d'en vivre les intervalles. » (p.127-128)
Kant, <i>Logique § IX</i> (Vrin)	De : « La vérité est propriété objective de la connaissance... », à : « qu'il y a une autre vie après celle-ci. » (p.73-74)	Levi-Strauss, <i>Tristes tropiques</i> (Pocket)	De : « Mais le problème demeure... », à : « de sa vocation. » (p.458-459)
Hobbes, <i>Léviathan</i> (Sirey)	De : « L'usage général de la parole... », à : « mais le corriger et l'amender. » (p.28-29)	Bergson, <i>L'Évolution créatrice</i> (Œuvres) (Gallimard Pléiade)	De : « En réalité, l'homme est un être qui... », à : « s'étendre des choses aux idées. » (p.628-630)

Arendt, <i>La Crise de la culture</i> (Gallimard 1972)	De : « Toute chose, objet d'usage... », à : « vient à l'être. » (p.267-268)	Descartes, <i>Lettre au Père Mesland du 9 Février 1645</i> (Classiques Garnier (Tome III))	De : « Et, pour exposer... », à : « cette puissance positive. » (p.551-553)
Merleau-Ponty, <i>Phénoménologie de la perception</i> (Gallimard 1945)	De : « Pendant le rêve... », à : « donne un air de fragilité. » (p.339-339)	Bacon, <i>Novum organum</i> (PUF)	De : « Les idoles... », à : « les sens de l'homme. » (p.120-121)
Rawls, <i>Théorie de la justice</i> (Le Seuil)	De : « L'idée de la position originelle... », à : « quelle que soit la génération à laquelle ils appartiennent. » (p.168-169)	Montaigne, <i>Essais</i> (Folio)	De : « Pour juger des apparences... », à : « avant qu'il soit né. » (p.394-395)
Descartes, <i>Lettres à Elisabeth</i> (GF)	De : « Madame, Je me suis... », à : « sans nous tromper. » (p.138-139)	James, <i>Le Pragmatisme</i> (Champs Classiques)	De : « Prenez par exemple... », à : « sont les piliers de toute cette superstructure. » (p.230-231)
Levi-Strauss, <i>Tristes tropiques</i> (Pocket)	De : « On a dit parfois... », à : « de façon démesurée. » (p.466-466)	Hegel, <i>Introduction à l'Esthétique</i> (Champs Flammarion (volume 1))	De : « Il existe, au point de vue de la généralité... », à : « ce qui existe dans la nature. » (p.225-226)
Hegel, <i>Introduction à l'esthétique</i> (Champs Flammarion)	De : « Pour ce qui est des rapports... », à : « sur le sensible concret. » (p.66-67)	Locke, <i>Essai sur l'entendement humain, II</i> (Vrin)	De : « Placer l'identité de l'homme... », à : « telle doit aussi être l'identité. » (p.516-518)
Husserl, <i>La crise des sciences européennes</i> (Tel Gallimard)	De : « L'esprit, et l'esprit seul... », à : « se suffire à lui-même. » (p.380-380)	Kant, <i>Anthropologie d'un point de vue pragmatique</i> (Vrin)	De : « Enfermer méthodiquement quelque chose... », à : « sous des étiquettes différentes. » (p.58-59)
Spinoza, <i>Traité théologico-politique</i> (GF 1965)	De : « Tout le monde dit bien ... », à : « sur elle une main sacrilège. » (p.137-138)	Platon, <i>Apologie de Socrate</i> (GF 1965)	De : « Soyez persuadés que si vous me faites mourir... », à : « pressant de s'appliquer à la vertu. » (p.42-43)
Locke, <i>Identité et différence</i> (Points Seuil)	De : « La conscience fait la même personne... », à : « il y a un instant. » (p.163-163)	Rousseau, <i>Discours sur l'origine et les fondements...</i> (Gallimard, Pléiade, tome III)	De : « Car comment connaître... », à : « les véritables causes. » (p.122-123)
Arendt, <i>La Crise de la culture</i> (Folio-Essais)	De : « L'impartialité, et avec ... », à : « celle d'Hector. » (p.70-71)	Leibniz, <i>Nouveaux essais sur l'entendement humain</i> ()	De : « Je suis aussi... », à : « la même personne. » (p.183-184)
Pascal, <i>Œuvres complètes, 2</i> (Gallimard)	De : « Connaissons donc notre portée... », à : « l'enferment et le fuient. » (p.611-612)	Sartre, <i>L'Imaginaire</i> (Folio, Gallimard,	De : « Ainsi peut-on ... », à : « le changement d'univers. » (p.280-281)

Pléiade)		1986)	
Foucault, <i>Surveiller et punir</i> (Gallimard, Tel, 1975)	De : « Admettons que la loi... », à : « se comprendre à partir de là. » (p.317-318)	Rousseau, <i>Essai sur l'origine des langues</i> (Flammarion, 1993)	De : « l'on parle aux yeux bien mieux... », à : « leur faire entendre celle-là. » (p.58-59)
Platon, <i>Gorgias</i> (Pléiade (1950) Tome 1)	De : « Voyons donc à te découvrir ... », à : « comment chacun agit. » (p.399-400)	Malebranche, <i>De la recherche de la vérité</i> (Vrin)	De : « De tous les objets de notre connaissance... », à : « connaître les mêmes choses. » (p.468-469)
Montesquieu, <i>Le goût dans les choses de la nature</i> (Gallimard Pléiade 1949)	De : « Notre âme est faite pour penser... », à : « espérer qu'après une grande lecture. » (p.1243-1244)	Bergson, <i>Matière et mémoire</i> (PUF 1946)	De : « Il y a, disons nous... », à : « phénomènes sensori-moteurs. » (p.167-169)
Pascal, <i>Trois discours sur la condition des grands (1), in Œuvres complètes</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Pour entrer dans la véritable connaissance... », à : « en possession de tous ces biens. » (p.615-616)	Alain, <i>Système des beaux-arts (in Les Arts et les dieux)</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Il rest à dire maintenant... », à : « à faire une autre œuvre. » (p.239-240)
Schopenhauer, <i>Le Monde comme volonté et comme représentation</i> (PUF, 1966)	De : « La connaissance du fou... », à : « à notre souvenir. » (p.248-250)	Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (Vrin)	De : « Une façon dont nous pourrions appréhender... », à : « d'une maison ou d'une cité. » (p.284-286)
S. Weil, <i>L'Enracinement</i> (Gallimard, Folio-Essais)	De : « L'obéissance est un besoin vital... », à : « leur donner l'esclavage. » (p.23-24)	Lucrèce, <i>De la Nature des choses, in Les Epicuriens</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Quant au sons variés... », à : « les choses d'un mot différent ? » (p.470-471)
Malebranche, <i>De la Recherche de la vérité, III.2.6</i> (Vrin)	De : « Que nous voyons toutes choses en Dieu... », à : « qu'il y a d'esprits créés. » (p.453-455)	Wittgenstein, <i>De la Certitude</i> (Gallimard, NRF)	De : « Enfants, nous apprenons... », à : « fondement de nos croyances. » (p.57-59)
Épicure, <i>Lettre à Hérodoté</i> (Lettre et maximes, PUF)	De : « En outre, il faut penser que la ... », à : « la mémoire constante des doctrines générales et principales. » (p.123-125)	Malebranche, <i>De la recherche de la vérité III</i> (Vrin, 2006)	De : « Je crois que tout le monde... », à : « ont une existence très réelle. » (p.435-436)
Aristote, <i>Physique</i> (GF - Flammarion)	De : « De plus, dans les réalités... », à : « en vue de quoi. » (p.151-152)	Tocqueville, <i>De la Démocratie en Amérique</i> (GF)	De : « Lorsque je songe... », à : « et la peine de vivre. » (p.385-385)
Tocqueville, <i>De la démocratie en Amérique, tome 2</i> (GF)	De : « Il y a plusieurs causes... », à : « les membres de sa caste. » (p.205-206)	Heidegger, <i>Qu'appelle-t-on penser ?</i> (PUF Quadrige)	De : « La main est une chose ... », à : « expressément accompli. » (p.90-90)

Wittgenstein, Remarques mêlées (GF)	De : « Quand celui qui croit... », à : « de telle et telle manière. » (p.160-161)	Descartes, <i>La Dioptrique</i> (La Pléiade)	De : « Toute la conduite de notre vie... », à : « que je décrirai. » (p.180-181)
Leibniz, <i>Nouveaux Essais sur l'entendement humain</i> (GF)	De : « D'ailleurs il y a mille marques... », à : « faire quelque chose. » (p.38-39)	Popper, La logique de la découverte scientifique (Payot 1982)	De : « Le progrès de la science n'est pas dû... », à : « absolument certains. » (p.285-286)
Hume, Traité de la nature humaine, III (GF 1993)	De : « Bien que le gouvernement... », à : « un tel tumulte. » (p.150-151)	Bergson, <i>Les deux sources de la morale et de la religion</i> (PUF 1959)	De : « Que le mysticisme... », à : « regarder le ciel. » (p.1238-1239)
Marc Aurèle, <i>Pensées pour moi-même</i> (Flammarion, 1992)	De : « L'injuste est impie. ... », à : « les successions auxquelles nous assistons. » (p.127-128)	Kant, Prolégomènes à toute métaphysique future (Vrin, 1986)	De : « Les limites (dans le cas des êtres)... », à : « perceptions réelles. » (p.131-132)
Cournot, <i>Essai sur les fondements de nos connaissances</i> (Vrin, t 2)	De : « Il faut d'ailleurs... », à : « qui les rappellent. » (p.259-260)	Descartes, Lettre à Elisabeth (Garnier, tome 3)	De : « Je sais bien... », à : « de relâche. » (p.578-580)
Sartre, La Transcendance de l'Ego (Vrin)	De : « Nous pouvons donc... », à : « sa propre spontanéité. » (p.79-81)	Platon, <i>La République</i> (Gallimard, Pléiade, Tome1)	De : « Voilà donc, repris-je... », à : « absolument, dit-il. » (p.1011-1012)
Sartre, L'Imaginaire (Folio/essais)	De : « Car pour le reste... », à : « la loi du tout ou rien. » (p.255-256)	Aristote, <i>Métaphysique Delta 2</i> (Vrin)	De : « On appelle cause ... », à : « l'autre est cause motrice. » (p.247-249)
Schopenhauer, <i>Le monde comme volonté et comme représentation</i> (PUF)	De : « Revenons à notre... », à : « théorie du beau. » (p.273-274)	Russell, Science et religion (Folio 1971)	De : « Les controverses éternelles, telles que celle du... », à : « par rapport à nos désirs. » (p.124-125)
Leibniz, <i>Nouveaux essais sur l'entendement humain</i> (GF 1966)	De : « Après cela j'ajouterais... », à : « le portée de nos sens. » (p.40-40)	Arendt, Du mensonge à la violence (Press Pocket 1972)	De : « Le pouvoir et la violence... », à : « la source du pouvoir. » (p.153-154)
Plotin, <i>Ennéades I, 6, 1</i> (Les belles lettres)	De : « Reprenons donc... », à : « une raison venue des dieux. » (p.97-98)	Hobbes, Le citoyen (GF Flammarion)	De : « La liberté des sujets... », à : « règles de la nature. » (p.238-239)
Pascal, <i>Pensées</i> (Œuvres complètes, Seuil, 1963)	De : « Mais pour lui présenter un autre prodige... », à : « un secret impénétrable. » (p.526-526)	Sartre, L'Etre et le néant (Gallimard 1943)	De : « Nous avons un passé, ... », à : « sur le monde de l'avoir-été. » (p.553-553)
Bachelard, <i>La formation de</i>	De : « Dans la formation... », à : « sont expliqués. » (p.23-25)	Kant, Fondements de	De : « Soit par exemple... », à : « se détruirait

<i>l'esprit scientifique</i> <i>chapitre II</i> (Vrin 1967)		la métaphysique des mœurs (Gallimard Pléiade II 1985)	nécessairement elle-même. » (p.261-)
Platon, Phédon (GF 1965)	De : « Alors, Simmias... », à : « certes [bas de page]. » (p.1183-1184)	Spinoza, <i>Traité théologico-politique</i> (GF 1965)	De : « Cette enquête historique... », à : « et hors de doute. » (p.142-142)
Aristote, <i>Ethique à Nicomaque</i> (VRIN, 1990)	De : « Il semble bien, comme... », à : « ce qui est à l'avantage de tous. » (p.407-408)	Machiavel, Le Prince (Flammarion, 1980)	De : « Des choses pour lesquelles... », à : « sa sécurité et son bien-être. » (p.149-150)
Diderot, Le Rêve de d'Alembert (Classiques Garnier Œuvres Philosophiques)	De : « Je suis donc tel... », à : « qui leur est propre. » (p.310-313)	Bachelard, <i>Le matérialisme rationnel</i> (PUF)	De : « L'homme est homme par sa ... », à : « transformation radicale des substances naturelles. » (p.32-33)
Sartre, <i>Essai sur la transcendance de l'ego</i> (Vrin)	De : « Tel quel, le Moi nous reste inconnu... », à : « de tous les états et les actions. » (p.68-69)	Descartes, Lettre à Elisabeth du 1er novembre 1645 (Gallimard, Pléiade)	De : « Comme, lorsque j'ai parlé... », à : « entièrement sa liberté. » (p.1201-1201)
Descartes, <i>Discours de la méthode, V</i> (Gallimard, Pléiade)	De : « Et je m'étais ici particulièrement arrêté... », à : « notre raison nous fait agir. » (p.164-165)	H. Arendt, Du mensonge à la violence (Pocket-Agora)	De : « Le secret --... », à : « et d'y introduire de la nouveauté. » (p.8-9)

Rapport d'épreuve

Rapport établi par M. Léon Loiseau à partir des observations de l'ensemble des membres de la commission

L'épreuve d'« analyse d'une situation professionnelle » consiste en une explication de texte (30 minutes maximum), suivie d'un entretien avec les membres du jury (30 minutes maximum également). Le candidat fait d'abord son choix à partir d'une proposition de deux textes relevant chacun de notions différentes au programme, et d'auteurs différents. Le temps de préparation est de 2h30 et le candidat dispose de l'ouvrage dont le texte est extrait, ouvrage qu'il pourra également utiliser, s'il le souhaite, lors de sa présentation. Il est d'usage, au commencement de cette présentation, de lire le texte.

L'intérêt de l'exercice est qu'il demande de trouver une façon de faire jouer ensemble la culture philosophique du candidat (sans exigence d'érudition cependant, l'épreuve n'étant pas sur programme), une attention minutieuse à la spécificité du texte étudié, et une capacité à formuler clairement les problèmes et les enjeux que le texte soulève ou éclaire. Réussir cette articulation ne va pas de soi, et on peut dire qu'elle relève du jugement des candidats. On peut néanmoins rappeler le cadre dans lequel se situent les attentes du jury.

L'attente de la plus grande clarté possible doit d'abord être rappelée. Ce souci de clarté permet de dépasser l'opposition factice entre une explication qui relèverait du travail de « spécialiste » et une explication qui serait tout entier du côté du « pédagogique ». De nombreux candidats, et les membres du jury le comprennent, ont à cœur de montrer leurs connaissances et proposent des explications qui tirent vers une technicité qui risque parfois de tourner à vide. L'explication de textes d'Aristote donne souvent un exemple de cette difficulté. En raison de l'enseignement aristotélicien, mais également de toute une tradition de commentaires, anciens ou contemporains, les candidats qui en ont la possibilité ne manquent pas de s'arrêter sur les termes fortement lexicalisés (souvent appuyés par une référence au vocabulaire grec). C'est tout à fait légitime, mais cela peut faire parfois perdre de vue l'indispensable analyse, claire et simple, de ce dont il est question dans le texte dans une langue qui sans être celle de tous les jours, soit au moins vernaculaire, ou « profane ». C'est cette langue que parleront les futurs élèves des candidats, mais également dans cette langue que chacun, finalement, s'efforce de philosopher. Lors des entretiens, les candidats se sont souvent vu poser la question de savoir comment ils expliqueraient tel ou tel aspect du texte ou de leur présentation à des élèves de Terminale, ou de Première. Par là les membres du jury ne réclament pas un exercice de pure pédagogie ni (encore moins) de vulgarisation, mais veulent simplement s'assurer que le candidat comprend bien ce qu'il dit et de quoi il parle. Certains philosophes font usage d'un style et d'un vocabulaire qui tendraient presque à constituer une langue à part entière : la tentation est alors de croire qu'on peut expliquer un texte de Sartre en faisant du Sartre, ou qu'il suffit de parler le Kant pour comprendre ou expliquer Kant. Cela témoigne à chaque fois, non pas tant d'une bonne connaissance de l'auteur, que d'une insuffisante compréhension du sens et de la portée de son propos.

À cette fin il est utile que le candidat ait le soin d'identifier, simplement et nettement, l'objet du texte, ses enjeux, sa thèse. Ce sont des choses élémentaires que les futurs professeurs demanderont à leurs élèves, mais que de trop nombreux candidats négligent de clarifier. Un candidat, par exemple, ne parvient pas à dire que dans tel extrait du *Citoyen* (GF-Flammarion, p. 148), Hobbes s'attache à établir une *définition* de la « multitude » (le texte commençait pourtant par « Il faut considérer, dès l'entrée de ce discours, ce que c'est que cette multitude »). L'enjeu n'était pas celui d'une réflexion sur le pouvoir souverain. Toutefois, et probablement parce que Hobbes est un penseur de la souveraineté, le candidat s'enferme dans une réflexion sur cette question. Ce faisant, il ne parvient pas non plus à relever ce que le texte a de surprenant et d'intéressant, à savoir que cette tentative de définition de la multitude se fait seulement au moyen de négations.

La recherche de l'enjeu du texte est particulièrement importante quand le texte a un caractère descriptif, comme dans le cas de certains textes de phénoménologie où le risque est alors de simplement paraphraser la description. Ainsi, sur un extrait de Sartre, tiré de *L'Être et le néant* (TEL Gallimard, p. 337-338), un candidat se contente de paraphraser la description de la fierté comme ce qui n'exclut pas une forme de honte fondamentale, en ce que la fierté « *d'être cela* » implique à la fois une résignation à « *n'être que cela* » et la reconnaissance d'autrui (qui me constitue comme l'objet de son regard). Mais l'enjeu de cette dernière expérience —qui est au

fond l'épreuve de ma vulnérabilité au jugement d'autrui, ce qui conduit Sartre à en parler comme de la « honte originelle »— est complètement manqué : l'explicitation de cette expérience, en tant que certitude vécue de l'existence d'autrui comme sujet, est la solution sartrienne au problème du solipsisme – dans ce cas précis, lire ce qui précède l'extrait ou se référer à la situation du texte dans l'ouvrage aurait aidé le candidat.

Rappelons qu'il est de bonne méthode de ne considérer *a priori* aucune thèse comme évidente ou allant de soi. Le danger est particulièrement grand de le faire quand on explique un texte réputé classique. Ainsi le premier paragraphe du *Manuel* d'Épictète (in *Les Stoïciens*, La Pléiade, p. 1111-1112) a été expliqué sans que jamais la candidate ne s'étonne de la séparation conceptuelle opérée entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Une thèse polémique, paradoxale, difficile à penser dans toutes ses implications (et stimulante pour toutes ces raisons) est rendue plate et lisse, sans doute du fait qu'elle a reçu le statut ambigu de classique philosophique ou scolaire et qu'on oublie donc de s'en étonner.

On peut également rappeler une autre technique élémentaire de l'explication de texte : l'identification et l'analyse des concepts centraux, l'examen de la manière dont ils jouent dans l'argumentation et comment l'argumentation, en retour, en précise le sens. Ceci ne demande pas nécessairement une érudition *a priori* : c'est la logique du texte qui permet cette identification et ce commentaire. Inversement, si l'explication s'axe autour d'un concept absent du texte, cela doit agir comme un signal d'alarme. Un candidat, dès l'introduction, organise toute sa lecture d'un extrait du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Rousseau (in *Œuvres complètes*, La Pléiade, p. 170) autour de l'idée que ce dont il s'agit dans ce texte est la *violence* : notion malheureusement absente du texte, contrairement à celle de *cruauté*, centrale, et indiquant un enjeu bien différent. La difficulté à repérer l'objet du texte peut conduire au contresens le plus complet, comme dans un extrait de *La Recherche de la vérité* de Malebranche (Vrin, p. 435-436) portant sur le statut ontologique de l'idée (son « existence véritable »), que le candidat semble comprendre comme s'il portait sur la *vérité* des idées, alors que le mot « vérité » ne figure pas dans le texte.

Autre technique élémentaire : la recherche d'exemples ou de situations concrètes permettant de comprendre ce dont il est question. Une telle recherche ne doit pas passer, encore une fois, comme relevant « seulement » de la pédagogie. Elle est bien souvent indispensable pour vérifier et également approfondir sa compréhension du texte – si on ne parvient pas à trouver un exemple, ou le genre d'expérience concrète (personnelle ou historique, etc.) qui pourrait permettre d'éclairer le texte, c'est sans doute qu'on ne l'a pas très bien compris. Ainsi une explication au demeurant satisfaisante d'un texte de Heidegger (*Dépassement de la métaphysique*, in *Essais et Conférences*, p. 113-114) souffre de ce que la candidate ne parvient pas à donner d'exemples, même simples, du genre de dispositifs techniques que l'auteur a en vue quand il déplore que « la volonté seule (...) secoue la terre et l'engage dans les grandes fatigues, dans l'usure et dans les variations de l'artificiel ». Faute de quoi il devient difficile de se demander si un autre rapport technique à la nature est ou a été possible.

Il est enfin indispensable d'épouser la marche du texte et d'en restituer la progression logique, de rendre manifeste l'ordre des idées. Ce travail a semblé souvent négligé aux membres du jury : s'il n'est presque jamais complètement omis, il n'a été que trop rarement satisfaisant ou simplement utile à l'explication. Il ne suffit pas de livrer en introduction, une fois pour toutes, le « plan » du texte : le mouvement des idées doit être ressaisi à tout moment de l'explication (ce mouvement logique n'étant pas toujours identique au déploiement formel de la phrase). Sans cela, il est très difficile de rendre une explication vivante et même pleinement compréhensible, si on veut bien se rappeler qu'un texte philosophique n'est pas un tableau doctrinal mais une tentative pour résoudre un problème.

Une difficulté souvent rencontrée vient du rapport que les candidats entretiennent au texte (et à son auteur) comme *autorité* – difficulté qui n'est étrangère à personne pratiquant ou enseignant la philosophie. Les membres du jury ont souvent regretté que des explications, même honorables, ne proposent pas de mise en perspective problématique ou critique : ce faisant, la portée et l'intérêt du texte en sont amoindris. Dans une explication d'un extrait des *Fondements de la métaphysique des mœurs* (La Pléiade, p. 261-263), par exemple, portant sur la conformité ou non au devoir des déclarations insincères, le candidat se montre incapable de s'arracher à la logique kantienne pour en sonder les présupposés ou les difficultés : il n'envisage pas qu'il puisse exister une justification non-morale de l'insincérité (de type raison d'État) qui soit plus forte que l'interdit moral, ou qu'il puisse exister d'autres voies que l'alternative stricte entre agir par devoir et se livrer à un calcul

prudentiel. Adopter une perspective critique (on ne parle évidemment pas ici de lecture « à charge ») n'est pas manquer à l'exigence de restituer la logique interne d'un texte, mais permet au contraire de rendre son propos plus intelligible et philosophiquement plus captivant. D'une manière générale, les membres du jury attendent des candidats qu'ils parviennent à combiner perspective interne et externe, restitution de la logique du texte et situation du texte dans une perspective philosophique générale – cette dernière ne devant pas se limiter aux seules introductions et conclusions, mais venir irriguer toute la lecture.

On peut aussi considérer comme un problème posé par le rapport à une certaine autorité le défaut souvent regretté consistant à lire un texte (par définition singulier), à partir d'une connaissance (plus ou moins exacte) de la doctrine générale de l'auteur – ou de la façon dont elle est généralement reçue, au risque de masquer ou d'obscurcir le texte étudié. Un candidat, par exemple, commentant un extrait du *Crépuscule des idoles* (GF-Flammarion, p. 97-98), peine à éclaircir l'expression relativement simple de « lourdeur de la bêtise », car il lui semble impossible de faire tenir à Nietzsche un propos un tant soit peu désobligeant, fût-ce de façon passagère, sur « le corps ». Il aurait pourtant dû le faire, quitte à marquer son étonnement, et à se demander comment exactement comprendre le processus de « spiritualisation de la passion » dont il est question dans le texte.

Les connaissances doctrinales, si elles peuvent parfois faire obstacle, sont néanmoins évidemment très utiles et valorisées par les membres du jury. Une excellente explication d'un texte de Merleau-Ponty (*Signes*, Gallimard, p. 137-138), portant sur l'absorption supposée de la philosophie par les sciences sociales a su tirer profit d'une belle mise en perspective historique pour poser le nécessaire remaniement du concept de vérité et du rapport qu'il entretient à philosophie. Une autre candidate propose une explication très claire et rigoureuse d'un extrait de la *Critique de la raison pratique* de Kant (PUF Quadrige, p. 81-82), portant sur la nature du sentiment de « respect ». Assurément, sa bonne connaissance de l'auteur, qui lui a permis en introduction de très bien situer les enjeux problématiques de l'extrait à commenter (la nécessité que la volonté soit déterminée par un sentiment, mais qui ne soit pas pathologique) a été déterminante dans sa réussite.

Tous les extraits, de ce point de vue, ne sont naturellement pas égaux, et on attend des candidats qu'ils fassent preuve de discernement dans le choix du texte. Tel candidat se lance par exemple dans une explication de texte de Spinoza sur l'interprétation de l'Écriture sans disposer manifestement de lumières particulières sur ce sujet, l'explication devenant ainsi infaisable : on peut se demander pourquoi il n'a pas préféré expliquer l'extrait de l'*Apologie de Socrate* qui lui était également proposé et dont l'explication était plus accessible – même pour quelqu'un qui ne serait pas spécialiste de Platon.

Toujours à propos du choix du texte, il est évident que les attentes du jury ne seront pas les mêmes en fonction de la difficulté ou de la notoriété des textes. Un candidat a eu une bonne note, qui s'est battu pour clarifier un extrait très difficile d'Aristote (*De l'Âme*, III, Les Belles Lettres, p. 86-87) sur les rapports entre science et sensation, concept et image, et qui a de plus fait l'effort de se demander comment il pourrait tirer d'un tel texte une problématique pertinente pour une classe de lycée. Dans un tel cas, le jury n'aura pas sanctionné lourdement des interprétations discutables de tel ou tel point de la doctrine aristotélicienne de la science. En revanche, il aura eu plus de mal à excuser une candidate qui commente un texte aussi topique que celui commençant par « Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune » (Descartes, *Discours de la méthode*, III) sans avoir aucune notion, semble-t-il, de ce qu'est la morale *par provision*.

Rappelons également que les textes proposés, pour relever tous évidemment du genre « philosophie », trahissent des styles et des registres différents, qui peuvent nécessiter différents modes d'explication. Une certaine technicité éventuellement pointilleuse est requise pour expliquer certains textes : par exemple l'extrait de la lettre au père Mesland du 9 février 1645 de Descartes invitait à une lecture analytique (« indifférence », « volonté », la différence entre pouvoir faire quelque chose « moralement » ou « absolument », la « liberté », le « jugement », etc.). Inversement, c'est à juste titre qu'un candidat souligne d'entrée de jeu le caractère relativement peu technique (voire relevant moins du philosophique au sens strict) d'un extrait de *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss (Pocket, p. 458-459) : à partir de cette remarque il a pu s'autoriser à construire un jeu d'interprétation assez libre du texte, pour lui donner le plus de relief et de contenu possible, ce que les membres du jury ont apprécié.

Une difficulté particulière existe pour les quelques textes qui, s'ils relèvent du philosophique, peuvent également relever du religieux. Un candidat propose une explication tout à fait honorable d'un extrait difficile du

De Trinitate d'Augustin (La Pléiade, p. 433-435), qui traite de la substance divine, mais il n'a pas l'idée de relever une discontinuité, une rupture de ton entre les deux premiers paragraphes dont la réflexion sur la substance n'aurait pas déparé un texte d'Aristote ou de Porphyre, et le dernier paragraphe où, cette fois, le discours philosophique s'élabore à partir du donné de la révélation biblique. De façon bien plus embarrassante encore, une candidate commente un célèbre passage des *Confessions* d'Augustin (l'épisode du « vol des poires », Garnier, p. 809-810) d'une manière plus évocatrice du catéchisme que du cours de philosophie : tout est ramené au péché originel et à des enjeux théologiques (mal compris, en l'occurrence, le péché étant inlassablement ramené au « corps » alors qu'il est question ici d'un « péché de l'esprit » comme le paratexte l'indiquait d'ailleurs clairement), tandis que tout ce qui constitue l'intérêt philosophique du texte est manqué : la possible existence d'une « malice gratuite, sans autre mobile à [la] malice même », et le tour de force étonnant et significatif qui consiste à illustrer l'existence de cette malice par le larcin *a priori* sans gravité commis par un enfant. Si une culture théologique est certainement un atout pour commenter ce genre de textes, il faut prendre garde toutefois à ne pas se tromper de registre.

On ne saurait trop souligner l'importance de l'entretien suivant l'exposé. Il joue de manière décisive dans l'évaluation de l'exercice. L'esprit de cette partie de l'exercice doit être bien compris. Les membres du jury ne sont en aucun cas là pour prendre en défaut le candidat sur sa lecture du texte ou sur des éléments de culture philosophique ou doctrinale, mais tentent de lui donner l'occasion d'approfondir certains points, de revenir sur des passages délicats. Dans le meilleur des cas, il s'agit d'engager, dans les limites du temps de l'exercice, un dialogue philosophique. Si une erreur manifeste a été commise dans l'explication du texte, c'est l'occasion de la réparer – et si le candidat y parvient, l'erreur initiale est alors considérée avec indulgence par les membres du jury. Voilà pourquoi la disponibilité aux questions et remarques des membres du jury est essentielle. L'impression d'un candidat fermé, qui ne parvient pas à entendre les remarques du jury et à les prendre en compte a souvent négativement pesé dans l'évaluation, et ce quelles que soient les qualités de l'explication initiale. Les membres du jury sont souvent curieux de mieux comprendre les idées et les interprétations proposées par le candidat et attendent aussi d'être enrichis, étonnés, par la prestation. Un candidat peut faire voir à un membre du jury un texte sous un nouveau jour, et ses questions viseront alors à approfondir la possibilité de ce nouvel éclairage. Il ne faut donc pas que le candidat craigne de proposer et de défendre des lectures personnelles, et l'entretien peut lui permettre de mieux situer sa lecture dans le spectre des interprétations possibles. Rappelons donc pour terminer que les membres du jury n'attendent pas la confirmation de leurs certitudes bien établies sur le sens de tel ou tel texte, quand ils en ont, mais que l'exercice soit l'occasion d'un échange philosophique vivant, éclairant et étonnant : semblables en cela aux élèves du futur enseignant.

ANNEXES

1-Définition des épreuves du Capes-Cafep /Section philosophie

On se reportera aux pages :

<https://www.devenirenseignant.gouv.fr/cid157417/epreuves-capes-externe-cafep-capes-section-philosophie.html>

2-Programmes des séries générales et technologiques

On se reportera aux pages (dans la rubrique « les programme des concours du CAPES », « concours externes – philosophie » :

<https://www.devenirenseignant.gouv.fr/cid98492/programmes-concours-enseignants-session-2022.html>

3-Statistiques de la session 2021 (complémentaires de celles indiquées *supra*)

Épreuves d'admissibilité

1) CAPES

- Nombre d'inscrits : 1866. Ayant composé : 1131 à la 1^{ère} épreuve ; 1085 à la seconde épreuve.
- Admissibles : 288
- Moyenne ensemble des présents aux deux épreuves : 8,80/ 20
- Moyenne admissibles : 12,38/ 20
- Barre d'admissibilité : 10,5/ 20
- Nombre d'admissibles : 301 (288 +13 élèves ENS)

2) CAFEP

- Nombre d'inscrits : 317. Ayant composé : 166 à la première épreuve ; 159 à la seconde épreuve.
- Admissibles : 47
- Moyenne ensemble des présents aux deux épreuves : 8,18/ 20
- Moyenne admissibles : 11,32/ 20
- Barre d'admissibilité : 9,5/ 20
- Nombre d'admissibles : 47

Épreuves d'admission

1) CAPES

- Postes : 129
- Moyenne des candidats admissibles (non éliminés) sur l'ensemble du concours : 10,84 /20
- Moyenne des candidats admis (ensemble du concours) : 12,55/ 20
- Moyenne des candidats admissibles (épreuves d'admission) : 10,15/ 20
- Moyenne des candidats admis (épreuves d'admission) : 12,35/ 20
- Barre liste principale (ensemble des épreuves) : 10,58/ 20

2) CAFEP

- Postes : 20

- Moyenne des candidats admissibles (non éliminés) sur l'ensemble du concours : 10,30/ 20
- Moyenne des candidats admis (ensemble du concours) : 11,87/ 20
- Moyenne des candidats admissibles (épreuves d'admission) : 9,85/ 20
- Moyenne des candidats admis (épreuves d'admission) : 11,88/ 20
- Barre liste principale (ensemble des épreuves) : 10,67/ 20

4-Note concernant les programmes et les épreuves entrant en vigueur à partir de la session de 2022

À partir de la session 2022 du concours, le programme du concours actuellement en vigueur intégrera le programme « Humanités, littérature et philosophie des classes de première et terminale, paru en annexe du BO du 22 janvier 2019 (<https://www.education.gouv.fr/bo/19/Special1/MENE1901578A.htm>).

Si le format actuel des épreuves d'admissibilité est maintenu, en revanche, les épreuves d'admission seront considérablement modifiées, comme en dispose l'arrêté du 25 janvier 2021 fixant les modalités d'organisation des concours du certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré (voir : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000043075486>).

La nouvelle épreuve de *leçon* qui entrera en vigueur à partir de la session 2022, d'une durée de préparation de 6h (coefficient 5), se propose de séquencer les deux épreuves qui sont restées en vigueur jusqu'en 2021, à savoir la leçon et l'explication de texte. C'est du reste comme cela qu'on procède le plus souvent dans le cadre d'un cours, où l'on invite ses élèves à expliquer un texte dans la perspective d'une réflexion philosophique convoquant les notions au programme, ou quand on analyse telle ou telle notion en adossant ses analyses sur des extraits de textes. Autrement dit, les exercices de leçon et d'explication auxquels sont accoutumés les étudiants n'ont pas été modifiés dans leur nature, ils ont simplement été articulés l'un à l'autre, par référence aux usages prévalant dans la classe de philosophie.

Quant à la seconde épreuve, celle d'*entretien professionnel* (durée : 35mn, coefficient 3), elle n'est pas spécifique à la discipline « philosophie » et elle ne requiert aucun temps de préparation. Elle est définie à l'article 8 du même arrêté du 25 janvier 2021 (voir, derechef : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000043075486>).